CINQ ESSAIS PHILOSOPHIQUES

MAO ZEDONG

ÉDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Éditions en Langues Étrangères
38 rue Dunois, 75013 Paris
foreignlanguagespress@gmail.com

Collection "Classiques en Couleurs" #15 (Français)
Édition: Section Francophone—ELE

Paris, 2020
ISBN: 978-2-491182-43-4

Note de la présente édition:
Cette édition des *Cinq Essais Philosophiques* est conforme à celle publiée par les Éditions en Langues Étrangères de Beijing, 1971.

Nous avons publié ce livre en un total de 2700 exemplaires en :

- Anglais : 2100 (10 tirages)
- Français : 300 (2 tirages)
- Espagnol : 100 (1 tirage)
- Allemand : 100 (1 tirage)
- Catalan : 100 (1 tirage)

Ce livre et cette traduction sont publiés sous licence CC BY-NC-SA 4.0, qui autorise sa copie et diffusion à titre non-commercial sous réserve de citation de l'auteur et de l'éditeur.

Table des Matières

1	**De la Pratique**	5
2	**De la Contradiction**	31
	I. Les Deux Conceptions du Monde	32
	II. L'Universalité de la Contradiction	39
	III. Le Caractère Spécifique de la Contradiction	46
	IV. La Contradiction Principale et l'Aspect Principal de la Contradiction	68
	V. L'Identité et la Lutte des Aspects de la Contradiction	79
	VI. La Place de l'Antagonisme dans la Contradiction	90
	VII. Conclusion	94
3	**De la Juste Solution des Contradictions au Sein du Peuple**	97
	I. Deux Types de Contradiction de Caractère Différent	97
	II. L'Élimination des Contre-révolutionnaires	116
	III. La Coopération Agricole	121
	IV. Les Industriels et les Commerçants	127
	V. Les Intellectuels	129

	VI.	Les Minorités Nationales	133
	VII.	Planification d'Ensemble et Dispositions appropriées	134
	VIII.	« Que Cent Fleurs s'épanouissent, que Cent Écoles rivalisent » et « Coexistence à Long Terme et Contrôle Mutuel »	136
	IX.	Les Troubles créés par un petit nombre de Gens	146
	X.	Une Chose Mauvaise peut-elle se transformer en une Bonne ?	149
	XI.	Le Régime de Stricte Économie	151
	XII.	La Voie de l'Industrialisation de la Chine	154
4	**Intervention à la Conférence nationale du Parti Communiste Chinois sur le Travail de Propagande**		159
5	**D'où viennent les Idées Justes**		183

De la Pratique

La Relation entre la Connaissance et la Pratique — entre le Savoir et l'Action[1]

Juillet 1937

Le matérialisme prémarxiste considérait le problème de la connaissance sans tenir compte de la nature sociale des hommes, sans tenir compte du développement historique de l'humanité et, pour cette raison, il était impuissant à comprendre que la connaissance dépend de la pratique sociale, c'est-à-dire qu'elle dépend de la production et de la lutte des classes.

Les marxistes estiment, au premier chef, que l'activité de production des hommes constitue la base même de leur activité pratique, qu'elle détermine toute autre activité. Dans leur connaissance, les hommes dépendent essentiellement de leur activité de production matérielle, au cours de laquelle ils appréhendent progressivement les phénomènes de la nature, ses propriétés, ses lois, ainsi que les rapports de l'homme

[1] Il a existé dans notre Parti des camarades, tenants du dogmatisme, qui, pendant longtemps, ont rejeté l'expérience de la révolution chinoise, nié cette vérité que « le marxisme n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action », et n'ont fait qu'effrayer les gens à l'aide de mots et de phrases isolés, extraits au petit bonheur des textes marxistes. Il a existé également d'autres camarades, tenants de l'empirisme, qui, pendant longtemps, se sont cramponnés à leur expérience personnelle, limitée, sans comprendre l'importance de la théorie pour la pratique révolutionnaire ni voir la situation de la révolution dans son ensemble. Ils ont eu beau travailler avec zèle, leur travail se faisait à l'aveuglette. Les conceptions

avec la nature; et par leur activité de production, ils apprennent également à connaître, à des degrés différents et d'une manière progressive, les rapports déterminés existant entre les hommes. De toutes ces connaissances, aucune ne saurait s'acquérir en dehors de l'activité de production. Dans la société sans classes, tout individu, en tant que membre de cette société, joint ses efforts à ceux des autres membres, entre avec eux dans des rapports de production déterminés et se livre à l'activité de production en vue de résoudre les problèmes relatifs à la vie matérielle des hommes. Dans les sociétés de classes, les membres des différentes classes entrent également, sous des formes variées, dans des rapports de production déterminés, se livrent à une activité de production dirigée vers la solution des problèmes relatifs à la vie matérielle des hommes. C'est là l'origine même du développement de la connaissance humaine.

La pratique sociale des hommes ne se limite pas à la seule activité de production; elle revêt encore beaucoup d'autres formes: lutte des classes, vie poli-

erronées de ces deux groupes de camarades, en particulier les conceptions dogmatiques, ont causé, au cours des années 1931-1934, un préjudice énorme à la révolution chinoise. En outre, les dogmatiques, parés de la toge marxiste, ont induit en erreur nombre de nos camarades. Le présent ouvrage a pour but de dénoncer, en partant des positions de la théorie marxiste de la connaissance, les erreurs subjectivistes commises par les partisans du dogmatisme et de l'empirisme, et en particulier du dogmatisme, au sein de notre Parti. Comme l'accent est mis sur la dénonciation de cette variété du subjectivisme, le dogmatisme, qui méprise la pratique, cet ouvrage est intitulé *De la pratique*. Les conceptions développées ici par Mao Zedong ont été exposées dans un cycle de conférences qu'il a faites à l'École militaire et politique anti-japonaise de Yan'an, en juillet 1937. N.D.E

tique, activités scientifiques et artistiques; bref, en tant qu'être social, l'homme participe à tous les domaines de la vie pratique de la société. C'est ainsi que dans son effort de connaissance, il appréhende, à des degrés divers, non seulement dans la vie matérielle, mais également dans la vie politique et culturelle (qui est étroitement liée à la vie matérielle), les différents rapports entre les hommes. Parmi ces autres formes de pratique sociale, la lutte des classes, sous ses diverses manifestations, exerce en particulier une influence profonde sur le développement de la connaissance humaine. Dans la société de classes, chaque homme occupe une position de classe déterminée et il n'existe aucune pensée qui ne porte une empreinte de classe.

Les marxistes estiment que l'activité de production de la société humaine se développe pas à pas, des degrés inférieurs aux degrés supérieurs; en conséquence, la connaissance qu'ont les hommes, soit de la nature soit de la société, se développe aussi pas à pas, de l'inférieur au supérieur, c'est-à-dire du superficiel à ce qui est en profondeur, de l'unilatéral au multilatéral. Au cours d'une très longue période historique, les hommes n'ont pu comprendre l'histoire de la société que d'une manière unilatérale, parce que, d'une part, les préjugés des classes exploiteuses déformaient constamment l'histoire de la société, et que, d'autre part, l'échelle réduite de la production limitait l'horizon des hommes. C'est seulement lorsque le prolétariat moderne est apparu en même temps que des forces productives gigantesques (la grande industrie) que les hommes ont pu atteindre à une compréhension historique complète du développement de la société et transformer cette connaissance en une science, la science marxiste.

Les marxistes estiment que les hommes n'ont d'au-

tre critère de la vérité de leur connaissance du monde extérieur que leur pratique sociale. Car, en fait, c'est seulement en arrivant, dans la pratique sociale (dans le processus de la production matérielle, de la lutte des classes, des expériences scientifiques), aux résultats qu'ils attendent que les hommes reçoivent la confirmation de la vérité de leurs connaissances. S'ils veulent obtenir des succès dans leur travail, c'est-à-dire arriver aux résultats attendus, ils doivent faire en sorte que leurs idées correspondent aux lois du monde extérieur objectif; si tel n'est pas le cas, ils échouent dans la pratique. Après avoir subi un échec, ils en tirent la leçon, modifient leurs idées de façon à les faire correspondre aux lois du monde extérieur et peuvent ainsi transformer l'échec en succès; c'est ce qu'expriment les maximes: « La défaite est la mère du succès. » et « Chaque insuccès nous rend plus avisés. » La théorie matérialiste-dialectique de la connaissance met la pratique à la première place; elle estime que la connaissance humaine ne peut, en aucune manière, être coupée de la pratique et rejette toutes ces théories erronées qui nient l'importance de la pratique et coupent la connaissance de la pratique. Lénine a dit: « La pratique est supérieure à la connaissance (théorique), car elle a la dignité non seulement du général, mais du réel immédiat. »[2] La philosophie marxiste (le matérialisme dialectique) a deux particularités évidentes. La première, c'est son caractère de classe: elle affirme ouvertement que le matérialisme dialectique sert le prolétariat; la seconde, c'est son caractère pratique:

[2] c.f. *Notes sur la science de la logique de Hegel*, Lénine, livre trois *Science de la logique subjective ou la théorie du concept*, troisième section: « L'idée » in. *Résumé de La Science de la logique de Hegel*, septembre-décembre 1914.

elle met l'accent sur le fait que la théorie dépend de la pratique, que la théorie se fonde sur la pratique et, à son tour, sert la pratique. La vérité d'une connaissance ou d'une théorie est déterminée non par une appréciation subjective, mais par les résultats objectifs de la pratique sociale. Le critère de la vérité ne peut être que la pratique sociale. Le point de vue de la pratique, c'est le point de vue premier, fondamental de la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance.[3]

Mais de quelle manière la connaissance humaine naît-elle de la pratique et comment sert-elle, à son tour, la pratique ? Pour le comprendre, il suffit d'examiner le processus de développement de la connaissance.

Dans le processus de leur activité pratique, les hommes ne voient, au début, que les côtés apparents des choses et des phénomènes, leurs aspects isolés et leur liaison externe. Par exemple, des gens de l'extérieur sont venus enquêter à Yan'an. Le premier jour ou les deux premiers jours, ils ont vu la ville, sa topographie, ses rues et ses maisons, ils sont entrés en contact avec beaucoup de personnes, ont assisté à des réceptions, des soirées, des meetings, entendu différentes interventions, lu divers documents; ce sont là les côtés apparents et des aspects isolés des phénomènes, avec leur liaison externe. Ce degré du processus de la connaissance se nomme le degré de la perception sensible, c'est-à-dire le degré des sensations et des représentations. En agissant sur les organes des sens des membres du groupe d'enquête, ces différents phénomènes rencontrés à Yan'an ont provoqué des sensations et fait surgir dans leur cerveau toute une série de représenta-

[3] c.f *Thèses sur Feuerbach*, Marx, printemps 1845 et *Matérialisme et empiriocriticisme*, chapitre II, section 6, Lénine, second semestre 1908.

tions, entre lesquelles s'est établi un lien approximatif, une liaison externe: tel est le premier degré de la connaissance. À ce degré, les hommes ne peuvent encore élaborer des concepts, qui se situent à un niveau plus profond, ni tirer des conclusions logiques.

La continuité de la pratique sociale amène la répétition multiple de phénomènes qui suscitent chez les hommes des sensations et des représentations. C'est alors qu'il se produit dans leur cerveau un changement soudain (un bond) dans le processus de la connaissance, et le concept surgit. Le concept ne reflète plus seulement l'apparence des choses, des phénomènes, leurs aspects isolés, leur liaison externe, il saisit les choses et les phénomènes dans leur essence, dans leur ensemble, dans leur liaison interne. Entre le concept et la sensation, la différence n'est pas seulement quantitative mais qualitative. En allant plus loin dans cette direction, à l'aide du jugement, de la déduction, on peut aboutir à des conclusions logiques. L'expression des *Trois Royaumes*[4]: « II suffit de froncer les sourcils et un stratagème vient à l'esprit » ou celle du langage ordinaire: « Laissez-moi réfléchir » signifient que l'homme opère intellectuellement à l'aide de concepts, afin de porter des jugements et de faire des déductions. C'est là le second degré de la connaissance. Les membres du groupe d'enquête qui sont venus chez nous, après avoir réuni un matériel varié et y avoir « réfléchi », pourront porter le jugement suivant: « La politique de front uni national contre le Japon, appliquée par le Parti communiste, est conséquente, sincère et honnête. » S'ils sont, avec la même honnêteté, partisans de l'unité

[4] *Les Trois Royaumes (Sanguo Yanyi* en chinois), célèbre roman historique dont l'auteur est Luo Guangzhong (fin du 14e-début du 15e siècle).

pour le salut de la nation, ils pourront, partant de ce jugement, aller plus loin et tirer la conclusion suivante: « Le front uni national contre le Japon peut réussir. » Dans le processus général de la connaissance par les hommes d'un phénomène, ce degré des concepts, des jugements et des déductions apparaît comme le degré le plus important, celui de la connaissance rationnelle. La tâche véritable de la connaissance consiste à s'élever de la sensation à la pensée, à s'élever jusqu'à la compréhension progressive des contradictions internes des choses, des phénomènes tels qu'ils existent objectivement, jusqu'à la compréhension de leurs lois, de la liaison interne des différents processus, c'est-à-dire qu'elle consiste à aboutir à la connaissance logique. Nous le répétons: la connaissance logique diffère de la connaissance sensible, car celle-ci embrasse des aspects isolés des choses, des phénomènes, leurs côtés apparents, leur liaison externe, alors que la connaissance logique, faisant un grand pas en avant, embrasse les choses et les phénomènes en entier, leur essence et leur liaison interne, s'élève jusqu'à la mise en évidence des contradictions internes du monde qui nous entoure, et par là même est capable de saisir le développement de ce monde dans son intégrité, dans la liaison interne de tous ses aspects.

Une telle théorie, matérialiste-dialectique, du processus de développement de la connaissance, fondée sur la pratique, allant du superficiel à ce qui est en profondeur, était inconnue avant le marxisme. C'est le matérialisme marxiste qui, pour la première fois, a résolu correctement ce problème, en mettant en évidence, de façon matérialiste et dialectique, le mouvement d'approfondissement de la connaissance, mouvement par lequel les hommes, dans la société, passent

de la connaissance sensible à la connaissance logique au cours de leur pratique, complexe et sans cesse répétée, de la production et de la lutte des classes. Lénine a dit: « Les abstractions de matière, de loi naturelle, l'abstraction de valeur, etc., en un mot toutes les abstractions scientifiques (justes, sérieuses, pas arbitraires) reflètent la nature plus profondément, plus fidèlement, plus complètement »[5]. Le marxisme-léninisme estime que les deux degrés du processus de la connaissance ont ceci de particulier qu'au degré inférieur la connaissance intervient en tant que connaissance sensible, au degré supérieur en tant que connaissance logique, mais que ces deux degrés constituent les degrés d'un processus unique de la connaissance. La connaissance sensible et la connaissance rationnelle diffèrent qualitativement, elles ne sont toutefois pas coupées l'une de l'autre, mais unies sur la base de la pratique. Comme le prouve notre pratique, ce que nous avons perçu par les sens ne peut être immédiatement compris par nous, et seul ce que nous avons bien compris peut être senti d'une manière plus profonde. La perception ne peut résoudre que le problème des apparentées des choses et des phénomènes; le problème de l'essence, lui, ne peut être résolu que par la théorie. La solution de ces problèmes ne peut être obtenue en aucune façon en dehors de la pratique. Quiconque veut connaître un phénomène ne peut y arriver sans se mettre en contact avec lui, c'est-à-dire sans vivre (se livrer à la pratique) dans le milieu même de ce phénomène. On ne pouvait connaître d'avance, alors que la société était encore féodale, les lois de la société capitaliste, puisque le capitalisme n'était pas encore apparu et que la pratique correspondante faisait défaut. Le marxisme

[5] *Notes sur la science de la logique de Hegel*, Lénine, *op. cit.*

ne pouvait être que le produit de la société capitaliste. À l'époque du capitalisme libéral, Marx ne pouvait connaître d'avance, concrètement, certaines lois propres à l'époque de l'impérialisme, puisque l'impérialisme, stade suprême du capitalisme, n'était pas encore apparu et que la pratique correspondante faisait défaut; seuls Lénine et Staline purent assumer cette tâche. Si Marx, Engels, Lénine et Staline ont pu élaborer leurs théories, ce fut surtout, abstraction faite de leur génie, parce qu'ils se sont engagés personnellement dans la pratique de la lutte de classes et de l'expérience scientifique de leur temps; sans cette condition, aucun génie n'aurait pu y réussir. « Sans sortir de chez lui, un *xiucai*[6] peut savoir tout ce qui se passe sous le soleil » n'était qu'une phrase vide dans les temps anciens où la technique n'était pas développée; bien qu'à notre époque de technique développée cela soit réalisable, ceux qui acquièrent vraiment du savoir par eux-mêmes sont, dans le monde entier, ceux qui sont liés à la pratique. Et c'est seulement lorsque ces derniers auront acquis du « savoir » par la pratique et que leur savoir lui aura été transmis au moyen de l'écriture et de la technique que le *xiucai* pourra, indirectement, « savoir tout ce qui se passe sous le soleil ». Pour connaître directement tel phénomène ou tel ensemble de phénomènes, il faut participer personnellement à la lutte pratique qui vise à transformer la réalité, à transformer ce phénomène ou cet ensemble de phénomènes, car c'est le seul moyen d'entrer en contact avec eux en tant qu'apparences; de même, c'est là le seul moyen de découvrir l'essence de

[6] À partir de la dynastie des Tang, les examens impériaux de la Chine féodale furent organisés à trois échelons: national, provincial et du district (ou *qu*). Celui qui réussissait aux examens de district s'appelait *xiucai*.

ce phénomène ou de cet ensemble de phénomènes, et de les comprendre. Tel est le processus de connaissance que suit tout homme dans la réalité, bien que certaines gens, déformant à dessein les faits, prétendent le contraire. Les plus ridicules sont ceux qu'on appelle les « je-sais-tout » et qui, n'ayant que des connaissances occasionnelles, fragmentaires, se proclament les « premières autorités du monde », ce qui témoigne tout simplement de leur fatuité. Les connaissances, c'est la science, et la science ne saurait admettre la moindre hypocrisie, la moindre présomption; ce qu'elle exige, c'est assurément le contraire: l'honnêteté et la modestie. Si l'on veut acquérir des connaissances, il faut prendre part à la pratique qui transforme la réalité. Si l'on veut connaître le goût d'une poire, il faut la transformer: en la goûtant. Si l'on veut connaître la structure et les propriétés de l'atome, il faut procéder à des expériences physiques et chimiques, changer l'état de l'atome. Si l'on veut connaître la théorie et les méthodes de la révolution, il faut prendre part à la révolution. Toutes les connaissances authentiques sont issues de l'expérience immédiate. Toutefois, on ne peut avoir en toutes choses une expérience directe; en fait, la majeure partie de nos connaissances sont le produit d'une expérience indirecte, par exemple toutes les connaissances que nous tenons des siècles passés et des pays étrangers. Pour nos ancêtres, pour les étrangers, elles ont été, ou elles sont, le produit de leur expérience directe, et elles sont sûres si au moment où elles ont fait l'objet d'une expérience directe, elles ont répondu à l'exigence de l'« abstraction scientifique » dont parle Lénine et ont reflété scientifiquement la réalité objective; dans le cas contraire, elles ne le sont pas. C'est pourquoi les connaissances d'un homme se

composent uniquement de deux parties: les données de l'expérience directe et les données de l'expérience indirecte. Et ce qui est pour moi expérience indirecte reste pour d'autres expérience directe. Il s'ensuit que, prises dans leur ensemble, les connaissances de quelque ordre que ce soit sont inséparables de l'expérience directe. La source de toutes les connaissances réside dans les sensations reçues du monde extérieur objectif par les organes des sens de l'homme; celui qui nie la sensation, qui nie l'expérience directe, qui nie la participation personnelle à la pratique destinée à transformer la réalité n'est pas un matérialiste. C'est la raison pour laquelle les « je-sais-tout » sont si ridicules. Il y a un vieux proverbe chinois: « Si l'on ne pénètre pas dans la tanière du tigre, comment peut-on capturer ses petits ? » Ce proverbe est vrai pour la pratique humaine, il l'est également pour la théorie de la connaissance. La connaissance coupée de la pratique est inconcevable.

Pour mettre en évidence le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance (mouvement de l'approfondissement progressif de la connaissance) qui surgit sur la base de la pratique transformant la réalité, nous allons donner encore quelques exemples concrets.

Dans la période initiale de sa pratique, période de la destruction des machines et de la lutte spontanée, le prolétariat ne se trouvait, dans sa connaissance de la société capitaliste, qu'au degré de la connaissance sensible et n'appréhendait que des aspects isolés et la liaison externe des différents phénomènes du capitalisme. Il n'était encore que ce qu'on appelle une « classe en soi ». Mais dès la seconde période de sa pratique, période de la lutte économique et politique consciente et organ-

isée, du fait de son activité pratique, de son expérience acquise au cours d'une lutte prolongée, expérience qui fut généralisée scientifiquement par Marx et Engels et d'où naquit la théorie marxiste qui servit à l'éduquer, il fut à même de comprendre l'essence de la société capitaliste, les rapports d'exploitation entre les classes sociales, ses propres tâches historiques, et devint alors une « classe pour soi ».

C'est la même voie que suivit le peuple chinois dans sa connaissance de l'impérialisme. Le premier degré fut celui de la connaissance sensible, superficielle, tel qu'il fut marqué, à l'époque des mouvements des Taiping[7], des Yihetuan[8], et autres, par le lutte sans

[7] Mouvement révolutionnaire paysan du milieu du 19e siècle dirigé contre la domination féodale et l'oppression nationale de la dynastie des Qing. En janvier 1851, Hong Xiuquan, Yang Xiuqing et d'autres chefs de ce mouvement organisèrent un soulèvement dans le Guangxi et proclamèrent la fondation du Royaume céleste des Taiping. En 1852, l'armée paysanne quitta le Kouangsi et se dirigea vers le nord, traversant le Hunan, le Hubei, le Jiangxi et l'Anhui. En 1853, elle prit Nanjing, centre urbain du Bas-Yangzí. Une partie de ses forces continua sa marche vers le nord et poussa jusqu'aux abords de Tianjin, grande ville de la Chine du Nord. Comme l'armée des Taiping omit d'établir de solides bases d'appui dans les territoires qu'elle occupait, et que son groupe dirigeant, après avoir fait de Nanjing la capitale, commit de nombreuses fautes politiques et militaires, elle ne put résister aux attaques conjointes des troupes contre-révolutionnaires du gouvernement des Qing et des pays agresseurs, la Grande-Bretagne, les États-Unis et la France, et elle fut vaincue en 1864.

[8] Il apparut en 1900 dans le nord de la Chine; ce fut un mouvement de lutte armée dirigé contre l'impérialisme. Ce mouvement groupait principalement les larges masses de paysans et d'artisans qui, organisées en sociétés secrètes et utilisant les croyances religieuses et les superstitions comme moy-

discrimination contre les étrangers. Le second degré seulement fut celui de la connaissance rationnelle, lorsque le peuple chinois discerna les différentes contradictions internes et externes de l'impérialisme, lorsqu'il discerna les différentes contradictions internes et externes de l'impérialisme, lorsqu'il discernera l'essence de l'oppression et de l'exploitation exercées sur les larges masses populaires de Chine par l'impérialisme qui s'était allié avec la bourgeoisie compradore et la classe féodale chinoise; cette connaissance ne commença qu'avec la période du Mouvement du 4 mai 1919[9].

---

en de liaison, combattirent vaillamment les forces coalisées d'agression de huit puissances impérialistes: États-Unis, Grande-Bretagne, Japon, Allemagne, Russie, France, Italie et Autriche. Ces forces réprimèrent sauvagement le mouvement après s'être emparées de Beijing et de Tianjin.

[9] Mouvement révolutionnaire anti-impérialiste et anti-féodal qui éclata le 4 mai 1919. Dans la première moitié de l'année, la Grande-Bretagne, la France, les États-Unis, le Japon, l'Italie et d'autres puissances impérialistes, victorieuses dans la Première guerre mondiale, avaient tenu à Paris une conférence pour partager le butin de guerre et décidé que le Japon prendrait possession des droits privilégiés de l'Allemagne dans la province chinoise du Shandong. Les étudiants de Beijing furent les premiers à exprimer leur ferme opposition en organisant des meetings et des manifestations le 4 mai. Le gouvernement des seigneurs de guerre du Beiyang exerça une répression contre eux et opéra plus de trente arrestations. En signe de protestation, ils déclenchèrent une grève à laquelle un grand nombre d'étudiants d'autres endroits firent écho. Le 3 juin, le gouvernement des seigneurs de guerre du Beiyang procéda à des arrestations massives à Beijing, et, en deux jours, environ 1 000 étudiants furent arrêtés. Les événements du 3 juin accrurent encore l'indignation du peuple tout entier. Le 5 juin, les ouvriers et les commerçants commencèrent à faire grève à Shanghai et en de nombreux autres endroits.

Considérons maintenant la guerre. Si la guerre était dirigée par des gens sans expérience dans ce domaine, ils ne pourraient, au premier degré, comprendre les lois profondes qui régissent la conduite d'une guerre donnée (telle notre Guerre révolutionnaire agraire des dix dernières années). Au premier degré, ils ne pourraient acquérir que l'expérience d'un grand nombre de combats dont beaucoup, du reste, se termineraient pour eux par des défaites. Néanmoins, cette expérience (l'expérience des victoires et surtout des défaites) leur permettrait de comprendre l'enchaînement interne de toute la guerre, c'est-à-dire les lois de cette guerre déterminée, d'en comprendre la stratégie et la tactique et, par là même, de la diriger avec assurance. Si, à un tel moment, la direction de la guerre passait à un homme dépourvu d'expérience, celui-ci aurait, à son tour, à subir un certain nombre de défaites (c'est-à-dire à acquérir de l'expérience) avant de bien comprendre les lois réelles de la guerre.

Il nous arrive souvent d'entendre des camarades, qui hésitent à se charger de tel ou tel travail, déclarer qu'ils craignent de ne pouvoir s'en acquitter. Pourquoi ce manque d'assurance ? Parce qu'ils n'ont pas saisi le contenu et les conditions de ce travail selon les lois qui les régissent, ou bien ils n'ont jamais eu l'occasion de s'occuper d'un tel travail ou bien ils ne l'ont eue que

---

Ce mouvement patriotique qui, au début, englobait surtout des intellectuels, prit bientôt une ampleur nationale avec la participation du prolétariat, de la petite bourgeoisie et de la bourgeoisie. Parallèlement à son développement, le mouvement de la culture nouvelle contre le féodalisme, pour la science et la démocratie, déclenché avant le « 4 Mai », se transforma en un puissant mouvement révolutionnaire culturel dont le contenu principal était la propagation du marxisme-léninisme.

rarement; il ne peut donc être question pour eux d'en connaître les lois. Mais lorsqu'on aura fait devant eux une analyse détaillée de la nature et des conditions du travail, ils commenceront à être plus sûrs d'eux-mêmes et accepteront de s'en charger. Si, au bout d'un certain temps consacré à ce travail, ils acquièrent de l'expérience, et s'ils veulent bien, sans parti pris, examiner à fond l'état de la situation, au lieu de considérer les choses d'une manière subjective, unilatérale et superficielle, ils seront capables de tirer par eux-mêmes les conclusions concernant la manière dont il convient de s'y prendre, et ils se mettront à travailler avec bien plus d'assurance. Seuls les gens qui ont une vue subjective, unilatérale et superficielle des problèmes se mêlent de donner présomptueusement des ordres ou des instructions dès qu'ils arrivent dans un endroit nouveau, sans s'informer de l'état de la situation, sans chercher à voir les choses dans leur ensemble (leur histoire et leur état présent considéré comme un tout) ni à en pénétrer l'essence même (leur caractère et leur liaison interne); il est inévitable que de telles gens trébuchent.

Il apparaît, en conséquence, que le premier pas dans le processus de la connaissance, c'est le contact avec le monde extérieur: le degré des sensations. Le second, c'est la synthèse des données fournies par les sensations, leur mise en ordre et leur élaboration: le degré des concepts, des jugements et des déductions. C'est seulement lorsque les données sensibles sont en grand nombre (et non pas fragmentaires, incomplètes), conformes à la réalité (et non pas illusoires), qu'il est possible, sur la base de ces données, d'élaborer des concepts corrects, une logique juste.

Il faut souligner ici deux points importants. Le premier, dont il a été question précédemment et sur

lequel il convient de revenir une fois de plus, est la dépendance de la connaissance rationnelle à l'égard de la connaissance sensible. Toute personne qui considère que la connaissance rationnelle peut ne pas provenir de la connaissance sensible est un idéaliste. L'histoire de la philosophie a connu une école « rationaliste » qui n'admet que la réalité de la raison et nie celle de l'expérience, qui croit que l'on ne peut se fonder que sur la raison et non sur l'expérience sensible; l'erreur de cette école est d'avoir interverti l'ordre des choses. Si l'on peut se fier aux données de la connaissance rationnelle, c'est justement parce qu'elles découlent des données de la perception sensible; autrement, elles deviendraient un fleuve sans source, un arbre sans racines, elles seraient quelque chose de subjectif, qui naîtrait de soi-même et auquel on ne pourrait se fier. Du point de vue de l'ordre du processus de la connaissance, l'expérience sensible est la donnée première, et nous soulignons l'importance de la pratique sociale dans le processus de la connaissance, car c'est seulement sur la base de la pratique sociale de l'homme que peut naître chez lui la connaissance, qu'il peut acquérir l'expérience sensible issue du monde extérieur objectif. Pour un homme qui se serait bouché les yeux et les oreilles, qui se couperait complètement du monde extérieur objectif, il ne pourrait être question de connaissance. La connaissance commence avec l'expérience, c'est là le matérialisme de la théorie de la connaissance.

Le second point, c'est la nécessité d'approfondir la connaissance, la nécessité de passer du degré de la connaissance sensible au degré de la connaissance rationnelle, telle est la dialectique de la théorie de la connaissance[10].

[10] *Notes sur la science de la logique de Hegel*, Lénine, *op. cit.*,

Estimer que la connaissance peut s'arrêter au degré inférieur, celui de la connaissance sensible, estimer qu'on ne peut se fier qu'à la connaissance sensible et non à la connaissance rationnelle, c'est répéter les erreurs, connues dans l'histoire, de l'« empirisme ».

Les erreurs de cette théorie consistent à ne pas comprendre que, tout en étant le reflet de certaines réalités du monde objectif (je ne parlerai pas ici de cet empirisme idéaliste qui limite l'expérience à ce qu'on appelle l'introspection), les données de la perception sensible n'en sont pas moins unilatérales, superficielles, que ce reflet est incomplet, qu'il ne traduit pas l'essence des choses.

Pour refléter pleinement une chose dans sa totalité, pour refléter son essence et ses lois internes, il faut procéder à une opération intellectuelle en soumettant les riches données de la perception sensible à une élaboration qui consiste à rejeter la balle pour garder le grain, à éliminer ce qui est fallacieux pour conserver le vrai, à passer d'un aspect des phénomènes à l'autre, du dehors au dedans, de façon à créer un système de concepts et de théories; il faut sauter de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle. Cette élaboration ne rend pas nos connaissances moins complètes, moins sûres. Au contraire, tout ce qui, dans le processus de la connaissance, a été soumis à une élaboration scientifique sur la base de la pratique, reflète, comme le dit Lénine, d'une manière plus profonde, plus fidèle, plus complète, la réalité objective. C'est ce que ne comprennent pas les « praticiens » vulgaires qui s'inclinent devant l'expérience et dédaignent la théorie, si bien qu'ils

---

où Lénine dit: « Pour comprendre, il faut commencer à comprendre, à étudier empiriquement, s'élever de l'empirique au général ».

ne peuvent embrasser le processus objectif dans son ensemble, n'ont ni clarté d'orientation ni vastes perspectives et s'enivrent de leurs succès occasionnels et de leurs vues étroites. Si ces gens dirigeaient la révolution, ils la conduiraient dans une impasse.

La connaissance rationnelle dépend de la connaissance sensible et celle-ci doit se développer en connaissance rationnelle, telle est la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance. En philosophie, ni le « rationalisme » ni l'« empirisme » ne comprennent le caractère historique ou dialectique de la connaissance, et, bien que ces théories recèlent l'une comme l'autre un aspect de la vérité (il s'agit du rationalisme et de l'empirisme matérialistes et non idéalistes), elles sont toutes deux erronées du point de vue de la théorie de la connaissance considérée dans son ensemble. Le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance, qui va du sensible au rationnel, intervient aussi bien dans le processus de la connaissance du petit (par exemple, la connaissance d'une chose, d'un travail quelconque) que dans le processus de la connaissance du grand (par exemple, la connaissance de telle ou telle société, de telle ou telle révolution).

Néanmoins, le mouvement de la connaissance ne s'achève pas là. Si on arrêtait le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance à la connaissance rationnelle, on n'aurait parlé que de la moitié du problème, et même, du point de vue de la philosophie marxiste, de cette moitié qui n'est pas la plus importante. La philosophie marxiste estime que l'essentiel, ce n'est pas de comprendre les lois du monde objectif pour être en état de l'expliquer, mais c'est d'utiliser la connaissance de ces lois pour transformer activement le monde. Du point de vue marxiste, la théorie est importante,

et son importance s'exprime pleinement dans cette parole de Lénine: « Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. »[11] Mais le marxisme accorde une grande importance à la théorie justement et uniquement parce qu'elle peut être un guide pour l'action. Si, étant arrivé à une théorie juste, on se contente d'en faire un sujet de conversation pour la laisser ensuite de côté, sans la mettre en pratique, cette théorie, si belle qu'elle puisse être, reste sans intérêt. La connaissance commence avec la pratique; quand on a acquis par la pratique des connaissances théoriques, on doit encore retourner à la pratique. Le rôle actif de la connaissance ne s'exprime pas seulement dans le bond actif de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, mais encore, ce qui est plus important, il doit s'exprimer dans le bond de la connaissance rationnelle à la pratique révolutionnaire. Ayant acquis la connaissance des lois du monde, on doit la diriger de nouveau vers la pratique de la transformation du monde, l'appliquer de nouveau dans la pratique de la production, dans la pratique de la lutte révolutionnaire de classe et de la lutte révolutionnaire pour la libération de la nation, de même que dans la pratique de l'expérience scientifique. Tel est le processus de vérification et de développement de la théorie, le prolongement de tout le processus de la connaissance. La question de savoir si une théorie correspond à la vérité objective n'est pas et ne peut être résolue entièrement dans le mouvement de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle dont il a été parlé plus haut. Pour résoudre complètement cette question, il est nécessaire de diriger de nouveau la connaissance rationnelle vers la pratique sociale, d'appliquer la théorie dans la pratique

[11] *Que faire ?*, Lénine, automne 1901-février 1902.

et de voir si elle peut conduire au but fixé. Nombre de théories des sciences de la nature sont reconnues vraies non seulement parce qu'elles ont été considérées comme telles lorsque des savants les ont élaborées, mais parce qu'elles se sont vérifiées ensuite dans la pratique scientifique. De même, le marxisme-léninisme est reconnu comme vérité non seulement parce que cette doctrine a été scientifiquement élaborée par Marx, Engels, Lénine et Staline, mais parce qu'elle a été confirmée par la pratique ultérieure de la lutte révolutionnaire de classe et de la lutte révolutionnaire pour la libération de la nation. Le matérialisme dialectique est une vérité générale parce que personne, dans sa pratique, ne peut sortir de ce cadre. L'histoire de la connaissance humaine nous apprend que de nombreuses théories étaient d'une vérité incomplète, et que c'est leur vérification dans la pratique qui a permis de la compléter. Nombre de théories étaient erronées, et c'est leur vérification dans la pratique qui a permis d'en corriger les erreurs. C'est pourquoi la pratique est le critère de la vérité. « Le point de vue de la vie, de la pratique, doit être le point de vue premier, fondamental de la théorie de la connaissance. »[12] Staline s'est exprimé d'une manière remarquable à ce sujet:

« [...] la théorie devient sans objet si elle n'est pas rattachée à la pratique révolutionnaire; de même, exactement, que la pratique devient aveugle si sa voie n'est pas éclairée par la théorie révolutionnaire. »[13]

Est-ce là que s'achève le mouvement de la connaissance ? Nous répondons oui et non. Quand l'homme,

[12] *Matérialisme et empiriocriticisme*, Lénine, chapitre II, section 6.

[13] *Des principes du léninisme*, J. Staline, avril-mai 1924, partie III « La théorie ».

dans la société, s'adonne à une activité pratique en vue de la modification d'un processus objectif déterminé (qu'il soit naturel ou social) à un degré déterminé de son développement, il peut, grâce au reflet du processus objectif dans son cerveau et à sa propre activité subjective, passer de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, élaborer des idées, des théories, des plans ou des projets qui correspondent, dans l'ensemble, aux lois de ce processus objectif; il peut ensuite appliquer ces idées, théories, plans ou projets à la pratique de la modification du même processus objectif; s'il parvient au but fixé, c'est-à-dire s'il réussit, dans la pratique de ce processus, à réaliser, au moins dans leurs grands traits, les idées, théories, plans ou projets préalablement élaborés, le mouvement de la connaissance de ce processus déterminé peut alors être considéré comme achevé. Par exemple, dans le processus de modification de la nature, la réalisation d'un plan de construction, la confirmation d'une hypothèse scientifique, la création d'un mécanisme, la récolte d'une plante cultivée, ou bien, dans le processus de modification de la société, le succès d'une grève, la victoire dans une guerre, l'accomplissement d'un programme d'enseignement, signifient que chaque fois le but fixé a été atteint. Néanmoins, d'une manière générale, il est rare, tant dans la pratique d'une modification de la nature que dans celle d'une modification de la société, que les idées, théories, plans ou projets, préalablement élaborés par les hommes, se trouvent réalisés sans subir le moindre changement. C'est que les gens qui transforment la réalité sont constamment soumis à de multiples limitations: ils sont limités non seulement par les conditions scientifiques et techniques, mais encore par le développement du processus objectif lui-même

et le degré auquel il se manifeste (les aspects et l'essence du processus objectif n'étant pas encore complètement mis en évidence). Dans une telle situation, par suite de l'apparition dans la pratique de circonstances imprévues, les idées, théories, plans ou projets se trouvent souvent partiellement et parfois même entièrement modifiés. En d'autres termes, il arrive que les idées, théories, plans ou projets, tels qu'ils ont été élaborés à l'origine, ne correspondent pas à la réalité, soit partiellement soit totalement, et se trouvent être, partiellement ou totalement erronés. Bien souvent, c'est seulement après des échecs répétés qu'on réussit à éliminer l'erreur, à se conformer aux lois du processus objectif, à transformer ainsi le subjectif en objectif, c'est-à-dire à parvenir, dans la pratique, aux résultats attendus. En tout cas, c'est à ce moment que le mouvement de la connaissance des hommes concernant un processus objectif déterminé, à un degré déterminé de son développement, peut être considéré comme achevé.

Toutefois, si l'on considère le processus dans son développement, le mouvement de la connaissance humaine ne s'achève pas là. Tout processus, qu'il soit naturel ou social, progresse et se développe en raison de ses contradictions et luttes internes, et le mouvement de la connaissance humaine doit également progresser et se développer en conséquence. S'il s'agit d'un mouvement social, les véritables dirigeants révolutionnaires doivent non seulement savoir corriger les erreurs qui apparaissent dans leurs idées, théories, plans ou projets, comme cela a été dit précédemment, il faut encore, lorsqu'un processus objectif progresse et passe d'un degré de son développement à un autre, qu'ils soient aptes, eux-mêmes et tous ceux qui participent à

la révolution avec eux, à suivre ce progrès et ce passage dans leur connaissance subjective, c'est-à-dire qu'ils doivent faire en sorte que les nouvelles tâches révolutionnaires et les nouveaux projets de travail proposés correspondent aux nouvelles modifications de la situation. Dans une période révolutionnaire, la situation change très vite; si les révolutionnaires n'adaptent pas rapidement leur connaissance à la situation, ils seront incapables de faire triompher la révolution.

Il arrive souvent, néanmoins, que les idées retardent sur la réalité, et cela parce que la connaissance humaine se trouve limitée par de nombreuses conditions sociales. Nous luttons dans nos rangs révolutionnaires contre les entêtés dont les idées ne suivent pas le rythme des modifications de la situation objective, ce qui, dans l'histoire, s'est manifesté sous la forme de l'opportunisme de droite. Ces gens ne voient pas que la lutte des contraires a déjà fait avancer le processus objectif alors que leur connaissance en reste encore au degré précédent. Cette particularité est propre aux idées de tous les entêtés. Leurs idées sont coupées de la pratique sociale, et ils ne savent pas marcher devant le char de la société pour le guider, ils ne font que se traîner derrière, se plaignant qu'il aille trop vite et essayant de le ramener en arrière ou de le faire rouler en sens inverse. Nous sommes également contre les phraseurs « de gauche ». Leurs idées s'aventurent au-delà d'une étape de développement déterminée du processus objectif: les uns prennent leurs fantaisies pour des réalités, d'autres essaient de réaliser de force, dans le présent, des idéaux qui ne sont réalisables que dans l'avenir; leurs idées, coupées de la pratique actuelle de la majorité des gens, coupées de la réalité actuelle, se traduisent dans l'action par l'aventurisme.

L'idéalisme et le matérialisme mécaniste, l'opportunisme et l'aventurisme se caractérisent par la rupture entre le subjectif et l'objectif, par la séparation de la connaissance et de la pratique. La théorie marxiste-léniniste de la connaissance, qui se distingue par la pratique sociale scientifique, doit forcément livrer un combat résolu contre ces conceptions erronées. Les marxistes reconnaissent que, dans le processus général, absolu du développement de l'univers, le développement de chaque processus particulier est relatif, et que, par conséquent, dans le flot infini de la vérité absolue, la connaissance qu'ont les hommes d'un processus particulier à chaque degré de son développement n'est qu'une vérité relative. De la somme d'innombrables vérités relatives se constitue la vérité absolue[14]. Dans son développement, un processus objectif est plein de contradictions et de luttes, il en est de même d'un mouvement de la connaissance humaine. Tout mouvement dialectique dans le monde objectif trouve, tôt ou tard, son reflet dans la connaissance humaine. Dans la pratique sociale, le processus d'apparition, de développement et de disparition est infini, également infini est le processus d'apparition, de développement et de disparition dans la connaissance humaine. Puisque la pratique des hommes, qui transforme la réalité objective suivant des idées, des théories, des plans, des projets déterminés, avance toujours, leur connaissance de la réalité objective n'a pas de limites. Le mouvement de transformation, dans le monde de la réalité objective, n'a pas de fin, et l'homme n'a donc jamais fini de connaître la vérité dans le processus de la pratique. Le marxisme-léninisme n'a nullement épuisé la

[14] c.f. *Matérialisme et empiriocriticisme*, Lénine, chapitre II, section 5.

vérité; sans cesse, dans la pratique, il ouvre la voie à la connaissance de la vérité. Notre conclusion est l'unité historique, concrète, du subjectif et de l'objectif, de la théorie et de la pratique, du savoir et de l'action; nous sommes contre toutes les conceptions erronées, « de gauche » ou de droite, coupées de l'histoire concrète.

À l'époque actuelle du développement social, l'histoire a chargé le prolétariat et son parti de la responsabilité d'acquérir une juste connaissance du monde et de le transformer. Ce processus, la pratique de transformation du monde, processus déterminé par la connaissance scientifique, est arrivé à un moment historique, en Chine comme dans le monde entier, à un moment d'une haute importance, sans précédent dans l'histoire de l'humanité: le moment de dissiper complètement les ténèbres en Chine comme dans le monde entier, et de transformer notre monde en un monde radieux, tel qu'on n'en a jamais connu. La lutte du prolétariat et du peuple révolutionnaire pour la transformation du monde implique la réalisation des tâches suivantes: la transformation du monde objectif comme celle du monde subjectif de chacun: la transformation des capacités cognitives de chacun comme celle du rapport existant entre le monde subjectif et le monde objectif. Cette transformation a déjà commencé sur une partie du globe, en Union soviétique. On y accélère actuellement le processus. Le peuple chinois et les peuples du monde entier sont engagés dans ce processus de transformation ou le seront. Et le monde objectif à transformer inclut tous les adversaires de cette transformation; ils doivent passer par l'étape de la contrainte avant de pouvoir aborder l'étape de la transformation consciente. L'époque où l'humanité entière entreprendra de façon consciente sa

propre transformation et la transformation du monde sera celle du communisme mondial.

Par la pratique découvrir les vérités, et encore par la pratique confirmer les vérités et les développer. Partir de la connaissance sensible pour s'élever activement à la connaissance rationnelle, puis partir de la connaissance rationnelle pour diriger activement la pratique révolutionnaire afin de transformer le monde subjectif et objectif. La pratique, la connaissance, puis de nouveau la pratique et la connaissance. Cette forme cyclique n'a pas de fin, et de plus, à chaque cycle, le contenu de la pratique et de la connaissance s'élève à un niveau supérieur. Telle est dans son ensemble la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance, telle est la conception que se fait le matérialisme dialectique de l'unité du savoir et de l'action.

De la Contradiction[15]

Août 1937

La loi de la contradiction inhérente aux choses, aux phénomènes, ou loi de l'unité des contraires, est la loi fondamentale de la dialectique matérialiste. Lénine dit: « Au sens propre, la dialectique est l'étude de la contradiction *dans l'essence même des choses* […] »[16] Cette loi, Lénine dit souvent qu'elle est le fond de la dialectique, il dit aussi qu'elle est le noyau de la dialectique.[17] C'est pourquoi lorsque nous étudions cette loi, nous sommes obligés d'aborder un vaste cercle de problèmes, un bon nombre de questions philosophiques.

---

[15] Cet essai philosophique a été écrit par le camarade Mao Zedong à la suite de son ouvrage *De la pratique* et destiné comme celui-ci à corriger les graves erreurs d'ordre dogmatique existant dans le Parti. D'abord présenté sous forme de conférence à l'École militaire et politique anti-japonaise de Yan'an, cet écrit a été révisé par l'auteur lorsqu'il fut inclus dans ses œuvres choisies. N.D.E

[16] *Résumé des leçons d'histoire de la philosophie de Hegel*, in. Cahiers philosophiques, Lénine, 1915.

[17] c.f. *À propos de la dialectique*, Lénine, 1915, où il écrit: « Le dédoublement de ce qui est un et la connaissance de ses parties contradictoires (c.f., in *Héraclite* de Lassalle, la citation de Philon sur Héraclite au début de la troisième partie, *De la Connaissance*) constituent le *fond* (une des « essences », une des particularités ou traits principaux, sinon le principal) de la dialectique. » Et également les notes sur *La science de la logique de Hegel*, livre III, troisième section: « L'idée » dans *Résumé de la science de la logique de Hegel* (septembre-décembre 1914), où Lénine dit: « On peut brièvement définir la dialectique comme la théorie de l'unité des contraires. Par là on saisira le noyau de la dialectique, mais cela exige des explications et un développement. »

Si nous pouvons tirer au clair toutes ces questions, nous comprendrons dans ses fondements mêmes la dialectique matérialiste. Ces questions sont les suivantes: les deux conceptions du monde, l'universalité de la contradiction, le caractère spécifique de la contradiction, la contradiction principale, l'aspect principal de la contradiction, l'identité et la lutte des aspects de la contradiction, enfin, la place de l'antagonisme dans la contradiction.

La critique dont l'idéalisme de l'école de Déborine[18] a été l'objet dans les milieux philosophiques soviétiques au cours de ces dernières années a suscité un vif intérêt parmi nous. L'idéalisme de Déborine a exercé une influence des plus pernicieuses au sein du Parti communiste chinois, et on ne peut dire que les conceptions dogmatiques dans notre Parti n'aient rien à voir avec cette école. Par conséquent, l'objectif principal dans notre étude de la philosophie, à l'heure actuelle, doit être d'extirper les conceptions dogmatiques.

I. Les Deux Conceptions du Monde

Dans l'histoire de la connaissance humaine, il a toujours existé deux conceptions des lois du développement du monde: l'une est métaphysique, l'autre dialectique; elles constituent deux conceptions du monde opposées. Lénine dit:

« Les deux concepts fondamentaux (ou les

[18] A. M. Déborine (1881-1963), philosophe soviétique et membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. C'est en 1930 que les milieux philosophiques en Union soviétique commencèrent à critiquer l'école de Déborine en montrant que ces erreurs (divorce de la théorie avec la pratique et de la philosophie avec la politique) étaient de caractère idéaliste.

> deux possibles ? ou les deux concepts donnés par l'histoire ?) du développement (de l'évolution) sont: le développement en tant que diminution et augmentation, en tant que répétition, et le développement en tant qu'unité des contraires (dédoublement de ce qui est un, en contraires qui s'excluent mutuellement, et rapports entre eux). »[19]

Lénine parle justement ici de ces deux conceptions différentes du monde.

Pendant une longue période de l'histoire, le mode de pensée métaphysique a été le propre de la conception idéaliste du monde et a occupé, en Chine comme en Europe, une place dominante dans l'esprit des gens. En Europe, le matérialisme lui-même, au début de l'existence de la bourgeoisie, a été métaphysique. Du fait que toute une série d'États européens sont entrés, au cours de leur développement socio-économique, dans la phase d'un capitalisme hautement développé, que les forces productives, la lutte des classes et la science ont atteint un niveau de développement sans précédent dans l'histoire et que le prolétariat industriel est devenu la plus grande force motrice de l'histoire, est née la conception marxiste, matérialiste-dialectique, du monde. Dès lors, au sein de la bourgeoisie, on a vu apparaître, à côté d'un idéalisme réactionnaire patent, nullement camouflé, un évolutionnisme vulgaire opposé à la dialectique matérialiste.

La métaphysique, ou l'évolutionnisme vulgaire, considère toutes les choses dans le monde comme isolées, en état de repos; elle les considère unilatéralement. Une telle conception du monde fait regarder toutes les choses, tous les phénomènes du monde, leurs

[19] c.f. *À propos de la dialectique*, Lénine, 1915.

formes et leurs catégories, comme éternellement isolés les uns des autres, comme éternellement immuables. Si elle reconnaît les changements, c'est seulement comme augmentation ou diminution quantitatives, comme simple déplacement. Et les causes d'une telle augmentation, d'une telle diminution, d'un tel déplacement, elle ne les fait pas résider dans les choses ou les phénomènes eux- mêmes, mais en dehors d'eux, c'est-à-dire dans l'action de forces extérieures. Les métaphysiciens estiment que les différentes choses, les différents phénomènes dans le monde ainsi que leur caractère spécifique restent immuables dès le commencement de leur existence, et que leurs modifications ultérieures ne sont que des augmentations ou des diminutions quantitatives. Ils estiment qu'une chose ou un phénomène ne peut que se reproduire indéfiniment et ne peut pas se transformer en quelque chose d'autre, de différent. Selon eux, tout ce qui caractérise la société capitaliste: l'exploitation, la concurrence, l'individualisme, etc. se rencontre également dans la société esclavagiste de l'antiquité, voire dans la société primitive, et existera éternellement, immuablement. Les causes du développement de la société, ils les expliquent par des conditions extérieures à la société: le milieu géographique, le climat, etc. Ils tentent d'une façon simpliste de trouver les causes du développement en dehors des choses et des phénomènes eux-mêmes, niant cette thèse de la dialectique matérialiste selon laquelle le développement des choses et des phénomènes est suscité par leurs contradictions internes. C'est pourquoi ils ne sont pas en mesure d'expliquer la diversité qualitative des choses et des phénomènes et la transformation d'une qualité en une autre. Cette pensée, en Europe, a trouvé son expres-

sion aux 17e et 18e siècles dans le matérialisme mécaniste, puis, à la fin du 19e siècle et au début du 20e, dans l'évolutionnisme vulgaire. En Chine, la pensée métaphysique qui s'exprimait dans les mots « Le Ciel est immuable, immuable est aussi le Dao »[20] a été défendue longtemps par la classe féodale décadente au pouvoir. Quant au matérialisme mécaniste et à l'évolutionnisme vulgaire, importés d'Europe dans les cent dernières années, ils ont trouvé leurs tenants dans la bourgeoisie.

Contrairement à la conception métaphysique du monde, la conception matérialiste-dialectique veut que l'on parte, dans l'étude du développement d'une chose ou d'un phénomène, de son contenu interne, de ses relations avec d'autres choses ou d'autres phénomènes, c'est-à-dire que l'on considère le développement des choses ou des phénomènes comme leur mouvement propre, nécessaire, interne; chaque chose, chaque phénomène étant d'ailleurs, dans son mouvement, en liaison et en interaction avec les autres choses, les autres phénomènes qui l'environnent. La cause fondamentale du développement des choses et des phénomènes n'est pas externe, mais interne; elle se trouve dans les contradictions internes des choses et des phénomènes eux-mêmes. Toute chose, tout phénomène implique ces contradictions d'où procèdent son mouvement et son développement. Ces contradictions, inhérentes aux choses et aux phénomènes, sont la cause fondamentale de leur développement, alors que leur liaison mutuelle et leur action réciproque n'en constituent que les causes secondes. Ainsi donc, la dialectique matérialiste a combattu énergique-

[20] Paroles de Dong Zhongshu (179-104 av. J.-C.), célèbre représentant du confucianisme sous la dynastie des Han.

ment la théorie métaphysique de la cause externe, de l'impulsion extérieure, propre au matérialisme mécaniste et à l'évolutionnisme vulgaire. Il est clair que les causes purement externes sont seulement capables de provoquer le mouvement mécanique des choses et des phénomènes, c'est-à-dire les modifications de volume, de quantité, et qu'elles ne peuvent expliquer pourquoi les choses et les phénomènes sont d'une diversité qualitative infinie, pourquoi ils passent d'une qualité à une autre. En fait, même le mouvement mécanique, provoqué par une impulsion extérieure, se réalise par l'intermédiaire des contradictions internes des choses et des phénomènes. Dans le monde végétal et animal, la simple croissance, le développement quantitatif est aussi provoqué principalement par les contradictions internes. De même, le développement de la société est dû surtout à des causes internes et non externes. On voit des pays qui se trouvent dans des conditions géographiques et climatiques quasi identiques se développer d'une manière très différente et très inégale. Il arrive que dans un seul et même pays de grands changements se produisent dans la société sans que soient modifiés le milieu géographique et le climat. La Russie impérialiste est devenue l'Union soviétique socialiste, et le Japon féodal, fermé au monde extérieur, est devenu le Japon impérialiste, bien que la géographie et le climat de ces pays n'aient subi aucune modification. La Chine, longtemps soumise au régime féodal, a connu de grands changements au cours des cent dernières années; elle évolue maintenant vers une Chine nouvelle, émancipée et libre; et pourtant ni la géographie ni le climat de la Chine ne se sont modifiés. Certes, des changements se produisent dans la géographie et le climat de tout le globe terrestre et de chacune de

ses parties, mais ils sont insignifiants en comparaison de ceux de la société; les premiers demandent des dizaines de milliers d'années pour se manifester, tandis que pour les seconds, il suffit de millénaires, de siècles, de décennies, voire de quelques années ou de quelques mois seulement (en période de révolution). Selon le point de vue de la dialectique matérialiste, les changements dans la nature sont dus principalement au développement de ses contradictions internes. Ceux qui interviennent dans la société proviennent surtout du développement des contradictions à l'intérieur de la société, c'est-à-dire des contradictions entre les forces productives et les rapports de production, entre les classes, entre le nouveau et l'ancien. Le développement de ces contradictions fait avancer la société, amène le remplacement de la vieille société par la nouvelle. La dialectique matérialiste exclut-elle les causes externes ? Nullement. Elle considère que les causes externes constituent la condition des changements, que les causes internes en sont la base, et que les causes externes opèrent par l'intermédiaire des causes internes. L'œuf qui a reçu une quantité appropriée de chaleur se transforme en poussin, mais la chaleur ne peut transformer une pierre en poussin, car leurs bases sont différentes. Les différents peuples agissent constamment les uns sur les autres. À l'époque du capitalisme, en particulier à l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes, l'influence mutuelle et l'interaction des différents pays dans les domaines de la politique, de l'économie et de la culture sont énormes. La Révolution socialiste d'Octobre a ouvert une ère nouvelle non seulement dans l'histoire de la Russie, mais aussi dans celle du monde entier; elle a influé sur les changements internes dans différents pays, et

aussi, avec une intensité particulière, sur les changements internes en Chine. Mais les modifications qui en ont résulté se sont produites par l'intermédiaire des lois internes propres à ces pays, propres à la Chine. De deux armées aux prises, l'une est victorieuse, l'autre est défaite: cela est déterminé par des causes internes. La victoire est due soit à la puissance de l'armée, soit à la justesse de vue de son commandement; la défaite tient soit à la faiblesse de l'armée, soit aux erreurs commises par son commandement; c'est par l'intermédiaire des causes internes que les causes externes produisent leur effet. En Chine, si la grande bourgeoisie a vaincu le prolétariat en 1927, c'est grâce à l'opportunisme qui se manifestait au sein même du prolétariat chinois (à l'intérieur du Parti communiste chinois). Lorsque nous en eûmes fini avec cet opportunisme, la Révolution chinoise reprit son essor. Plus tard, elle a de nouveau sérieusement souffert des coups infligés par l'ennemi, cette fois à la suite des tendances aventuristes apparues au sein de notre Parti. Et quand nous eûmes liquidé cet aventurisme, notre cause recommença à progresser. Il s'ensuit que pour conduire la révolution à la victoire, un parti doit s'appuyer sur la justesse de sa ligne politique et la solidité de son organisation.

La conception dialectique du monde apparaît en Chine et en Europe dès l'antiquité. Toutefois, la dialectique des temps anciens avait quelque chose de spontané, de primitif; en raison des conditions sociales et historiques d'alors, elle ne pouvait encore constituer un système théorique, donc expliquer le monde sous tous ses aspects, et elle fut remplacée par la métaphysique. Le célèbre philosophe allemand Hegel, qui a vécu à la fin du 18e siècle et au début du 19e, a apporté une très importante contribution à la dialectique;

toutefois, sa dialectique était idéaliste. C'est seulement lorsque Marx et Engels, les grands protagonistes du mouvement prolétarien, eurent généralisé les résultats positifs obtenus par l'humanité au cours du développement de la connaissance et qu'ils eurent, en particulier, repris dans un esprit critique les éléments rationnels de la dialectique de Hegel et créé la grande théorie du matérialisme dialectique et historique qu'une révolution sans précédent se produisit dans l'histoire de la connaissance humaine. Cette théorie fut développée plus tard par Lénine et Staline. Dès qu'elle pénétra en Chine, elle provoqua d'immenses changements dans la pensée chinoise.

La conception dialectique du monde nous apprend surtout à observer et à analyser le mouvement contradictoire dans les différentes choses, les différents phénomènes, et à déterminer, sur la base de cette analyse, les méthodes propres à résoudre les contradictions. C'est pourquoi la compréhension concrète de la loi de la contradiction inhérente aux choses et aux phénomènes est pour nous d'une importance extrême.

II. L'Universalité de la Contradiction

Pour la commodité de l'exposé, je m'arrêterai en premier lieu à l'universalité de la contradiction, puis à son caractère spécifique. En effet, depuis la découverte de la conception matérialiste-dialectique du monde par les grands fondateurs et continuateurs du marxisme, Marx, Engels, Lénine et Staline, la dialectique matérialiste a été appliquée avec le plus grand succès à l'analyse de nombreux aspects de l'histoire humaine et de l'histoire naturelle, ainsi qu'à la transformation de nombreux aspects de la société et de la nature (par exemple en U.R.S.S.); l'universalité de la contradiction

est donc déjà largement reconnue et nous n'aurons pas besoin de l'expliquer longuement. Par contre, le caractère spécifique de la contradiction est pour nombre de camarades, en particulier les dogmatiques, une question où ils ne voient pas encore clair. Ils ne comprennent pas que dans les contradictions, l'universel existe dans le spécifique. Ils ne comprennent pas non plus combien il est important, pour diriger le cours de notre pratique révolutionnaire, d'étudier les spécificités dans les contradictions inhérentes aux choses et aux phénomènes concrets devant lesquels nous nous trouvons. Nous devons donc étudier le caractère spécifique de la contradiction avec une attention particulière, en accordant une place suffisante à son examen. C'est pourquoi dans notre analyse de la loi de la contradiction inhérente aux choses et aux phénomènes, nous commencerons par examiner le problème de l'universalité de la contradiction, puis nous analyserons plus particulièrement son caractère spécifique pour revenir finalement au problème de l'universalité.

L'universalité ou le caractère absolu de la contradiction a une double signification: la première est que les contradictions existent dans le processus de développement de toute chose et de tout phénomène; la seconde, que, dans le processus de développement de chaque chose, de chaque phénomène, le mouvement contradictoire existe du début à la fin. Engels a dit: « Le mouvement lui-même est une contradiction. »[21] La définition, donnée par Lénine, de la loi de l'unité des contraires, dit qu'elle « reconnaît (découvre) des tendances contradictoires, opposées et *s'excluant mutuellement* dans *tous* les phénomènes et processus de la nature (et

[21] « Dialectique. Quantité et qualité », F. Engels, in. *Anti-Dühring* (1877-1878), première partie, chapitre XII.

de l'esprit et de la société *dans ce nombre*) ».[22] Ces idées sont-elles justes ? Oui, elles le sont. Dans toutes les choses et tous les phénomènes, l'interdépendance et la lutte des aspects contradictoires qui leur sont propres déterminent leur vie et animent leur développement. Il n'est rien qui ne contienne des contradictions. Sans contradictions, pas d'univers.

La contradiction est la base des formes simples du mouvement (par exemple, le mouvement mécanique) et à plus forte raison des formes complexes du mouvement. Engels a expliqué de la façon suivante l'universalité de la contradiction:

> « Si le simple changement mécanique de lieu contient déjà en lui-même une contradiction, à plus forte raison les formes supérieures de mouvement de la matière et tout particulièrement la vie organique et son développement [...] la vie consiste au premier chef précisément en ce qu'un être est à chaque instant le même et pourtant un autre. La vie est donc également une contradiction qui, présente dans les choses et les processus eux-mêmes, se pose et se résout constamment. Et dès que la contradiction cesse, la vie cesse aussi, la mort intervient. De même, nous avons vu que dans le domaine de la pensée également, nous ne pouvons pas échapper aux contradictions et que, par exemple, la contradiction entre l'humaine faculté de connaître, intérieurement infinie, et son existence réelle dans des hommes qui sont tous limités extérieurement et dont la connaissance est limitée, se résout dans la série des générations, série qui, pour

[22] c.f. « *À propos de la dialectique* » de Lénine, 1915.

> nous, n'a pratiquement pas de fin, – tout au moins dans le progrès sans fin.
> [...] l'un des fondements principaux des mathématiques supérieures est [la] contradiction [...]
> Mais [les mathématiques inférieures] déjà fourmillent de contradictions. »[23]

Et Lénine illustrait à son tour l'universalité de la contradiction par les exemples suivants:

> « En mathématiques, le + et le -. Différentielle et intégrale.
> En mécanique, action et réaction.
> En physique, électricité positive et négative.
> En chimie, union et dissociation des atomes.
> Dans la science sociale, lutte de classe. »[24]

Dans la guerre, l'offensive et la défensive, l'avance et la retraite, la victoire et la défaite sont autant de couples de phénomènes contradictoires dont l'un ne peut exister sans l'autre. Les deux aspects sont à la fois en lutte et en interdépendance, cela constitue l'ensemble d'une guerre, impulse le développement de la guerre et permet de résoudre les problèmes de la guerre.

Il convient de considérer toute différence dans nos concepts comme le reflet de contradictions objectives. La réflexion des contradictions objectives dans la pensée subjective forme le mouvement contradictoire des concepts, stimule le développement des idées, résout continuellement les problèmes qui se posent à la pensée humaine.

L'opposition et la lutte entre conceptions différentes apparaissent constamment au sein du Parti; c'est le

[23] *Dialectique. Quantité et qualité*, F. Engels, op.cit.

[24] c.f. *À propos de la dialectique* de Lénine, 1915.

reflet, dans le Parti, des contradictions de classes et des contradictions entre le nouveau et l'ancien existant dans la société. S'il n'y avait pas de contradictions dans le Parti, et de luttes idéologiques pour les résoudre, la vie du Parti prendrait fin.

Il ressort de là que partout, dans chaque processus, il existe des contradictions, aussi bien dans les formes simples du mouvement que dans ses formes complexes, dans les phénomènes objectifs que dans les phénomènes de la pensée: ce point est maintenant éclairci. Mais la contradiction existe-t-elle également au stade initial de chaque processus ? Le processus de développement de toute chose, de tout phénomène connaît-il un mouvement contradictoire du début à la fin ?

L'école de Déborine, comme la lecture des articles dans lesquels les philosophes soviétiques la soumettent à la critique permet de le constater, considère que la contradiction n'apparaît pas dès le début du processus, mais à un certain stade de son développement. Il s'ensuit que jusqu'à ce moment le développement du processus se produit non sous l'action des causes internes, mais sous celle des causes externes. Déborine revient ainsi aux théories métaphysiques des causes externes et du mécanisme.

Appliquant cette façon de voir à l'analyse des problèmes concrets, l'école de Déborine arrive à la conclusion que, dans les conditions de l'Union soviétique, il existe entre les koulaks et la masse paysanne seulement des différences et non des contradictions, et elle approuve entièrement Boukharine[25]. Étudiant la Révo-

[25] N. I. Boukharine (1888-1938), chef d'un groupe anti-léniniste au sein du mouvement révolutionnaire russe. Il fut plus tard exclu du Parti en 1937 et condamné à mort par

lution française, elle soutient qu'avant la révolution il existait également au sein du tiers-état, composé des ouvriers, des paysans et de la bourgeoisie, seulement des différences et non des contradictions. Ces vues de l'école de Déborine sont anti-marxistes. Cette école ne comprend pas que dans toute différence il y a déjà une contradiction et que la différence elle-même constitue une contradiction. La contradiction entre le travail et le capital est née avec l'apparition de la bourgeoisie et du prolétariat, mais elle n'est devenue aiguë que plus tard. Entre les ouvriers et les paysans, même dans les conditions sociales de l'Union soviétique, il existe une différence; cette différence est une contradiction qui, toutefois, contrairement à la contradiction entre le travail et le capital, ne peut s'accentuer jusqu'à devenir un antagonisme ou revêtir la forme d'une lutte de classes; les ouvriers et les paysans ont scellé une solide alliance au cours de l'édification du socialisme, et ils résolvent progressivement la contradiction en question dans le processus de développement allant du socialisme au communisme. Il s'agit ici de différentes sortes de contradictions, et non de la présence ou de l'absence

le Tribunal suprême de l'U.R.S.S. en 1938, pour avoir fait partie d'un groupe de traîtres à la nation. Le camarade Mao Zedong critique ici le point de vue erroné longtemps défendu par Boukharine et qui consistait à dissimuler les contradictions de classes et à substituer la collaboration de classes à la lutte de classes. Dans les années 1928-1929, alors que l'Union soviétique se préparait à la collectivisation intégrale de l'agriculture, Boukharine soutenait plus ouvertement que jamais son point de vue erroné, s'efforçant d'estomper les contradictions de classes entre les koulaks et les paysans pauvres et moyens et de s'opposer à une lutte résolue contre les koulaks. En outre, il prétendait que la classe ouvrière pourrait former une alliance avec les koulaks et que ces derniers pourraient « s'intégrer pacifiquement dans le socialisme ».

de contradictions. La contradiction est universelle, absolue; elle existe dans tous les processus du développement des choses et des phénomènes et pénètre chaque processus, du début à la fin.

Que signifie l'apparition d'un nouveau processus ? Cela signifie que l'ancienne unité et les contraires qui la constituent font place à une nouvelle unité, à ses nouveaux contraires; alors naît un nouveau processus qui succède à l'ancien. L'ancien processus s'achève, le nouveau surgit. Et comme le nouveau processus contient de nouvelles contradictions, il commence l'histoire du développement de ses propres contradictions.

Lénine souligne que Marx, dans *Le Capital*, a donné un modèle d'analyse du mouvement contradictoire qui traverse tout le processus de développement d'une chose, d'un phénomène, du début à la fin. C'est la méthode à employer lorsqu'on étudie le processus de développement de toute chose, de tout phénomène. Et Lénine lui-même a judicieusement utilisé cette méthode, qui imprègne tous ses écrits.

> « Marx, dans *Le Capital*, analyse d'abord ce qu'il y a de plus simple, de plus habituel, de fondamental, de plus fréquent, de plus ordinaire, ce qui se rencontre des milliards de fois: les *rapports* dans la société bourgeoise (marchande), soit l'échange de marchandises. Son analyse fait apparaître dans ce phénomène élémentaire (dans cette « cellule » de la société bourgeoise) *tous* les antagonismes (resp. embryons de *tous* les antagonismes) de la société moderne. La suite de l'exposé nous montre le développement (et la croissance, *et* le mouvement) de ces antagonismes et de cette société dans le Σ de ses

> diverses parties, depuis son début jusqu'à la fin. »

Et Lénine ajoute: « Tel doit être aussi le mode d'exposition (resp. d'étude) de la dialectique en général [...] »[26]

Les communistes chinois doivent assimiler cette méthode s'ils veulent analyser d'une manière correcte l'histoire et la situation actuelle de la révolution chinoise et en déduire les perspectives.

III. Le Caractère Spécifique de la Contradiction

Les contradictions existent dans le processus de développement de toutes les choses, de tous les phénomènes et elles pénètrent le processus de développement de chaque chose, de chaque phénomène, du commencement à la fin. C'est là l'universalité et le caractère absolu de la contradiction, dont nous avons parlé précédemment. Arrêtons-nous maintenant sur ce qu'il y a de spécifique et de relatif dans les contradictions.

Il convient d'étudier cette question sur plusieurs plans.

En premier lieu, les contradictions des différentes formes de mouvement de la matière revêtent toutes un caractère spécifique. La connaissance de la matière par l'homme, c'est la connaissance de ses formes de mouvement, étant donné que, dans le monde, il n'y a rien d'autre que la matière en mouvement, le mouvement de la matière revêtant d'ailleurs toujours des formes déterminées. En nous penchant sur chaque forme de mouvement de la matière, nous devons porter notre attention sur ce qu'elle a de commun avec les autres formes de mouvement. Mais ce qui est encore

[26] c.f. *À propos de la dialectique*, Lénine, 1915.

plus important, ce qui sert de base à notre connaissance des choses, c'est de noter ce que cette forme de mouvement a de proprement spécifique, c'est-à-dire ce qui la différencie qualitativement des autres formes de mouvement. C'est seulement de cette manière qu'on peut distinguer une chose d'une autre. Toute forme de mouvement contient en soi ses propres contradictions spécifiques, lesquelles constituent cette essence spécifique qui différencie une chose des autres. C'est cela qui est la cause interne ou si l'on veut la base de la diversité infinie des choses dans le monde. Il existe dans la nature une multitude de formes du mouvement: le mouvement mécanique, le son, la lumière, la chaleur, l'électricité, la dissociation, la combinaison, etc. Toutes ces formes du mouvement de la matière sont en interdépendance, mais se distinguent les unes des autres dans leur essence. L'essence spécifique de chaque forme de mouvement est déterminée par les contradictions spécifiques qui lui sont inhérentes. Il en est ainsi non seulement de la nature, mais également des phénomènes de la société et de la pensée. Chaque forme sociale, chaque forme de la pensée contient ses contradictions spécifiques et possède son essence spécifique.

La délimitation des différentes sciences se fonde justement sur les contradictions spécifiques contenues dans les objets respectifs qu'elles étudient. Ainsi, les contradictions propres à la sphère d'un phénomène donné constituent l'objet d'étude d'une branche déterminée de la science.

Par exemple, le + et le - en mathématiques; l'action et la réaction en mécanique; l'électricité positive et négative en physique; la combinaison et la dissociation en chimie; les forces productives et les rapports de

production, la lutte entre les classes dans les sciences sociales; l'attaque et la défense dans la science militaire; l'idéalisme et le matérialisme, la métaphysique et la dialectique en philosophie, tout cela constitue les objets d'étude de différentes branches de la science en raison justement de l'existence de contradictions et d'une essence spécifique dans chaque branche. Certes, faute de connaître ce qu'il y a d'universel dans les contradictions, il est impossible de découvrir les causes générales ou les bases générales du mouvement, du développement des choses et des phénomènes. Mais si l'on n'étudie pas ce qu'il y a de spécifique dans les contradictions, il est impossible de déterminer cette essence spécifique qui distingue une chose des autres, impossible de découvrir les causes spécifiques ou les bases spécifiques du mouvement, du développement des choses et des phénomènes, impossible par conséquent de distinguer les choses et les phénomènes, de délimiter les domaines de la recherche scientifique.

Si l'on considère l'ordre suivi par le mouvement de la connaissance humaine, on voit que celle-ci part toujours de la connaissance du particulier et du spécifique pour s'élargir graduellement jusqu'à atteindre celle du général. Les hommes commencent toujours par connaître d'abord l'essence spécifique d'une multitude de choses différentes avant d'être en mesure de passer à la généralisation et de connaître l'essence commune des choses. Quand ils sont parvenus à cette connaissance, elle leur sert de guide pour étudier plus en avant les différentes choses concrètes qui n'ont pas encore été étudiées ou qui l'ont été insuffisamment, de façon à trouver leur essence spécifique; c'est ainsi seulement qu'ils peuvent compléter, enrichir et développer leur connaissance de l'essence commune des choses et

l'empêcher de se dessécher ou de se pétrifier. Ce sont là les deux étapes du processus de la connaissance: la première va du spécifique au général, la seconde du général au spécifique. Le développement de la connaissance humaine représente toujours un mouvement en spirale et (si l'on observe rigoureusement la méthode scientifique) chaque cycle élève la connaissance à un degré supérieur et sans cesse l'approfondit. L'erreur de nos dogmatiques sur cette question consiste en ceci: d'une part, ils ne comprennent pas que c'est seulement après avoir étudié ce qu'il y a de spécifique dans la contradiction et pris connaissance de l'essence spécifique des choses particulières qu'on peut atteindre à la pleine connaissance de l'universalité de la contradiction et de l'essence commune des choses; d'autre part, ils ne comprennent pas qu'après avoir pris connaissance de l'essence commune des choses nous devons aller plus avant et étudier les choses concrètes, qui ont été insuffisamment étudiées ou qui apparaissent pour la première fois. Nos dogmatiques sont des paresseux; ils se refusent à tout effort dans l'étude des choses concrètes, considèrent les vérités générales comme quelque chose qui tombe du ciel, en font des formules purement abstraites, inaccessibles à l'entendement humain, nient totalement et renversent l'ordre normal que suivent les hommes pour arriver à la connaissance de la vérité. Ils ne comprennent pas non plus la liaison réciproque entre les deux étapes du processus de la connaissance humaine: du spécifique au général et du général au spécifique; ils n'entendent rien à la théorie marxiste de la connaissance.

Il faut étudier non seulement les contradictions spécifiques de chacun des grands systèmes de formes du mouvement de la matière et l'essence déterminée

par ces contradictions, mais aussi les contradictions spécifiques et l'essence de chacune de ces formes de mouvement de la matière à chaque étape du long chemin que suit le développement de celles-ci. Toute forme du mouvement, dans chaque processus de développement qui est réel et non imaginaire, est qualitativement différente. Dans notre étude, il convient d'accorder une attention particulière à cela et, de plus, de commencer par là.

Les contradictions qualitativement différentes ne peuvent se résoudre que par des méthodes qualitativement différentes. Ainsi, la contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie se résout par la révolution socialiste; la contradiction entre les masses populaires et le régime féodal par la révolution démocratique; la contradiction entre les colonies et l'impérialisme par la guerre révolutionnaire nationale; la contradiction entre la classe ouvrière et la paysannerie, dans la société socialiste, par la collectivisation et la mécanisation de l'agriculture; les contradictions au sein du parti communiste se résolvent par la critique et l'autocritique; les contradictions entre la société et la nature, par le développement des forces productives. Les processus changent, les anciens processus et les anciennes contradictions disparaissent, de nouveaux processus et de nouvelles contradictions naissent, et les méthodes pour résoudre celles-ci sont en conséquence différentes elles aussi. Les contradictions résolues par la Révolution de Février et les contradictions résolues par la Révolution d'Octobre, en Russie, de même que les méthodes employées pour les résoudre, étaient totalement différentes. Résoudre les contradictions différentes par des méthodes différentes est un principe que les marxistes-léninistes doivent observer rigoureusement.

Les dogmatiques n'observent pas ce principe; ils ne comprennent pas que les conditions dans lesquelles se déroulent les différentes révolutions ne sont pas les mêmes, aussi ne comprennent-ils pas que les contradictions différentes doivent être résolues par des méthodes différentes; ils adoptent invariablement ce qu'ils croient être une formule immuable, et l'appliquent mécaniquement partout, ce qui ne peut que causer des revers à la révolution ou compromettre ce qui aurait pu réussir.

Pour faire apparaître le caractère spécifique des contradictions considérées dans leur ensemble ou dans leur liaison mutuelle au cours du processus de développement d'une chose ou d'un phénomène, c'est-à- dire pour faire apparaître l'essence du processus, il faut faire apparaître le caractère spécifique des deux aspects de chacune des contradictions dans ce processus; sinon, il sera impossible de faire apparaître l'essence du processus; cela aussi exige la plus grande attention dans notre étude.

Dans le processus de développement d'un phénomène important, il existe toute une série de contradictions. Par exemple, dans le processus de la révolution démocratique bourgeoise en Chine, il existe notamment une contradiction entre les classes opprimées de la société chinoise et l'impérialisme; une contradiction entre les masses populaires et le régime féodal; une contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie; une contradiction entre la paysannerie et la petite bourgeoisie urbaine d'une part, et la bourgeoisie de l'autre; des contradictions entre les diverses cliques réactionnaires dominantes: la situation est ici extrêmement complexe. Toutes ces contradictions ne peuvent être traitées de la même façon, puisque cha-

cune a son caractère spécifique; qui plus est, les deux aspects de chaque contradiction ont, à leur tour, des particularités propres à chacun d'eux, et l'on ne peut les envisager de la même manière. Nous qui travaillons pour la cause de la révolution chinoise, nous devons non seulement comprendre le caractère spécifique de chacune de ces contradictions considérées dans leur ensemble, c'est-à-dire dans leur liaison mutuelle, mais encore étudier les deux aspects de chaque contradiction, seul moyen pour arriver à comprendre l'ensemble. Comprendre chaque aspect de la contradiction, c'est comprendre quelle situation particulière il occupe, sous quelles formes concrètes il établit avec son contraire des relations d'interdépendance et des relations de contradiction, quelles sont les méthodes concrètes qu'il utilise dans sa lutte contre l'autre quand les deux aspects se trouvent à la fois en interdépendance et en contradiction, et aussi après la rupture de leur interdépendance. L'étude de ces questions est d'une haute importance. C'est ce qu'avait en vue Lénine lorsqu'il disait que la substance même, l'âme vivante du marxisme, est l'analyse concrète d'une situation concrète.[27] Nos dogmatiques enfreignent les enseignements de Lénine, ne se donnent jamais la peine d'analyser quoi que ce soit d'une manière concrète; leurs articles et leurs discours ne font que ressasser d'une manière vaine, creuse, des schémas stéréotypés, et font naître dans notre Parti une méthode de travail des plus néfastes.

[27] c.f. *Le Communisme*, Lénine, 12 juin 1920, où l'auteur, critiquant le dirigeant du Parti communiste de Hongrie Béla Kun, disait qu'« il oublie ce qui est la substance même, l'âme vivante du marxisme: l'analyse concrète d'une situation concrète ».

Dans l'étude d'une question, il faut se garder d'être subjectif, d'en faire un examen unilatéral et d'être superficiel. Être subjectif, c'est ne pas savoir envisager une question objectivement, c'est-à-dire d'un point de vue matérialiste. J'en ai déjà parlé dans De la pratique. L'examen unilatéral consiste à ne pas savoir envisager les questions sous tous leurs aspects. C'est ce qui arrive, par exemple, lorsqu'on comprend seulement la Chine et non le Japon, seulement le Parti communiste et non le Guomindang, seulement le prolétariat et non la bourgeoisie, seulement la paysannerie et non les propriétaires fonciers, seulement les situations favorables et non les situations difficiles, seulement le passé et non l'avenir, seulement le détail et non l'ensemble, seulement les insuffisances et non les succès, seulement le demandeur et non le défendeur, seulement le travail révolutionnaire dans la clandestinité et non le travail révolutionnaire légal, etc., bref, lorsqu'on ne comprend pas les particularités des deux aspects d'une contradiction. C'est ce qu'on appelle envisager les questions d'une manière unilatérale, ou encore voir la partie et non le tout, voir les arbres et non la forêt. Si l'on procède ainsi, il est impossible de trouver la méthode pour résoudre les contradictions, impossible de s'acquitter des tâches de la révolution, impossible de mener à bien le travail qu'on fait, impossible de développer correctement la lutte idéologique dans le Parti. Quand Sun Tzu, traitant de l'art militaire, disait: « Connais ton adversaire et connais-toi toi-même, et tu pourras sans risque livrer cent batailles »[28], il parlait des

[28] Célèbre stratège et théoricien militaire du 5e siècle av. J.-C., auteur du traité du même nom. Cette citation est extraite de *L'Art de la Guerre*, Sun Tzu, chapitre III.

deux parties belligérantes. Wei Zheng[29], sous la dynastie des Tang, comprenait lui aussi l'erreur d'un examen unilatéral lorsqu'il disait: « Qui écoute les deux côtés aura l'esprit éclairé, qui n'écoute qu'un côté restera dans les ténèbres. » Mais nos camarades voient souvent les problèmes d'une manière unilatérale et, de ce fait, il leur arrive souvent d'avoir des anicroches. Dans *Au Bord de l'Eau*, on parle de Song Jiang qui attaqua à trois reprises le village de Zhu[30]. Il échoua deux fois pour avoir ignoré les conditions locales et appliqué une méthode d'action erronée. Par la suite, il changea de méthode et commença par s'informer de la situation; dès lors, il connut tous les secrets du labyrinthe, brisa l'alliance des trois villages de Li, de Hu et de Zhu et envoya des hommes se cacher dans le camp ennemi pour s'y mettre en embuscade, usant d'un stratagème semblable à celui du cheval de Troie dont parle une légende étrangère; et sa troisième attaque fut couronnée de succès. *Au Bord de l'Eau* contient de nombreux exemples d'application de la dialectique matérialiste, dont l'un des meilleurs est l'attaque, par trois fois, du village de Zhu. Lénine dit:

> « Pour connaître réellement un objet, il faut embrasser et étudier tous ses aspects, toutes ses liaisons et "médiations". Nous n'y arriv-

[29] Homme politique et historien, Wei Zheng (580-643) vécut au début de la dynastie des Tang.

[30] *Au Bord de l'Eau* (*Shuihu Zhuan* en chinois), célèbre roman chinois du 14e siècle, qui décrit une guerre paysanne des dernières années de la dynastie des Song du Nord. Le village de Zhu se trouvait non loin de Liangshan, où Song Jiang, chef de l'insurrection paysanne et héros du roman, avait établi sa base. Le maître de ce village était un véritable despote, le grand propriétaire foncier Zhu.

> erons jamais intégralement, mais la nécessité de considérer tous les aspects nous garde des erreurs et de l'engourdissement. »[31]

Nous devons retenir ses paroles. Être superficiel, c'est ne pas tenir compte des particularités des contradictions dans leur ensemble, ni des particularités des deux aspects de chaque contradiction, nier la nécessité d'aller au fond des choses et d'étudier minutieusement les particularités de la contradiction, se contenter de regarder de loin et, après une observation approximative de quelques traits superficiels de la contradiction, essayer immédiatement de la résoudre (de répondre à une question, de trancher un différend, de régler une affaire, de diriger une opération militaire). Une telle manière de procéder entraîne toujours des conséquences fâcheuses. La raison pour laquelle nos camarades qui donnent dans le dogmatisme et l'empirisme commettent des erreurs, c'est qu'ils envisagent les choses d'une manière subjective, unilatérale, superficielle. Envisager les choses d'une manière unilatérale et superficielle, c'est encore du subjectivisme, car, dans leur être objectif, les choses sont en fait liées les unes aux autres et possèdent des lois internes; or, il est des gens qui, au lieu de refléter les choses telles qu'elles sont, les considèrent d'une manière unilatérale ou superficielle, sans connaître leur liaison mutuelle ni leurs lois internes; une telle méthode est donc subjective.

Nous devons avoir en vue non seulement les particularités du mouvement des aspects contradictoires considérés dans leur liaison mutuelle et dans les conditions de chacun d'eux au cours du processus général du développement d'une chose ou d'un phénomène,

[31] *À nouveau les syndicats, la situation actuelle et les erreurs de Trotski et Boukharine*, Lénine, janvier 1921.

mais aussi les particularités propres à chaque étape du processus de développement.

Ni la contradiction fondamentale dans le processus de développement d'une chose ou d'un phénomène, ni l'essence de ce processus, déterminée par cette contradiction, ne disparaissent avant l'achèvement du processus; toutefois, les conditions diffèrent habituellement les unes des autres à chaque étape du long processus de développement d'une chose ou d'un phénomène. En voici la raison: bien que le caractère de la contradiction fondamentale dans le processus de développement d'une chose ou d'un phénomène et l'essence du processus restent inchangés, la contradiction fondamentale s'accentue progressivement à chaque étape de ce long processus. En outre, parmi tant de contradictions, importantes ou minimes, qui sont déterminées par la contradiction fondamentale ou se trouvent sous son influence, certaines s'accentuent, d'autres se résolvent ou s'atténuent temporairement ou partiellement, d'autres ne font encore que naître. Voilà pourquoi il y a différentes étapes dans le processus. On est incapable de résoudre comme il faut les contradictions inhérentes à une chose ou à un phénomène si l'on ne fait pas attention aux étapes du processus de son développement.

Lorsque, par exemple, le capitalisme de l'époque de la libre concurrence se transforma en impérialisme, ni le caractère de classe des deux classes en contradiction fondamentale (le prolétariat et la bourgeoisie) ni l'essence capitaliste de la société ne subirent de changement; toutefois, la contradiction entre ces deux classes s'accentua, la contradiction entre le capital monopoliste et le capital non monopoliste surgit, la contradiction entre les puissances coloniales et les colonies

devint plus marquée, la contradiction entre les pays capitalistes, contradiction provoquée par le développement inégal de ces pays, se manifesta avec une acuité particulière; dès lors apparut un stade particulier du capitalisme: le stade de l'impérialisme. Le léninisme est le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne, précisément parce que Lénine et Staline ont donné une explication juste de ces contradictions et formulé correctement la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne appelées à les résoudre.

Si l'on prend le processus de la révolution démocratique bourgeoise en Chine: elle a commencé par la Révolution de 1911[32], puis, des sociétés révolutionnaires de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie ainsi que les

[32] Révolution bourgeoise qui renversa le gouvernement autocratique des Qing. Le 10 octobre 1911, une partie de la Nouvelle Armée qui avait subi l'influence de la révolution se souleva à Woutchan. Puis, des sociétés révolutionnaires de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie ainsi que les larges masses des ouvriers, des paysans et des soldats firent écho avec enthousiasme à ce soulèvement dans différentes provinces, ce qui entraîna bientôt l'écroulement du régime réactionnaire des Qing. En janvier 1912, le Gouvernement provisoire de la République chinoise fut proclamé à Nanjing et Sun Yat-sen devint président provisoire de la République. La monarchie féodale qui avait régné sur la Chine pendant plus de deux mille ans fut abolie, et la conception d'une république démocratique commença à s'implanter dans les esprits. Mais la bourgeoisie qui dirigeait cette révolution avait une forte tendance au compromis. Au lieu de soulever les larges masses paysannes pour renverser la domination féodale de la classe des propriétaires fonciers à la campagne, elle céda, sous la pression de l'impérialisme et des forces féodales, le pouvoir à Yuan Shikai, seigneur de guerre du Beiyang. Et ce fut l'échec de la révolution.

larges masses des ouvriers, des paysans et des soldats firent écho avec enthousiasme à ce soulèvement dans différentes provinces, ce qui entraîna bientôt l'écroulement du régime réactionnaire des Qing. En janvier 1912, le Gouvernement provisoire de la République chinoise fut proclamé à Nanjing et Sun Yat-sen devint président provisoire de la République. La monarchie féodale qui avait régné sur la Chine pendant plus de deux mille ans fut abolie, et la conception d'une république démocratique commença à s'implanter dans les esprits. Mais la bourgeoisie qui dirigeait cette révolution avait une forte tendance au compromis. Au lieu de soulever les larges masses paysannes pour renverser la domination féodale de la classe des propriétaires fonciers à la campagne, elle céda, sous la pression de l'impérialisme et des forces féodales, le pouvoir à Yuan Shikai, seigneur de guerre du Beiyang. Et ce fut l'échec de la révolution. On y distingue également plusieurs étapes spécifiques. En particulier, la période de la révolution où sa direction a été bourgeoise et la période où sa direction est assumée par le prolétariat représentent deux étapes historiques dont la différence est considérable. En d'autres termes, la direction exercée par le prolétariat changea radicalement le visage de la révolution, conduisit à un regroupement des forces dans le rapport des classes, amena un large développement de la révolution paysanne, imprima à la révolution dirigée contre l'impérialisme et le féodalisme un caractère conséquent, créa la possibilité du passage de la révolution démocratique à la révolution socialiste, etc. Tout cela était impossible à l'époque où la direction de la révolution appartenait à la bourgeoisie. Bien que la nature de la contradiction fondamentale du processus pris dans son ensemble, c'est-à-dire le car-

actère de révolution démocratique anti-impérialiste et anti-féodale du processus (l'autre aspect de la contradiction étant le caractère semi-colonial et semi-féodal du pays), n'eût subi aucun changement, on vit se produire au cours de cette longue période des événements aussi importants que la défaite de la Révolution de 1911 et l'établissement du pouvoir des seigneurs de guerre du Beiyang, la création du premier front uni national et la Révolution de 1924-1927, la rupture du front uni et le passage de la bourgeoisie dans le camp de la contre-révolution, les conflits entre les nouveaux seigneurs de guerre, la Guerre révolutionnaire agraire[33], la création du second Front uni national et la Guerre de Résistance contre le Japon; autant d'étapes de développement en l'espace de vingt et quelques années. Ces étapes sont caractérisées notamment par le fait que certaines contradictions se sont accentuées (par exemple, la Guerre révolutionnaire agraire et l'invasion des quatre provinces du Nord-Est[34] par le Japon), que d'autres se sont trouvées partiellement ou

[33] Cette révolution, connue également sous le nom de Deuxième guerre civile révolutionnaire, était une lutte menée de 1927 à 1937 par le peuple chinois sous la direction du Parti communiste chinois et ayant pour objectif principal l'instauration et l'extension du pouvoir rouge, le développement de la révolution agraire et la résistance armée contre la domination réactionnaire du Guomindang.

[34] Les quatre provinces du Nord-Est étaient alors le Liaoning, le Jilin, le Heilongjiang et le Rehe, qui correspondent actuellement aux provinces du Liaoning, du Jilin et du Heilongjiang, à la partie nord-est du Hebei située au nord de la Grande Muraille, et à la partie est de la Région autonome de Mongolie intérieure. Après l'Incident du 18 Septembre, les forces d'agression japonaises s'emparèrent d'abord du Liaoning, du Jilin et du Heilongjiang, et occupèrent plus tard, en 1933, le Rehe.

provisoirement résolues (par exemple, l'anéantissement des seigneurs de guerre du Beiyang, la confiscation par nous des terres des propriétaires fonciers), que d'autres enfin ont surgi (par exemple, la lutte entre les nouveaux seigneurs de guerre, la reprise des terres par les propriétaires fonciers après la perte de nos bases révolutionnaires dans le Sud).

Lorsqu'on étudie le caractère spécifique des contradictions à chaque étape du processus de développement d'une chose ou d'un phénomène, il faut non seulement considérer ces contradictions dans leur liaison mutuelle ou dans leur ensemble, mais également envisager les deux aspects de chaque contradiction.

Par exemple, le Guomindang et le parti communiste. Prenons l'un des aspects de cette contradiction: le Guomindang. Aussi longtemps qu'il suivit, dans la période du premier front uni, les trois thèses politiques fondamentales de Sun Yat-sen (alliance avec la Russie, alliance avec le parti communiste et soutien aux ouvriers et aux paysans), il conserva son caractère révolutionnaire et sa vigueur, il représenta l'alliance des différentes classes dans la révolution démocratique. À partir de 1927, il se transforma en son contraire en devenant un bloc réactionnaire des propriétaires fonciers et de la grande bourgeoisie. Après l'incident de Xi'an[35] en décembre 1936, un nouveau changement

[35] En 1936, l'Armée du Guomindang du Nord-Est commandée par Zhang Xueliang et l'Armée du Guomindang du Nord-Ouest commandée par Yang Hucheng étaient Guangzhounées à Xi'an et dans les régions voisines; elles avaient pour tâche d'attaquer l'Armée rouge chinoise, qui était arrivée dans le nord du Shaanxi. Influencées par l'Armée rouge et le mouvement anti-japonais du peuple, elles approuvèrent le front uni national contre le Japon, proposé par le Parti communiste chinois, et demandèrent à Tchiang Kaï-chek

commença à se produire en son sein, dans le sens de la cessation de la guerre civile et de l'alliance avec le Parti communiste pour une lutte commune contre l'impérialisme japonais. Telles sont les particularités du Guomindang à ces trois étapes. Leur apparition a eu, bien entendu, des causes multiples. Prenons maintenant l'autre aspect: le Parti communiste chinois. Dans la période du premier front uni, il était encore fort jeune; il dirigea courageusement la Révolution de 1924-1927, mais montra son manque de maturité dans la façon dont il comprit le caractère, les tâches et les méthodes de la révolution, c'est pourquoi le duxiuisme[36], qui était apparu dans la dernière période

de s'allier avec le Parti communiste pour résister au Japon. Tchiang Kaï-chek refusa cette demande, se montra plus actif encore dans ses préparatifs militaires pour l'« extermination des communistes » et massacra à Xi'an la jeunesse anti-japonaise. Zhang Xueliang et Yang Hucheng, agissant de concert, se saisirent de Tchiang Kaï-chek. Ce fut le fameux Incident de Xi'an du 12 décembre 1936. Tchiang Kaï-chek fut forcé d'accepter les conditions suivantes: alliance avec le Parti communiste et résistance au Japon; puis il fut relâché et retourna à Nanjing.

[36] Chen Duxiu était un démocrate radical à l'époque du Mouvement du 4 Mai. Ayant subi par la suite l'influence de la Révolution socialiste d'Octobre, il devint l'un des fondateurs du Parti communiste chinois. Pendant les six premières années du Parti, il resta le principal dirigeant du Comité central. Il était depuis longtemps fortement imprégné d'idées déviationnistes de droite, lesquelles dégénérèrent en une ligne capitulationniste pendant la dernière période de la révolution de 1924-1927. À cette époque, les capitulationnistes représentés par Chen Duxiu « abandonnèrent volontairement la direction des masses paysannes, de la petite bourgeoisie urbaine, de la moyenne bourgeoisie et, en particulier, des forces armées, ce qui entraîna la défaite de la révolution » (*La Situation actuelle et nos tâches*, *Œuvres choisies* de Mao Zedong,

de cette révolution, eut la possibilité d'y exercer son action et conduisit la révolution à la défaite. À partir de 1927, le parti communiste dirigea courageusement la Guerre révolutionnaire agraire, créa une armée révolutionnaire et des bases révolutionnaires, mais commit des erreurs de caractère aventuriste, à la suite de quoi l'armée et les bases d'appui subirent de grosses pertes. Depuis 1935, il a surmonté ces erreurs et dirige le nouveau front uni pour la résistance au Japon; cette grande lutte est en train de se développer. À l'étape présente, le parti communiste est un parti qui a déjà subi l'épreuve de deux révolutions et qui possède une riche expérience. Telles sont les particularités du Parti communiste chinois à ces trois étapes. Leur apparition a eu également des causes multiples. Faute d'étudier les particularités du Guomindang et du parti communiste, il est impossible de comprendre les relations spécifiques entre les deux partis aux diverses étapes de leur développement: création d'un front uni, rupture de ce front, création d'un nouveau front uni. Mais pour étudier ces diverses particularités, il est encore plus indispensable d'étudier la base de classe des deux partis et les contradictions qui en résultent dans différentes périodes entre chacun de ces partis et les autres forces. Par exemple, dans la période de sa première alliance avec le parti communiste, le Guomindang se trouvait en contradiction avec les impérialistes étrangers, ce qui

tome IV). Après la défaite de la révolution en 1927, Chen Duxiu et une poignée d'autres capitulationnistes cédèrent au pessimisme, perdirent confiance dans l'avenir de la révolution et devinrent des liquidationnistes. Ils adoptèrent la position réactionnaire trotskiste et formèrent avec les trotskistes un groupuscule antiparti. En conséquence, Chen Duxiu fut expulsé du Parti en novembre 1929. Il mourut de maladie en 1942.

l'amena à s'opposer à l'impérialisme; d'autre part, il se trouvait en contradiction avec les masses populaires à l'intérieur du pays, bien qu'en paroles il fît toutes sortes de promesses mirifiques aux travailleurs, il ne leur accordait en fait que très peu de choses, voire rien du tout. Au cours de sa guerre anticommuniste, il collabora avec l'impérialisme et le féodalisme pour s'opposer aux masses populaires, supprima d'un trait de plume tous les droits que celles-ci avaient conquis pendant la révolution, rendant ainsi plus aiguës ses contradictions avec les masses populaires. Dans la période actuelle de résistance au Japon, il a besoin, en raison de ses contradictions avec l'impérialisme japonais, de s'allier avec le Parti communiste, sans toutefois mettre un frein ni à sa lutte contre le parti communiste et le peuple ni à l'oppression qu'il exerce sur eux. Quant au Parti communiste chinois, il a toujours été, dans n'importe quelle période, aux côtés des masses populaires pour lutter contre l'impérialisme et le féodalisme; mais dans la période actuelle de résistance au Japon, il a adopté une politique modérée à l'égard du Guomindang et des forces féodales du pays, étant donné que le Guomindang s'est prononcé pour la résistance au Japon. Ces circonstances ont donné lieu tantôt à une alliance tantôt à une lutte entre les deux partis, ceux-ci étant, d'ailleurs, même en période d'alliance, dans une situation complexe à la fois d'alliance et de lutte. Si nous n'étudions pas les particularités de ces aspects contradictoires, nous ne pourrons comprendre ni les rapports respectifs des deux partis avec les autres forces, ni les relations entre les deux partis eux-mêmes.

Il s'ensuit que lorsque nous étudions le caractère spécifique de n'importe quelle contradiction: la contradiction propre à chaque forme de mouvement de

la matière, la contradiction propre à chaque forme de mouvement dans chacun de ses processus de développement, les deux aspects de la contradiction dans chaque processus de développement, la contradiction à chaque étape d'un processus de développement, et les deux aspects de la contradiction à chacune de ces étapes – bref, lorsque nous étudions le caractère spécifique de toutes ces contradictions, nous ne devons pas nous montrer subjectifs et arbitraires, mais en faire une analyse concrète. Sans analyse concrète, impossible de connaître le caractère spécifique de quelque contradiction que ce soit. Nous devons toujours nous rappeler les paroles de Lénine: analyse concrète d'une situation concrète.

Marx et Engels ont été les premiers à nous donner de magnifiques exemples de ce genre d'analyse concrète.

Lorsque Marx et Engels ont appliqué la loi de la contradiction inhérente aux choses et aux phénomènes à l'étude du processus de l'histoire de la société, ils ont découvert la contradiction existant entre les forces productives et les rapports de production, la contradiction entre la classe des exploiteurs et celle des exploités, ainsi que la contradiction qui en résulte entre la base économique et sa superstructure (politique, idéologie, etc.); et ils ont découvert comment ces contradictions engendrent inévitablement différentes sortes de révolutions sociales dans différentes sortes de sociétés de classes.

Lorsque Marx a appliqué cette loi à l'étude de la structure économique de la société capitaliste, il a découvert que la contradiction fondamentale de cette société, c'est la contradiction entre le caractère social de la production et le caractère privé de la propriété.

Cette contradiction se manifeste par la contradiction entre le caractère organisé de la production dans les entreprises isolées et le caractère inorganisé de la production à l'échelle de la société tout entière. Et dans les rapports de classes, elle se manifeste dans la contradiction entre la bourgeoisie et le prolétariat.

Comme les choses et les phénomènes sont d'une prodigieuse diversité et qu'il n'y a aucune limite à leur développement, ce qui est universel dans tel contexte peut devenir particulier dans un autre. Inversement, ce qui est particulier dans tel contexte peut devenir universel dans un autre. La contradiction dans le régime capitaliste entre le caractère social de la production et la propriété privée des moyens de production est commune à tous les pays où existe et se développe le capitalisme; pour le capitalisme, cela constitue l'universalité de la contradiction. Mais cette contradiction du capitalisme appartient seulement à une étape historique déterminée du développement de la société de classes en général, et, du point de vue de la contradiction entre les forces productives et les rapports de production dans la société de classes en général, cela constitue le caractère spécifique de la contradiction. Or, en dégageant le caractère spécifique de toutes les contradictions de la société capitaliste, Marx a élucidé d'une manière encore plus approfondie, plus totale, plus complète l'universalité de la contradiction entre les forces productives et les rapports de production dans la société de classes en général.

L'unité du spécifique et de l'universel, la présence dans chaque chose de ce que la contradiction a d'universel aussi bien que de ce qu'elle a de spécifique, l'universel existant dans le spécifique, nous obligent, quand nous étudions une chose déterminée, à décou-

vrir le spécifique et l'universel ainsi que leur liaison mutuelle, à découvrir le spécifique et l'universel au sein de la chose elle-même ainsi que leur liaison mutuelle, à découvrir la liaison que cette chose entretient avec les nombreuses autres choses, extérieures à elle. En dégageant les racines historiques du léninisme, Staline analyse, dans son célèbre ouvrage *Des principes du léninisme*, la situation internationale qui a donné naissance au léninisme, il analyse les contradictions du capitalisme qui ont atteint un point extrême dans les conditions de l'impérialisme, il montre comment ces contradictions ont fait de la révolution prolétarienne une question d'activité pratique immédiate et ont créé les conditions favorables à un assaut direct contre le capitalisme. De plus, il analyse les raisons pour lesquelles la Russie est devenue le foyer du léninisme, expliquant pourquoi la Russie tsariste fut alors le point crucial de toutes les contradictions de l'impérialisme et pourquoi c'est justement le prolétariat russe qui a pu devenir l'avant-garde du prolétariat révolutionnaire international. Ainsi, Staline a analysé l'universalité de la contradiction propre à l'impérialisme, montrant que le léninisme est le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne; mais il a aussi analysé le caractère spécifique de l'impérialisme de la Russie tsariste dans cette contradiction générale, montrant que la Russie est devenue la patrie de la théorie et de la tactique de la révolution prolétarienne et que ce caractère spécifique contenait en lui l'universalité de la contradiction. L'analyse de Staline est pour nous un modèle de la connaissance du caractère spécifique et de l'universalité de la contradiction ainsi que de leur liaison mutuelle.

En traitant la question de l'emploi de la dialec-

tique dans l'étude des phénomènes objectifs, Marx et Engels, et également Lénine et Staline, ont toujours indiqué qu'il faut se garder de tout subjectivisme et de tout arbitraire, qu'il faut partir des conditions concrètes du mouvement réel objectif pour découvrir dans ces phénomènes les contradictions concrètes, la situation concrète de chaque aspect de la contradiction et le rapport mutuel concret des contradictions. Nos dogmatiques n'ont pas cette attitude dans l'étude, aussi ne se font-ils jamais une idée juste d'une chose. Nous devons tirer la leçon de leur échec et parvenir à acquérir cette attitude, la seule qui soit correcte dans l'étude.

La relation entre l'universalité et le caractère spécifique de la contradiction, c'est la relation entre le général et le particulier. Le général réside dans le fait que les contradictions existent dans tous les processus et pénètrent tous les processus, du début à la fin; mouvement, chose, processus, pensée:tout est contradiction. Nier la contradiction dans les choses et les phénomènes, c'est tout nier. C'est là une vérité universelle, valable pour tous les temps et tous les pays sans exception. C'est pourquoi la contradiction est générale, absolue. Toutefois, ce général n'existe que dans le particulier; sans particulier, point de général. Si tout particulier en est exclu, que reste-t-il du général ? C'est le fait que chaque contradiction a son caractère spécifique propre qui donne naissance au particulier. Tout élément particulier est conditionné, passager et partant relatif.

Cette vérité concernant le général et le particulier, l'absolu et le relatif, est la quintessence de la question des contradictions inhérentes aux choses et aux phénomènes; ne pas comprendre cette vérité, c'est se

refuser à la dialectique.

IV. La Contradiction Principale et l'Aspect Principal de la Contradiction

Dans la question du caractère spécifique de la contradiction, il reste deux éléments qui requièrent une analyse particulière, à savoir la contradiction principale et l'aspect principal de la contradiction.

Dans un processus de développement complexe d'une chose ou d'un phénomène, il existe toute une série de contradictions; l'une d'elles est nécessairement la contradiction principale, dont l'existence et le développement déterminent l'existence et le développement des autres contradictions ou agissent sur eux.

Ainsi, dans la société capitaliste, les deux forces en contradiction, le prolétariat et la bourgeoisie, forment la contradiction principale; les autres contradictions, comme par exemple la contradiction entre les restes de la classe féodale et la bourgeoisie, la contradiction entre la petite bourgeoisie paysanne et la bourgeoisie, la contradiction entre le prolétariat et la petite bourgeoisie paysanne, la contradiction entre la bourgeoisie libérale et la bourgeoisie monopoliste, la contradiction entre la démocratie et le fascisme au sein de la bourgeoisie, les contradictions entre les pays capitalistes et les contradictions entre l'impérialisme et les colonies, sont toutes déterminées par la contradiction principale ou soumises à son action.

Dans un pays semi-colonial tel que la Chine, la relation entre la contradiction principale et les contradictions secondaires forme un tableau complexe.

Quand l'impérialisme lance une guerre d'agression contre un tel pays, les diverses classes de ce pays, à l'exception d'un petit nombre de traîtres à la nation,

peuvent s'unir temporairement dans une guerre nationale contre l'impérialisme. La contradiction entre l'impérialisme et le pays considéré devient alors la contradiction principale et toutes les contradictions entre les diverses classes à l'intérieur du pays (y compris la contradiction, qui était la principale, entre le régime féodal et les masses populaires) passent temporairement au second plan et à une position subordonnée. Tel est le cas en Chine dans la Guerre de l'Opium de 1840[37], la Guerre sino-japonaise de 1894[38], la Guerre des Yihetuan en 1900 et l'actuelle Guerre sino-jap-

[37] Pendant plusieurs décennies, à partir de la fin du 18e siècle, la Grande-Bretagne fit entrer en Chine de l'opium en quantité de plus en plus importante. L'opium importé intoxiquait dangereusement le peuple chinois et drainait la monnaie argent de la Chine. Des protestations s'élevèrent dans tout le pays. En 1840, sous prétexte de protéger son commerce, la Grande-Bretagne envoya des troupes qui envahirent la Chine. Les troupes chinoises, sous la conduite de Lin Zexu, résistèrent, tandis que le peuple de Guangzhou organisait spontanément des « Corps de répression anti-anglais » qui portèrent des coups sévères aux envahisseurs. Néanmoins, en 1842, le gouvernement corrompu des Qing conclut avec les agresseurs anglais le « Traité de Nanjing » aux termes duquel la Chine dut payer des indemnités et céder Hongkong à la Grande-Bretagne, et de plus ouvrir à son commerce les ports de Shanghai, de Fuzhou, de Xiamen, de Ningbo et de Guangzhou, et fixer conjointement avec elle les tarifs douaniers pour toutes les marchandises qu'elle introduirait en Chine.

[38] Guerre d'agression déclenchée par l'impérialisme japonais contre la Corée et la Chine. La grande masse des soldats et un certain nombre de généraux patriotes chinois se battirent héroïquement. Mais comme le gouvernement corrompu des Qing ne s'était nullement préparé à résister à l'agression, la Chine fut défaite. En 1895, le gouvernement des Qing conclut avec le Japon l'humiliant « Traité de Shimonoseki ».

onaise.

Néanmoins, dans d'autres circonstances, les contradictions se déplacent. Lorsque l'impérialisme n'a pas recours à la guerre comme moyen d'oppression, mais utilise dans les domaines politique, économique et culturel des formes d'oppression plus modérées, la classe dominante du pays semi-colonial capitule devant l'impérialisme; il se forme alors entre eux une alliance pour opprimer ensemble les masses populaires. À ce moment, les masses populaires recourent le plus souvent à la guerre civile pour lutter contre l'alliance des impérialistes et de la classe féodale; quant à l'impérialisme, au lieu d'avoir recours à une action directe, il use souvent de moyens détournés en aidant les réactionnaires du pays semi-colonial à opprimer le peuple, d'où l'acuité particulière des contradictions internes. C'est ce qui est arrivé en Chine pendant la Guerre révolutionnaire de 1911, la Guerre révolutionnaire de 1924-1927, la Guerre révolutionnaire agraire commencée en 1927 et poursuivie dix ans durant. Les guerres intestines entre les différents groupes réactionnaires au pouvoir dans les pays semi-coloniaux, comme celles que les seigneurs de guerre se sont faites en Chine, appartiennent à la même catégorie.

Lorsque la guerre civile révolutionnaire prend une envergure telle qu'elle menace l'existence même de l'impérialisme et de ses laquais, les réactionnaires de l'intérieur, l'impérialisme a fréquemment recours, pour maintenir sa domination, à d'autres moyens encore: ou bien il cherche à diviser le front révolutionnaire, ou bien il envoie directement ses troupes au secours de la réaction intérieure. À ce moment, l'impérialisme étranger et la réaction intérieure se placent tout à fait ouvertement à un pôle, et les masses populaires, à l'au-

tre pôle, formant ainsi la contradiction principale qui détermine le développement des autres contradictions ou agit sur lui. L'aide apportée par différents pays capitalistes aux réactionnaires de Russie après la Révolution d'Octobre est un exemple d'une telle intervention armée. La trahison de Tchiang Kaï-chek en 1927 est un exemple de rupture du front révolutionnaire.

En tout cas, il ne fait absolument aucun doute qu'à chacune des étapes de développement du processus il n'existe qu'une contradiction principale, qui joue le rôle dirigeant.

Il apparaît donc que si un processus comporte plusieurs contradictions il y en a nécessairement une qui est la principale et qui joue le rôle dirigeant, déterminant, alors que les autres n'occupent qu'une position secondaire, subordonnée. Par conséquent, dans l'étude de tout processus complexe où il existe deux contradictions ou davantage, nous devons nous efforcer de trouver la contradiction principale. Lorsque celle-ci est trouvée, tous les problèmes se résolvent aisément. Telle est la méthode que nous enseigne Marx dans son étude de la société capitaliste. C'est aussi cette méthode que nous enseignent Lénine et Staline dans leur étude de l'impérialisme et de la crise générale du capitalisme, dans leur étude de l'économie de l'Union soviétique. Des milliers de savants et d'hommes d'action ne comprennent pas cette méthode; le résultat, c'est que, perdus dans le brouillard, ils sont incapables d'aller au cœur du problème et de ce fait ne peuvent trouver la méthode pour résoudre les contradictions.

Nous avons déjà dit plus haut qu'il ne faut pas traiter toutes les contradictions dans un processus comme si elles étaient égales, qu'il est nécessaire d'y distinguer la contradiction principale des contradic-

tions secondaires et d'être particulièrement attentif à saisir la contradiction principale. Mais dans les différentes contradictions, qu'il s'agisse de la contradiction principale ou des contradictions secondaires, peut-on aborder les deux aspects contradictoires en les considérant comme égaux ? Non, pas davantage. Dans toute contradiction, les aspects contradictoires se développent d'une manière inégale. Il semble qu'il y ait parfois équilibre entre eux, mais ce n'est là qu'un état passager et relatif; la situation fondamentale, c'est le développement inégal. Des deux aspects contradictoires, l'un est nécessairement principal, l'autre secondaire. Le principal, c'est celui qui joue le rôle dominant dans la contradiction. Le caractère des choses et des phénomènes est surtout déterminé par cet aspect principal de la contradiction, lequel occupe la position dominante.

Mais cette situation n'est pas statique; l'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction se convertissent l'un en l'autre et le caractère des phénomènes change en conséquence. Si, dans un processus déterminé ou à une étape déterminée du développement de la contradiction, l'aspect principal est A et l'aspect secondaire B, à une autre étape ou dans un autre processus du développement, les rôles sont renversés; ce changement est fonction du degré de croissance ou de décroissance atteint par la force de chaque aspect dans sa lutte contre l'autre au cours du développement du phénomène.

Nous parlons souvent du « remplacement de l'ancien par le nouveau ». Telle est la loi générale et imprescriptible de l'univers. La transformation d'un phénomène en un autre par des bonds dont les formes varient selon le caractère du phénomène lui-même

et les conditions dans lesquelles il se trouve, tel est le processus de remplacement de l'ancien par le nouveau. Dans tout phénomène, il existe une contradiction entre le nouveau et l'ancien, ce qui engendre une série de luttes au cours sinueux. Il résulte de ces luttes que le nouveau grandit et s'élève au rôle dominant; l'ancien, par contre, décroît et finit par dépérir. Et dès que le nouveau l'emporte sur l'ancien, l'ancien phénomène se transforme qualitativement en un nouveau phénomène. Il ressort de là que la qualité d'une chose ou d'un phénomène est surtout déterminée par l'aspect principal de la contradiction, lequel occupe la position dominante. Lorsque l'aspect principal de la contradiction, l'aspect dont la position est dominante, change, la qualité du phénomène subit un changement correspondant.

Le capitalisme, qui occupait dans l'ancienne société féodale une position subordonnée, devient la force dominante dans la société capitaliste; le caractère de la société subit une transformation correspondante: de féodale, elle devient capitaliste. Quant à la féodalité, de force dominante qu'elle était dans le passé, elle devient, à l'époque de la nouvelle société capitaliste, une force subordonnée qui dépérit progressivement. C'est ce qui s'est passé, par exemple, en Angleterre et en France. Avec le développement des forces productives, la bourgeoisie elle-même, de classe nouvelle, jouant un rôle progressif, devient une classe ancienne, jouant un rôle réactionnaire, et, finalement, elle est renversée par le prolétariat et devient une classe dépossédée du droit à la propriété privée des moyens de production, déchue de son pouvoir et qui disparaîtra avec le temps. Le prolétariat, qui est de loin supérieur en nombre à la bourgeoisie et a grandi en même temps

qu'elle, mais se trouve sous sa domination, constitue une force nouvelle; occupant, dans la période initiale, une position dépendante par rapport à la bourgeoisie, il se renforce progressivement, se transforme en une classe indépendante, jouant le rôle dirigeant dans l'histoire, et finalement s'empare du pouvoir et devient la classe dominante. De ce fait, le caractère de la société change: l'ancienne société, capitaliste, devient une nouvelle société, socialiste. Tel est le chemin déjà parcouru par l'Union soviétique et que suivront inévitablement tous les autres pays.

Voyons la situation de la Chine. Dans la contradiction où la Chine s'est trouvée réduite à l'état de semi-colonie, l'impérialisme occupe la position principale et opprime le peuple chinois, alors que la Chine, de pays indépendant, est devenue une semi-colonie. Mais la situation se modifiera inévitablement; dans la lutte entre les deux parties, la force du peuple chinois, force qui grandit sous la direction du prolétariat, transformera inévitablement la Chine de semi-colonie en pays indépendant, alors que l'impérialisme sera renversé et la vieille Chine transformée inévitablement en une Chine nouvelle.

La transformation de la vieille Chine en une Chine nouvelle implique aussi une transformation dans les rapports entre les forces anciennes, féodales, et les forces nouvelles, populaires. La vieille classe féodale des propriétaires fonciers sera renversée; de classe dominante, elle deviendra classe dominée et dépérira progressivement. Quant au peuple, maintenant dominé, il accédera, sous la direction du prolétariat, à une position dominante. De ce fait, le caractère de la société chinoise se modifiera, la vieille société, semi-coloniale et semi-féodale, deviendra une société nouvelle,

démocratique.

De semblables transformations se sont déjà produites dans le passé. La dynastie des Qing, qui avait régné en Chine pendant près de trois cents ans, a été renversée lors de la Révolution de 1911, et la Ligue Unie[39] dirigé par Sun Yat-sen a remporté à un moment donné la victoire. Dans la guerre révolutionnaire de 1924-1927, les forces révolutionnaires du Sud, nées de l'alliance entre le Parti communiste et le Guomindang, de faibles sont devenues puissantes et ont remporté la victoire dans l'Expédition du Nord, alors que les seigneurs de guerre du Beiyang, qui avaient été un temps les maîtres du pays, furent renversés. En 1927, les forces populaires, dirigées par le Parti communiste, ont beaucoup diminué sous les coups des réactionnaires du Guomindang, mais, après avoir épuré leurs rangs de l'opportunisme, elles ont grandi progressivement. Dans les bases révolutionnaires, dirigées par le Parti communiste, les paysans asservis sont devenus les maîtres, alors que les propriétaires fonciers ont subi une transformation inverse. Il en a toujours été ainsi dans le monde: le nouveau chasse l'ancien, le nouveau se substitue à l'ancien, l'ancien s'élimine pour donner le nouveau, le nouveau émerge de l'ancien.

---

[39] En 1905, Sun Yat-sen forma la Ligue Unie (*Zhongguo Tongmenghui*) avec pour base la Société pour le redressement de la Chine (*Xingzhonghui*) et deux autres organisations opposées au régime des Qing: le Société pour la renaissance de la Chine (*Huaxinghui*) et la Société de restauration (*Guangfuhui*). C'est un parti révolutionnaire bourgeois qui avait pour programme politique: « L'expulsion des Tatars [des Mandchous], le relèvement de la Chine, la fondation d'une république et l'égalisation du droit à la propriété de la terre ». Réorganisé après la Révolution de 1911, ce parti devint le Guomindang.

À certains moments de la lutte révolutionnaire, les difficultés l'emportent sur les conditions favorables; en ce cas, les difficultés constituent l'aspect principal de la contradiction et les conditions favorables l'aspect secondaire. Néanmoins, les révolutionnaires réussissent par leurs efforts à surmonter progressivement les difficultés, à créer des conditions nouvelles, favorables; alors la situation défavorable cède la place à une situation favorable. C'est ce qui s'est passé en Chine après la défaite de la révolution en 1927 et pendant la Longue Marche de l'Armée rouge. Et dans la Guerre sino-japonaise actuelle, la Chine se trouve de nouveau dans une situation difficile, mais nous pouvons la changer et transformer radicalement la situation respective de la Chine et du Japon. Inversement, les conditions favorables peuvent se transformer en difficultés si les révolutionnaires commettent des erreurs. La victoire remportée au cours de la révolution de 1924-1927 est devenue une défaite. Les bases révolutionnaires créées depuis 1927 dans les provinces méridionales ont toutes connu la défaite en 1934.

Il en va de même dans notre étude, en ce qui concerne la contradiction dans le passage de l'ignorance à la connaissance. Tout au début de notre étude du marxisme, il existe une contradiction entre notre ignorance ou notre connaissance limitée du marxisme et la connaissance du marxisme. Toutefois, en nous appliquant, nous parviendrons à transformer cette ignorance en connaissance, cette connaissance limitée en connaissance profonde, l'application à l'aveugle du marxisme en une application faite avec maîtrise.

D'aucuns pensent qu'il n'en est pas ainsi pour certaines contradictions. Selon eux, par exemple, dans la contradiction entre les forces productives et les rap-

ports de production, l'aspect principal est constitué par les forces productives; dans la contradiction entre la théorie et la pratique, l'aspect principal est constitué par la pratique; dans la contradiction entre la base économique et la superstructure, l'aspect principal est représenté par la base économique; les positions respectives des aspects ne se convertissent pas l'une en l'autre. Cette conception est celle du matérialisme mécaniste et non du matérialisme dialectique. Certes, les forces productives, la pratique et la base économique jouent en général le rôle principal, décisif, et quiconque le nie n'est pas un matérialiste; mais il faut reconnaître que dans des conditions déterminées, les rapports de production, la théorie et la superstructure peuvent, à leur tour, jouer le rôle principal, décisif. Lorsque, faute de modification dans les rapports de production, les forces productives ne peuvent plus se développer, la modification des rapports de production joue le rôle principal, décisif. Lorsqu'on est dans le cas dont parle Lénine: « sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire », la création et la propagation de la théorie révolutionnaire jouent le rôle principal, décisif. Lorsqu'on a à accomplir une tâche (peu importe laquelle), et qu'on n'a pas encore fixé une orientation, une méthode, un plan ou une politique, ce qu'il y a de principal, de décisif, c'est de définir une orientation, une méthode, un plan ou une politique. Lorsque la superstructure (politique, culture, etc.) entrave le développement de la base économique, les transformations politiques et culturelles deviennent la chose principale, décisive. Allons-nous à l'encontre du matérialisme en disant cela ? Non, car tout en reconnaissant que dans le cours général du développement historique le matériel détermine le spirituel, l'être social

détermine la conscience sociale, nous reconnaissons et devons reconnaître l'action en retour du spirituel sur le matériel, de la conscience sociale sur l'être social, de la superstructure sur la base économique. Ce faisant, nous ne contredisons pas le matérialisme, mais, évitant de tomber dans le matérialisme mécaniste, nous nous en tenons fermement au matérialisme dialectique.

Si, dans l'étude du caractère spécifique de la contradiction, nous ne considérons pas les deux situations qui s'y présentent: la contradiction principale et les contradictions secondaires d'un processus ainsi que l'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction, c'est-à-dire si nous ne considérons pas le caractère distinctif de ces deux situations dans la contradiction, nous tombons dans l'abstraction et ne pouvons comprendre concrètement où en est cette contradiction, ni par conséquent découvrir la méthode correcte pour la résoudre. Le caractère distinctif, ou le caractère spécifique, de ces deux situations représente l'inégalité des forces en contradiction. Rien au monde ne se développe d'une manière absolument égale, et nous devons combattre la théorie du développement égal ou la théorie de l'équilibre. Et c'est dans ces situations concrètes des contradictions et dans les changements auxquels sont soumis l'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction dans le processus de développement que se manifeste précisément la force du nouveau qui vient remplacer l'ancien. L'étude des différents états d'inégalité dans les contradictions, de la contradiction principale et des contradictions secondaires, de l'aspect principal et de l'aspect secondaire de la contradiction, est une méthode importante dont se sert un parti révolutionnaire pour déterminer correctement sa stratégie et sa tactique en matière poli-

tique et militaire; elle doit retenir l'attention de tous les communistes.

V. L'Identité et la Lutte des Aspects de la Contradiction

Après avoir élucidé le problème de l'universalité et du caractère spécifique de la contradiction, nous devons passer à l'étude de la question de l'identité et de la lutte des aspects de la contradiction.

L'identité, l'unité, la coïncidence, l'interpénétration, l'imprégnation réciproque, l'interdépendance (ou bien le conditionnement mutuel), la liaison réciproque ou la coopération mutuelle; tous ces termes ont la même signification et se rapportent aux deux points suivants: premièrement, chacun des deux aspects d'une contradiction dans le processus de développement d'une chose ou d'un phénomène présuppose l'existence de l'autre aspect qui est son contraire, tous deux coexistant dans l'unité; deuxièmement, chacun des deux aspects contradictoires tend à se transformer en son contraire dans des conditions déterminées. C'est ce qu'on appelle l'identité.

Lénine dit:

> « La *dialectique* est la théorie qui montre comment les *contraires* peuvent être et sont habituellement (et deviennent) *identiques*; dans quelles conditions ils sont identiques en se convertissant l'un en l'autre; pourquoi l'entendement humain ne doit pas prendre ces contraires pour morts, pétrifiés, mais pour vivants, conditionnés, mobiles, se convertissant l'un en l'autre. »[40]

[40] c.f. *Notes sur La Science de la logique de Hegel*, Lénine, livre premier, première section: « La détermination (qualité) » in.

Que signifie ce passage de Lénine ?

Les aspects contradictoires dans tous processus s'excluent l'un l'autre, sont en lutte l'un contre l'autre et s'opposent l'un à l'autre. Dans le processus de développement de toute chose comme dans la pensée humaine, il y a de ces aspects contradictoires, et cela sans exception. Un processus simple ne renferme qu'une seule paire de contraires, alors qu'un processus complexe en contient davantage. Et ces paires de contraires, à leur tour, entrent en contradiction entre elles. C'est ainsi que sont constituées toutes les choses du monde objectif et toutes les pensées humaines, c'est ainsi qu'elles sont mises en mouvement.

Puisqu'il en est ainsi, les contraires sont loin d'être à l'état d'identité et d'unité; pourquoi parlons-nous alors de leur identité et de leur unité ?

C'est que les aspects contradictoires ne peuvent exister isolément, l'un sans l'autre. Si l'un des deux aspects opposés, contradictoires, fait défaut, la condition d'existence de l'autre aspect disparaît aussi. Réfléchissez: l'un quelconque des deux aspects contradictoires d'une chose ou d'un concept né dans l'esprit des hommes peut-il exister indépendamment de l'autre ? Sans vie, pas de mort; sans mort, pas de vie. Sans haut, pas de bas; sans bas, pas de haut. Sans malheur, pas de bonheur; sans bonheur, pas de malheur. Sans facile, pas de difficile; sans difficile, pas de facile. Sans propriétaire foncier, pas de fermier; sans fermier, pas de propriétaire foncier. Sans bourgeoisie, pas de prolétariat; sans prolétariat, pas de bourgeoisie. Sans oppression nationale par l'impérialisme, pas de colonies et de semi-colonies; sans colonies et semi-colonies, pas d'oppression nationale par l'impérialisme. Il en va

« Résumé de La Science de la logique de Hegel ».

ainsi pour tous les contraires; dans des conditions déterminées, ils s'opposent d'une part l'un à l'autre et, d'autre part, sont liés mutuellement, s'imprègnent réciproquement, s'interpénètrent et dépendent l'un de l'autre; c'est ce caractère qu'on appelle l'identité. Tous les aspects contradictoires possèdent, dans des conditions déterminées, le caractère de la non-identité, c'est pourquoi on les appelle contraires. Mais il existe aussi entre eux une identité et c'est pourquoi ils sont liés mutuellement. C'est ce qu'entend Lénine lorsqu'il dit que la dialectique étudie « comment les *contraires* peuvent être […] *identiques* ». Comment peuvent-ils l'être ? Parce que chacun d'eux est la condition d'existence de l'autre. Tel est le premier sens de l'identité.

Mais est-il suffisant de dire que l'un des deux aspects de la contradiction est la condition d'existence de l'autre, qu'il y a identité entre eux et que, par conséquent, ils coexistent dans l'unité ? Non, cela ne suffit pas. La question ne se limite pas au fait que les deux aspects de la contradiction se conditionnent mutuellement; ce qui est encore plus important, c'est qu'ils se convertissent l'un en l'autre. Autrement dit, chacun des deux aspects contradictoires d'un phénomène tend à se transformer, dans des conditions déterminées, en son opposé, à prendre la position qu'occupé son contraire. Tel est le second sens de l'identité des contraires.

Pourquoi y a-t-il là aussi une identité ? Voyez: par la révolution, le prolétariat, de classe dominée, se transforme en classe dominante, et la bourgeoisie qui dominait jusqu'alors se transforme en classe dominée, chacun prenant la place qu'occupait son adversaire. Cela s'est déjà accompli en Union soviétique, et cela s'accomplira également dans le monde entier. S'il n'existait entre ces contraires ni lien, ni identité dans

des conditions déterminées, comment de tels changements pourraient-ils se produire ?

Le Guomindang, qui joua à une étape déterminée de l'histoire moderne de la Chine un certain rôle positif, se transforma à partir de 1927 en un parti de la contre-révolution par suite de sa nature de classe et des promesses alléchantes de l'impérialisme (ce sont des conditions), mais il se vit contraint de se prononcer pour la résistance au Japon en raison de l'approfondissement des contradictions sino-japonaises et de la politique de front uni appliquée par le Parti communiste (ce sont d'autres conditions). Entre des contraires se transformant l'un en l'autre, il existe donc une identité déterminée.

Notre révolution agraire a connu et connaîtra le processus suivant: la classe des propriétaires fonciers qui possède la terre se transforme en une classe dépossédée de sa terre et les paysans dépossédés de leur terre deviennent de petits propriétaires ayant reçu de la terre. La possession et la dépossession, l'acquisition et la perte sont mutuellement liées dans des conditions déterminées, et il existe entre elles une identité. Dans les conditions du socialisme, la propriété privée des paysans, à son tour, se transformera en propriété sociale dans l'agriculture socialiste; cela s'est déjà accompli en Union soviétique, et cela s'accomplira également dans le monde entier. Il existe un pont menant de la propriété privée à la propriété sociale; en philosophie, cela s'appelle identité, ou transformation réciproque, interpénétration.

Renforcer la dictature du prolétariat ou la dictature du peuple, c'est préparer les conditions pour mettre fin à cette dictature et passer à un stade supérieur où l'État en tant que tel disparaîtra. Fonder le parti com-

muniste et le développer, c'est préparer les conditions pour supprimer le parti communiste et tous les partis politiques. Créer une armée révolutionnaire dirigée par le parti communiste, entreprendre une guerre révolutionnaire, c'est préparer les conditions pour en finir à jamais avec la guerre. Nous avons là toute une série de contraires qui cependant se complètent l'un l'autre.

La guerre et la paix, comme chacun le sait, se convertissent l'une en l'autre. La guerre est remplacée par la paix; par exemple, la Première Guerre mondiale se transforma en paix de l'après-guerre; actuellement, la guerre civile a cessé en Chine et la paix s'est établie dans le pays. La paix est remplacée par la guerre; en 1927, par exemple, la coopération entre le Guomindang et le Parti communiste se transforma en guerre; il est possible aussi que la paix actuelle dans le monde se transforme en un second conflit mondial. Pourquoi cela ? Parce que dans la société de classes, entre les aspects contradictoires, telles la guerre et la paix, il existe, dans des conditions déterminées, une identité.

Tous les contraires sont liés entre eux; non seulement ils coexistent dans l'unité dans des conditions déterminées, mais ils se convertissent l'un en l'autre dans d'autres conditions déterminées, tel est le plein sens de l'identité des contraires. C'est justement ce dont parle Lénine: « […] comment les *contraires* […] sont habituellement (et deviennent) *identiques* – dans quelles conditions ils sont identiques en se convertissant l'un en l'autre […] ».

« […] l'entendement humain ne doit pas prendre ces contraires pour morts, pétrifiés, mais pour vivants, conditionnés, mobiles, se convertissant l'un en l'autre ». Pourquoi cela ? Parce que c'est justement ainsi que sont les choses et les phénomènes dans la

réalité objective. L'unité ou l'identité des aspects contradictoires d'une chose ou d'un phénomène qui existe objectivement n'est jamais morte, pétrifiée, mais vivante, conditionnée, mobile, passagère, relative; tout aspect contradictoire se convertit, dans des conditions déterminées, en son contraire. Et le reflet de cela dans la pensée humaine, c'est la conception marxiste, matérialiste-dialectique, du monde. Seules les classes dominantes réactionnaires d'hier et d'aujourd'hui, ainsi que les métaphysiciens qui sont à leur service, considèrent les contraires non comme vivants, conditionnés, mobiles, se convertissant l'un en l'autre, mais comme morts, pétrifiés, et ils propagent partout cette fausse conception pour égarer les masses populaires afin de pouvoir perpétuer leur domination. La tâche des communistes, c'est de dénoncer les idées fallacieuses des réactionnaires et des métaphysiciens, de propager la dialectique inhérente aux choses et aux phénomènes, de contribuer à la transformation des choses et des phénomènes, afin d'atteindre les objectifs de la révolution.

Lorsque nous disons que, dans des conditions déterminées, il y a identité des contraires, nous considérons que ces contraires sont réels et concrets, et que la transformation de l'un en l'autre est également réelle et concrète. Si l'on prend les nombreuses transformations qu'on trouve dans les mythes, par exemple dans le mythe de la poursuite du soleil par Kuafu dans *Le livre des monts et des mers*[41], le mythe de la destruc-

[41] *Le livre des monts et des mers* (*Shanhaijing* en chinois), œuvre de l'époque des Royaumes combattants (403-221 av. J.-C.). Kuafu est un être divin décrit dans Shanhaijing. On y dit: « Kuafu poursuivit le soleil. Quand celui-ci disparut à l'horizon, il ressentit la soif et alla boire dans le Huanghe et le Weihe. Ces deux cours d'eau ne lui suffisant pas, il courut

tion de neuf soleils sous les flèches du héros Yi dans le *Huainanzi*[42], le mythe des 72 métamorphoses de Sun Wukong dans *La Pérégrination vers l'Ouest*[43] ou celui de la métamorphose des esprits et des renards en êtres humains dans les *Contes extraordinaires du Pavillon du Loisir*[44], on constate que les conversions de contraires l'un en l'autre n'y sont pas des transformations concrètes reflétant des contradictions concrètes; ce sont des transformations naïves, imaginaires, conçues subjectivement par les hommes, elles leur ont été inspirées par les innombrables conversions des contraires, complexes et réelles. Marx disait: « Toute mythologie maîtrise, domine les forces de la nature dans le domaine de

---

vers le nord pour se désaltérer au Grand Etang. Mais avant d'y arriver, il mourut de soif. Le bâton qu'il laissa devint la forêt Deng. »

[42] Yi, héros légendaire de l'antiquité chinoise, célèbre pour son adresse au tir à l'arc. Selon une légende dans le *Huainanzi*, ouvrage composé au 2e siècle av. J.-C., dix soleils apparurent simultanément au temps de l'empereur Yao. Pour mettre fin aux dégâts causés à la végétation par leur chaleur torride, Yao ordonna à Yi de tirer contre les dix soleils. Une autre légende, recueillie par Wang Yi (2e siècle), dit que Yi abattit neuf des dix soleils.

[43] *La Pérégrination vers l'Ouest* (*Xi You Ji* en chinois), roman chinois fantastique du 16e siècle. Le héros du roman, Sun Wukong, est un singe divin, capable d'opérer sur lui-même soixante-douze métamorphoses. Il pouvait, à volonté, se transformer en oiseau, fauve, insecte, poisson, herbe, arbre, objets divers ou encore prendre la forme humaine.

[44] *Contes extraordinaires du Pavillon du Loisir* (*Liaozhai zhiyi* en chinois), recueil de contes composé au 17e siècle sous la dynastie des Qing par Pu Songling sur la base des légendes populaires qu'il avait recueillies. L'ouvrage contient 431 récits, dont la plupart ont trait à des fantômes, des renards ou autres êtres surnaturels.

l'imagination et par l'imagination et leur donne forme: elle disparaît donc quand ces forces sont dominées réellement. »[45] Les récits des innombrables métamorphoses qui figurent dans les mythes (et dans les contes pour enfants) peuvent nous enchanter en nous montrant entre autres les forces de la nature dominées par l'homme, les meilleurs des mythes possèdent un « charme éternel » (c.f. Marx), mais les mythes n'ont pas été formés à partir de situations déterminées par des contradictions concrètes; ils ne sont donc pas le reflet scientifique de la réalité. Autrement dit, dans les mythes ou les contes pour enfants, les aspects constituant une contradiction n'ont pas une identité réelle, mais une identité imaginaire. La dialectique marxiste, en revanche, reflète scientifiquement l'identité dans les transformations réelles.

Pourquoi l'œuf peut-il se transformer en poussin, et pourquoi la pierre ne le peut-elle pas ? Pourquoi existe-t-il une identité entre la guerre et la paix et non entre la guerre et la pierre ? Pourquoi l'homme peut-il engendrer l'homme et non quelque chose d'autre ? L'unique raison est que l'identité des contraires existe seulement dans des conditions déterminées, indispensables. Sans ces conditions déterminées, indispensables, il ne peut y avoir aucune identité.

Pourquoi la Révolution démocratique bourgeoise de Février 1917 en Russie est-elle directement liée à la Révolution socialiste prolétarienne d'Octobre, alors que la Révolution bourgeoise française n'est pas directement liée à une révolution socialiste et qu'en

[45] c.f *Introduction à la critique de l'économie politique*, K. Marx (1857-1858) in. *Contribution à la critique de l'économie politique*.

1871 la Commune de Paris[46] aboutit à l'échec ? Pourquoi encore le régime nomade en Mongolie et en Asie centrale a-t-il passé directement au socialisme ? Pourquoi enfin la révolution chinoise peut-elle éviter la voie capitaliste et passer immédiatement au socialisme, sans suivre la vieille voie historique des pays d'Occident, sans passer par la période de la dictature bourgeoise ? Cela ne s'explique que par les conditions concrètes de chacune des périodes considérées. Quand les conditions déterminées, indispensables, sont réunies, des contraires déterminés apparaissent dans le processus de développement d'une chose ou d'un phénomène, et ces contraires (au nombre de deux ou plus) se conditionnent mutuellement et se convertissent l'un en l'autre. Sinon, tout cela serait impossible.

Voilà pour le problème de l'identité. Mais qu'est-ce alors que la lutte ? Et quel rapport y a-t-il entre l'identité et la lutte ?

Lénine dit:

---

[46] Ce fut le premier pouvoir instauré par le prolétariat dans le monde. Le 18 mars 1871, le prolétariat français s'insurgea à Paris et s'empara du pouvoir. Le 28 mars fut fondée, par voie d'élection, la Commune de Paris dirigée par le prolétariat. Elle constitue la première tentative faite par la révolution prolétarienne pour briser la machine d'État bourgeoise et une initiative de grande envergure pour substituer le pouvoir du prolétariat au pouvoir bourgeois renversé. Manquant de maturité, le prolétariat français ne s'attacha pas à s'unir aux masses paysannes, ses alliées, il se montra d'une indulgence excessive à l'égard de la contre-révolution et ne sut entreprendre des actions militaires énergiques en temps utile. Ainsi, la contre-révolution, qui eut tout le temps de regrouper ses forces mises en déroute, put revenir à la charge et massacra en masse ceux qui avaient pris part à l'insurrection. La Commune de Paris tomba le 28 mai.

> « L'unité (coïncidence, identité, équipollence) des contraires est conditionnée, temporaire, passagère, relative. La lutte des contraires qui s'excluent mutuellement est absolue, de même que l'évolution, de même que le mouvement. »[47]

Que signifie ce passage de Lénine ?

Tous les processus ont un commencement et une fin, tous les processus se transforment en leurs contraires. La permanence de tous les processus est relative alors que leur variabilité, qui s'exprime dans la transformation d'un processus en un autre, est absolue.

Tout phénomène dans son mouvement présente deux états, un état de repos relatif et un état de changement évident. Ces deux états sont provoqués par la lutte mutuelle des deux éléments contradictoires contenus dans le phénomène lui-même. Lorsque le phénomène, dans son mouvement, se trouve dans le premier état, il subit des changements seulement quantitatifs et non qualitatifs, aussi se manifeste-t-il dans un repos apparent. Lorsque le phénomène, dans son mouvement, se trouve dans le second état, les changements quantitatifs qu'il a subis dans le premier état ont déjà atteint un point maximum, ce qui provoque une rupture d'unité dans le phénomène, et par suite un changement qualitatif; d'où la manifestation d'un changement évident. L'unité, la cohésion, l'union, l'harmonie, l'équipollence, la stabilité, la stagnation, le repos, la continuité, l'équilibre, la condensation, l'attraction, etc., que nous observons dans la vie quotidienne, sont les manifestations des choses et des phénomènes qui se trouvent dans l'état des changements quantitatifs, alors que la destruction de ces états d'unité, de cohésion, d'union,

[47] c.f. *À propos de la dialectique*, Lénine, 1915.

d'harmonie, d'équipollence, de stabilité, de stagnation, de repos, de continuité, d'équilibre, de condensation, d'attraction, etc., et leur passage respectif à des états opposés, sont les manifestations des choses et des phénomènes qui se trouvent dans l'état des changements qualitatifs, c'est-à-dire qui se transforment en passant d'un processus à un autre. Les choses et les phénomènes se transforment continuellement en passant du premier au second état, et la lutte des contraires qui se poursuit dans les deux états aboutit à la solution de la contradiction dans le second. Voilà pourquoi l'unité des contraires est conditionnée, passagère, relative, alors que la lutte des contraires qui s'excluent mutuellement est absolue.

Nous avons dit plus haut qu'il existe une identité entre les contraires et que, pour cette raison, ils peuvent coexister dans l'unité et, par ailleurs, se convertir l'un en l'autre; tout est donc dans les conditions, c'est-à-dire que, dans des conditions déterminées, ils peuvent arriver à l'unité et se convertir l'un en l'autre, et que, sans ces conditions, il leur est impossible de constituer une contradiction ou de coexister dans l'unité, de même que de se transformer l'un en l'autre. L'identité des contraires se forme seulement dans des conditions déterminées, c'est pourquoi l'identité est conditionnée, relative. Ajoutons que la lutte des contraires pénètre tout le processus du début à la fin et conduit à la transformation d'un processus en un autre, qu'elle est partout présente, et que par conséquent elle est inconditionnée, absolue.

L'identité conditionnée et relative unie à la lutte inconditionnée et absolue forme le mouvement contradictoire dans toute chose et tout phénomène.

Nous autres, Chinois, nous disons souvent: « Les

choses s'opposent l'une à l'autre et se complètent l'une l'autre. »[48] Cela signifie qu'il y a identité entre les choses qui s'opposent. Ces paroles contiennent la dialectique; elles contredisent la métaphysique. « Les choses s'opposent l'une à l'autre », cela signifie que les deux aspects contradictoires s'excluent l'un l'autre ou qu'ils luttent l'un contre l'autre; elles « se complètent l'une l'autre », cela signifie que dans des conditions déterminées les deux aspects contradictoires s'unissent et réalisent l'identité. Et il y a lutte dans l'identité; sans lutte, il n'y a pas d'identité.

Dans l'identité, il y a la lutte, dans le spécifique, l'universel, et dans le particulier, le général. Pour reprendre la parole de Lénine, « *il y a* de l'absolu *dans* le relatif »[49].

VI. La Place de l'Antagonisme dans la Contradiction

Dans le problème de la lutte des contraires est incluse la question de savoir ce qu'est l'antagonisme. À cette question, nous répondons que l'antagonisme est l'une des formes et non l'unique forme de la lutte des contraires.

Dans l'histoire de l'humanité, l'antagonisme entre les classes existe en tant qu'expression particulière de la lutte des contraires. Considérons la contradiction entre la classe des exploiteurs et celle des exploités: ces deux classes en contradiction coexistent pendant une période prolongée dans la même société, qu'elle

[48] Cette phrase se rencontre pour la première fois dans le tome 30 (*Yi Wen Zhi*) du *Livre des Han* (*Qian Han Shu*) rédigées par Ban Gu, célèbre historien chinois du 1er siècle. Par la suite, elle fut couramment employée.

[49] c.f. *À propos de la dialectique*, Lénine, 1915.

soit esclavagiste, féodale ou capitaliste, et elles luttent entre elles; mais c'est seulement lorsque la contradiction entre les deux classes a atteint un certain stade de son développement qu'elle prend la forme d'un antagonisme ouvert et aboutit à la révolution. Il en va de même de la transformation de la paix en guerre dans la société de classes.

Dans une bombe, avant l'explosion, les contraires, par suite de conditions déterminées, coexistent dans l'unité. Et c'est seulement avec l'apparition de nouvelles conditions (allumage) que se produit l'explosion. Une situation analogue se retrouve dans tous les phénomènes de la nature où, finalement, la solution d'anciennes contradictions et la naissance de choses nouvelles se produisent sous forme de conflits ouverts.

Il est extrêmement important de connaître ce fait. Il nous aide à comprendre que, dans la société de classes, les révolutions et les guerres révolutionnaires sont inévitables, que, sans elles, il est impossible d'obtenir un développement par bonds de la société, de renverser la classe réactionnaire dominante et de permettre au peuple de prendre le pouvoir. Les communistes doivent dénoncer la propagande mensongère des réactionnaires affirmant par exemple que la révolution sociale n'est pas nécessaire et qu'elle est impossible; ils doivent s'en tenir fermement à la théorie marxiste-léniniste de la révolution sociale et aider le peuple à comprendre que la révolution sociale est non seulement tout à fait nécessaire mais entièrement possible, que l'histoire de toute l'humanité et la victoire de la révolution en Union soviétique confirment cette vérité scientifique.

Toutefois, nous devons étudier d'une manière concrète les différentes situations dans lesquelles se trouve

la lutte des contraires et éviter d'appliquer hors de propos à tous les phénomènes le terme mentionné ci-dessus. Les contradictions et la lutte sont universelles, absolues, mais les méthodes pour résoudre les contradictions, c'est-à-dire les formes de lutte, varient selon le caractère de ces contradictions: certaines contradictions revêtent le caractère d'un antagonisme déclaré, d'autres non. Suivant le développement concret des choses et des phénomènes, certaines contradictions primitivement non antagonistes se développent en contradictions antagonistes, alors que d'autres, primitivement antagonistes, se développent en contradictions non antagonistes.

Comme il a été dit plus haut, tant que les classes existent, les contradictions entre les idées justes et les idées erronées dans le parti communiste sont le reflet, au sein de ce parti, des contradictions de classes. Au début ou dans certaines questions, ces contradictions peuvent ne pas se manifester tout de suite comme antagonistes. Mais avec le développement de la lutte des classes, elles peuvent devenir antagonistes. L'histoire du Parti communiste de l'U.R.S.S. nous montre que les contradictions entre les conceptions justes de Lénine et de Staline et les conceptions erronées de Trotski[50], Boukharine et autres ne se sont pas manifestées d'abord sous une forme antagoniste, mais que, par la suite, elles sont devenues antagonistes. Des cas semblables se sont présentés dans l'histoire du Parti

[50] L. Trotski (1879-1940), chef d'un groupe anti-léniniste au sein du mouvement révolutionnaire russe qui devint par la suite membre d'une bande contre-révolutionnaire. Il fut exclu du Parti par le Comité central du Parti communiste de l'U.R.S.S. en 1927, expulsé par le gouvernement soviétique en 1929 et privé de sa nationalité soviétique en 1932. Il mourut à l'étranger en 1940.

communiste chinois. Les contradictions entre les conceptions justes de nombreux camarades de notre Parti et les conceptions erronées de Chen Duxiu, Zhang Guotao[51] et autres ne se sont pas manifestées non plus, au début, sous une forme antagoniste, mais elles sont devenues antagonistes plus tard. Actuellement, les contradictions entre les conceptions justes et les conceptions erronées, au sein de notre Parti, n'ont pas pris une forme antagoniste, elles n'iront pas jusqu'à l'antagonisme si les camarades qui ont commis des erreurs savent les corriger. C'est pourquoi le Parti doit, d'une part, mener une lutte sérieuse contre les conceptions erronées, mais, d'autre part, donner pleine possibilité aux camarades qui ont commis des erreurs d'en prendre conscience. Dans ces circonstances, une lutte

[51] Renégat de la révolution chinoise. Dans sa jeunesse, spéculant sur la révolution, il adhéra au Parti communiste chinois. Il commit dans le Parti un nombre considérable d'erreurs qui dégénérèrent en véritables crimes. Le plus connu fut celui de 1935, lorsque, s'opposant à la marche de l'Armée rouge vers le nord, il préconisa par esprit défaitiste et liquidationniste la retraite de l'Armée rouge vers les régions peuplées de minorités nationales, situées à la limite du Sichuan et du Xikang (province supprimée en 1955 et incorporée dans le Sichuan et la Région autonome du Tibet); en outre, il se livra ouvertement à une activité de trahison contre le Parti et son Comité central, forma un pseudo-comité central et sapa l'unité du Parti et de l'Armée rouge, faisant subir de lourdes pertes au 4e Front. Cependant, grâce au patient travail d'éducation accompli par le camarade Mao Zedong et le Comité central du Parti, l'Armée rouge du 4e Front et ses nombreux cadres revinrent rapidement se mettre sous la juste direction du Comité central et jouèrent un rôle honorable dans les luttes ultérieures. Quant à Zhang Guotao, il resta incorrigible: au printemps de 1938, il s'enfuit seul de la région frontière du Shaanxi-Gansu-Ningxia et devint un agent des services secrets du Guomindang.

poussée à l'excès est évidemment inadéquate. Toutefois, si ceux qui ont commis des erreurs persistent dans leur attitude et les aggravent, ces contradictions peuvent devenir antagonistes.

Les contradictions économiques entre la ville et la campagne sont d'un antagonisme extrême tant dans la société capitaliste, où la ville, contrôlée par la bourgeoisie, pille impitoyablement la campagne, que dans les régions du Guomindang en Chine, où la ville, contrôlée par l'impérialisme étranger et la grande bourgeoisie compradore chinoise, pille la campagne avec une férocité inouïe. Mais dans un pays socialiste et dans nos bases révolutionnaires, ces contradictions antagonistes sont devenues non antagonistes et elles disparaîtront dans la société communiste.

Lénine dit: « Antagonisme et contradiction ne sont pas du tout une seule et même chose. Sous le socialisme, le premier disparaîtra, la seconde subsistera. »[52] Cela signifie que l'antagonisme n'est qu'une des formes, et non l'unique forme, de la lutte des contraires, et qu'il ne faut pas employer ce terme partout sans discernement.

VII. Conclusion

Nous pouvons, maintenant, conclure brièvement. La loi de la contradiction inhérente aux choses et aux phénomènes, c'est-à-dire la loi de l'unité des contraires, est la loi fondamentale de la nature et de la société, et partant la loi fondamentale de la pensée. Elle est à l'opposé de la conception métaphysique du monde. Sa découverte a constitué une grande révolution dans l'histoire de la connaissance humaine. Selon le point

[52] c.f. *Remarques sur le livre de N. I. Boukharine: L'Economie de la période transitoire*, Lénine, mai 1920.

de vue du matérialisme dialectique, la contradiction existe dans tous les processus qui se déroulent dans les choses et les phénomènes objectifs et dans la pensée subjective, elle pénètre tous les processus, du début à la fin; c'est en cela que résident l'universalité et le caractère absolu de la contradiction. Chaque contradiction et chacun de ses aspects ont leurs particularités respectives; c'est en cela que résident le caractère spécifique et le caractère relatif de la contradiction. Dans des conditions déterminées, il y a identité des contraires, ceux-ci peuvent donc coexister dans l'unité et se transformer l'un en l'autre; c'est en cela également que résident le caractère spécifique et le caractère relatif de la contradiction. Toutefois, la lutte des contraires est ininterrompue, elle se poursuit aussi bien pendant leur coexistence qu'au moment de leur conversion réciproque, où elle se manifeste avec une évidence particulière. C'est en cela, à nouveau, que résident l'universalité et le caractère absolu de la contradiction. Lorsque nous étudions le caractère spécifique et le caractère relatif de la contradiction, nous devons prêter attention à la différence entre la contradiction principale et les contradictions secondaires, entre l'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction; lorsque nous étudions l'universalité de la contradiction et la lutte des contraires, nous devons prêter attention à la différence entre les formes variées de lutte; sinon, nous commettrons des erreurs. Si, à l'issue de notre étude, nous avons une idée claire des points essentiels ci-dessus exposés, nous pourrons battre en brèche les conceptions dogmatiques qui enfreignent les principes fondamentaux du marxisme-léninisme et qui nuisent à notre cause révolutionnaire; et nos camarades qui ont de l'expérience seront en mesure d'ériger celle-ci

en principes et d'éviter la répétition des erreurs de l'empirisme. Telle est la brève conclusion à laquelle nous conduit l'étude de la loi de la contradiction.

De la Juste Solution des Contradictions au Sein du Peuple[53]

1957

Le thème général de mon intervention est la juste solution des contradiction au sein du peuple. Pour la commodité de l'exposé, je le présenterai en douze points. La question des contradictions entre nous et nos ennemis sera également abordée, mais la discussion portera surtout sur les contradictions au sein du peuple.

I. Deux Types de Contradiction de Caractère Différent

Notre pays est aujourd'hui plus uni que jamais. La victoire de la révolution démocratique bourgeoise et celles de la révolution socialiste, ainsi que nos succès dans l'édification socialiste, ont rapidement modifié l'aspect de la vieille Chine. L'avenir s'annonce encore plus radieux pour notre patrie. La division du pays et le chaos, abhorrés par le peuple, appartiennent à un passé définitivement révolu. Sous la direction de la classe ouvrière et du Parti communiste, nos 600 millions d'hommes, étroitement unis, se consacrent à l'œuvre grandiose de l'édification socialiste. L'unification de notre pays, l'unité de notre peuple et l'union de toutes nos nationalités, telles sont les garanties fondamentales de la victoire certaine de notre cause. Mais cela ne sig-

[53] Ce discours a été prononcé par le camarade Mao Zedong à la onzième session (élargie) de la Conférence suprême d'État. L'auteur a révisé le texte d'après le procès verbal de la séance et y a fait quelques injonctions avant de le faire publier dans le *Remmin Ribao* (Quotidien du peuple) du 19 juin 1957. N.D.E

nifie nullement qu'il n'existe plus aucune contradiction dans notre société. Il serait naïf de le croire; ce serait se détourner de la réalité objective. Nous sommes en présence de deux types de contradictions sociales: les contradictions entre nous et nos ennemis et les contradictions au sein du peuple. Ils sont de caractère tout à fait différent.

Pour avoir une connaissance juste de ces deux types de contradictions, il est tout d'abord nécessaire de préciser ce qu'il faut entendre par « peuple » et par « ennemis ». La notion de « peuple » prend un sens différent selon les pays et selon les périodes de leur histoire. Prenons l'exemple de notre pays. Au cours de la Guerre de Résistance contre le Japon, toutes les classes et couches sociales et tous les groupes sociaux opposés au Japon faisaient partie du peuple, tandis que les impérialistes japonais, les traîtres et les éléments pro-japonais étaient les ennemis du peuple. Pendant la Guerre de Libération, les ennemis du peuple étaient les impérialistes américains et leurs laquais: la bourgeoisie bureaucratique, les propriétaires fonciers et les réactionnaires du Guomindang qui représentaient ces deux classes, alors que toutes les classes et couches sociales et tous les groupes sociaux qui combattaient ces ennemis faisaient partie du peuple. À l'étape actuelle, qui est la période de l'édification socialiste, toutes les classes et couches sociales, tous les groupes sociaux qui approuvent et soutiennent cette édification, et y participent, forment le peuple, alors que toutes les forces sociales et tous les groupes sociaux qui s'opposent à la révolution socialiste, qui sont hostiles à l'édification socialiste ou s'appliquent à la saboter, sont les ennemis du peuple.

Les contradictions entre nous et nos ennemis sont

des contradictions antagonistes. Au sein du peuple, les contradictions entre travailleurs ne sont pas antagonistes et les contradictions entre classe exploitée et classe exploiteuse présentent, outre leur aspect antagoniste, un aspect non antagoniste. Les contradictions au sein du peuple ne datent pas d'aujourd'hui, mais leur contenu est différent dans chaque période de la révolution et dans la période de l'édification socialiste. Dans les conditions actuelles de notre pays, les contradictions au sein du peuple comprennent les contradictions au sein de la classe ouvrière, les contradictions au sein de la paysannerie, les contradictions parmi les intellectuels, les contradictions entre la classe ouvrière et la paysannerie, les contradictions qui opposent les ouvriers et les paysans aux intellectuels, les contradictions qui opposent les ouvriers et les autres travailleurs à la bourgeoisie nationale, les contradictions au sein de la bourgeoisie nationale elle-même, etc. Notre gouvernement populaire est l'authentique représentant des intérêts du peuple, il est au service de celui-ci; mais entre lui et les masses il y a également des contradictions. Ce sont notamment celles qui existent entre les intérêts de l'État et de la collectivité d'une part et ceux de l'individu de l'autre, entre la démocratie et le centralisme, entre les dirigeants et les dirigés, entre certains travailleurs de l'État au style de travail bureaucratique et les masses populaires. Ce sont là aussi des contradictions au sein du peuple. D'une façon générale, les contradictions au sein du peuple reposent sur l'identité fondamentale des intérêts du peuple.

Dans notre pays, les contradictions entre la classe ouvrière et la bourgeoisie nationale sont de celles qui se manifestent au sein du peuple. La lutte entre ces deux classes relève en général du domaine de la lutte de

classes au sein du peuple, car, en Chine, la bourgeoisie nationale revêt un double caractère. Dans la période de la révolution démocratique bourgeoise, elle présentait un caractère révolutionnaire, mais en même temps une tendance au compromis. Dans la période de la révolution socialiste, elle exploite la classe ouvrière et en tire des profits, mais en même temps elle soutient la Constitution et se montre disposée à accepter la transformation socialiste. Elle se distingue des impérialistes, des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie bureaucratique. Les contradictions qui l'opposent à la classe ouvrière sont des contradictions entre exploiteurs et exploités; elles sont certes de nature antagoniste. Cependant, dans les conditions concrètes de notre pays, ces contradictions antagonistes peuvent se transformer en contradictions non antagonistes et recevoir une solution pacifique si elles sont traitées de façon judicieuse. Si les contradictions entre la classe ouvrière et la bourgeoisie nationale ne sont pas réglées correctement, c'est-à-dire si nous ne pratiquons pas à l'égard de celle-ci une politique d'union, de critique et d'éducation, ou si la bourgeoisie nationale n'accepte pas une telle politique, elles peuvent devenir des contradictions entre nous et nos ennemis.

Comme les contradictions entre nous et nos ennemis et les contradictions au sein du peuple sont de nature différente, elles doivent être résolues par des méthodes différentes. En somme, il s'agit, pour le premier type de contradictions, d'établir une claire distinction entre nous et nos ennemis, et, pour le second type, entre le vrai et le faux. Bien entendu, établir une claire distinction entre nous et nos ennemis, c'est en même temps distinguer le vrai du faux. Ainsi, par exemple, la question de savoir qui a raison et qui a

tort – nous ou les forces réactionnaires intérieures et extérieures que sont l'impérialisme, le féodalisme et le capital bureaucratique – est également une question de distinction entre le vrai et le faux, mais elle est différente par sa nature des questions sur le vrai et le faux qui se posent au sein du peuple.

Notre État a pour régime la dictature démocratique populaire dirigée par la classe ouvrière et fondée sur l'alliance des ouvriers et des paysans. Quelles sont les fonctions de cette dictature ? Sa première fonction est d'exercer la répression, à l'intérieur du pays, sur les classes et les éléments réactionnaires ainsi que sur les exploiteurs qui s'opposent à la révolution socialiste, sur ceux qui sapent l'édification socialiste, c'est-à-dire de résoudre les contradictions entre nous et nos ennemis à l'intérieur du pays. Par exemple, arrêter, juger et condamner certains contre-révolutionnaires et retirer, pour une certaine période, aux propriétaires fonciers et aux capitalistes bureaucratiques le droit de vote et la liberté de parole; tout cela entre dans le champ d'application de notre dictature. Pour maintenir l'ordre dans la société et défendre les intérêts des masses populaires, il est également nécessaire d'exercer la dictature sur les voleurs, les escrocs, les assassins, les incendiaires, les bandes de voyous et autres mauvais éléments qui troublent sérieusement l'ordre public. La dictature a une deuxième fonction, celle de défendre notre pays contre les activités subversives et les agressions éventuelles des ennemis du dehors. Dans ce cas, la dictature a pour tâche de résoudre sur le plan extérieur les contradictions entre nous et nos ennemis. Le but de la dictature est de protéger le peuple tout entier dans le travail paisible qu'il poursuit pour transformer la Chine en un pays socialiste doté d'une industrie, d'une

agriculture, d'une science et d'une culture modernes. Qui exerce la dictature ? C'est, bien entendu, la classe ouvrière et le peuple dirigé par elle. La dictature ne s'exerce pas au sein du peuple. Le peuple ne saurait exercer la dictature sur lui-même, et une partie du peuple ne saurait opprimer l'autre. Ceux qui, parmi le peuple, enfreignent la loi doivent être punis selon la loi, mais il y a là une différence de principe avec la répression des ennemis du peuple par la dictature. Au sein du peuple, c'est le centralisme démocratique qui est appliqué. Notre Constitution stipule que les citoyens de la République populaire de Chine jouissent de la liberté de parole, de la presse, de réunion, d'association, de cortège, de manifestation, de croyance religieuse ainsi que d'autres libertés. Elle stipule aussi que les organismes de l'État pratiquent le centralisme démocratique, qu'ils doivent s'appuyer sur les masses populaires et que leur personnel doit servir le peuple. Notre démocratie socialiste est la démocratie la plus large, une démocratie qui ne peut exister dans aucun État bourgeois. Notre dictature est la dictature démocratique populaire dirigée par la classe ouvrière et fondée sur l'alliance des ouvriers et des paysans. Cela signifie que la démocratie est pratiquée au sein du peuple et que la classe ouvrière, s'unissant avec tous ceux qui jouissent des droits civiques, les paysans en premier lieu, exerce la dictature sur les classes et éléments réactionnaires, et sur tous ceux qui s'opposent à la transformation et à l'édification socialistes. Par droits civiques, on entend, sur le plan politique, le droit à la liberté et le droit à la démocratie.

Mais cette liberté est une liberté qui s'accompagne d'une direction, et cette démocratie une démocratie à direction centralisée, ce n'est donc pas l'anarchie. L'an-

archie ne répond pas aux intérêts et aux aspirations du peuple.

Certaines personnes dans notre pays se sont réjouies des événements de Hongrie[54]. Elles espéraient que des événements semblables se produiraient en Chine, que les gens descendraient par milliers dans la rue et se dresseraient contre le gouvernement populaire. De telles espérances sont contraires aux intérêts des masses populaires et ne sauraient trouver leur appui. En Hongrie, une partie des masses, trompée par les forces contre-révolutionnaires du dedans et du dehors, a eu le tort de recourir à la violence contre le gouvernement populaire, ce dont pâtirent l'État et le peuple. Il faudra beaucoup de temps pour réparer les dommages causés à l'économie par quelques semaines d'émeutes. D'autres personnes dans notre pays ont pris une attitude hésitante à l'égard des événements de Hongrie, parce qu'elles ignorent l'état réel de la situation mondiale. Elles s'imaginent que sous notre régime de démocratie populaire, il y a trop peu de liberté, moins que dans le régime démocratique parlementaire d'Occident. Elles réclament le système des deux partis, tel qu'il existe

[54] Il s'agit de la rébellion contre-révolutionnaire qui a eut lieu en 1916. Vers la fin d'octobre, à l'instigation des impérialistes, un soulèvement contre-révolutionnaire éclata en Hongrie socialiste; des communistes et d'autre révolutionnaires furent massacrés en grand nombre et Budapest, la capitale, fut occupée pendant un temps. Les impérialistes tentèrent d'ouvrir par la Hongrie une brèche dans la camp socialiste, afin de pouvoir briser les États socialistes un à un. Le 4 novembre, le peuple Hongrois constitua le Gouvernement révolutionnaire ouvrier et paysan et, aidé par l'armée soviétique et bénéficiant de la sympathie et du soutien de tout le camp socialiste et des forces progressistes du monde entier, il fit échouer le complot visant à la restauration de la contre-révolution.

en Occident, avec un parti au pouvoir et l'autre dans l'opposition. Mais ce système dit bipartite n'est qu'un moyen pour maintenir la dictature de la bourgeoisie, il ne peut en aucun cas garantir la liberté des travailleurs. En réalité, la liberté et la démocratie n'existent que dans le concret, et jamais dans l'abstrait. Dans une société où il y a lutte de classes, quand les classes exploiteuses ont la liberté d'exploiter les travailleurs, ceux-ci n'ont pas la liberté de se soustraire à l'exploitation; quand la bourgeoisie jouit de la démocratie, il n'y a pas de démocratie pour le prolétariat et les autres travailleurs. Certains pays capitalistes admettent l'existence légale de partis communistes, mais seulement dans la mesure où elle ne lèse pas les intérêts fondamentaux de la bourgeoisie; au-delà de cette limite, ils ne la tolèrent plus. Les gens qui revendiquent la liberté et la démocratie dans l'abstrait considèrent la démocratie comme une fin et non comme un moyen. Parfois, il semble que la démocratie soit une fin, mais en réalité elle n'est qu'un moyen. Le marxisme nous enseigne que la démocratie fait partie de la superstructure, qu'elle est du domaine de la politique. Cela signifie qu'en fin de compte la démocratie sert la base économique. Il en est de même de la liberté. La démocratie et la liberté sont relatives et non absolues, elles sont apparues et se sont développées dans des conditions historiques spécifiques. Au sein du peuple, la démocratie est corrélative du centralisme, et la liberté, de la discipline. Ce sont deux aspects contradictoires d'un tout unique; ils sont en contradiction, mais en même temps unis, et nous ne devons pas souligner unilatéralement l'un de ces aspects et nier l'autre. Au sein du peuple, on ne peut se passer de liberté, mais on ne peut non plus se passer de discipline; on ne peut se passer de démocratie, mais on

ne peut non plus se passer de centralisme. Cette unité de la démocratie et du centralisme, de la liberté et de la discipline constitue notre centralisme démocratique. Sous un tel régime, le peuple jouit d'une démocratie et d'une liberté étendues, mais en même temps, il doit se tenir dans les limites de la discipline socialiste. Tout cela, les masses populaires le comprennent bien.

Nous sommes pour une liberté qui s'accompagne d'une direction et pour une démocratie à direction centralisée, mais cela ne signifie nullement qu'on puisse recourir à la contrainte pour résoudre les questions idéologiques et les questions portant sur la distinction entre le vrai et le faux qui surgissent au sein du peuple. Tenter de résoudre ces questions au moyen d'ordres administratifs ou de la contrainte est non seulement inefficace, mais nuisible. Nous ne pouvons supprimer la religion avec des ordres administratifs, ni forcer les gens à ne pas croire. On ne peut obliger les gens à renoncer à l'idéalisme ni à adopter le marxisme. Toute question d'ordre idéologique, toute controverse au sein du peuple ne peut être résolue que par des méthodes démocratiques, par la discussion, la critique, la persuasion et l'éducation; on ne peut la résoudre par des méthodes coercitives et répressives. Mais afin de pouvoir exercer une activité productrice efficace, étudier avec succès et vivre dans des conditions où règne l'ordre, le peuple exige de son gouvernement, des dirigeants de la production et des dirigeants des institutions de culture et d'éducation qu'ils émettent des ordres administratifs appropriés ayant un caractère contraignant. Le bon sens indique que sans ces derniers, il serait impossible de maintenir l'ordre dans la société. Dans la solution des contradictions au sein du peuple, les ordres administratifs et les méthodes

de persuasion et d'éducation se complètent mutuellement. Même les ordres administratifs émis pour maintenir l'ordre dans la société doivent être accompagnés d'un travail de persuasion et d'éducation, car le seul recours aux ordres administratifs est, dans bien des cas, inefficace.

Ce procédé démocratique destiné à résoudre les contradictions au sein du peuple, nous l'avons résumé en 1942 dans la formule: « Unité – critique – unité ». Plus explicitement, c'est partir du désir d'unité et arriver, en résolvant les contradictions par la critique ou la lutte, à une nouvelle unité reposant sur une base nouvelle. D'après notre expérience, c'est la méthode correcte pour résoudre les contradictions au sein du peuple. En 1942, nous l'avons utilisée pour résoudre les contradictions qui existaient au sein du Parti communiste entre les dogmatiques et la masse des membres du Parti, entre le dogmatisme et le marxisme. Les dogmatiques « de gauche » avaient employé dans la lutte à l'intérieur du Parti la méthode « lutter à outrance, frapper sans merci ». C'était une méthode erronée. En critiquant le dogmatisme « de gauche », nous n'avons pas employé cette vieille méthode; nous en avons adopté une nouvelle: partir du désir d'unité et arriver, en distinguant le vrai du faux par la critique ou la lutte, à une nouvelle unité reposant sur une base nouvelle. C'est la méthode qui fut employée en 1942 au cours du mouvement de rectification. Quelques années plus tard, lors du VIIe Congrès du Parti communiste chinois tenu en 1945, l'unité de tout le Parti fut réalisée, ce qui permit la grande victoire de la révolution populaire. L'essentiel est ici de partir du désir d'unité. Car s'il n'y a pas subjectivement ce désir d'unité, la lutte une fois déclenchée, les choses finissent toujours par

se gâter irrémédiablement. N'est-ce pas là en revenir au fameux « lutter à outrance, frapper sans merci » ? Et que reste-t-il alors de l'unité du Parti ? C'est justement cette expérience qui nous a conduits à la formule: « Unité – critique – unité ». En d'autres termes, « tirer la leçon des erreurs passées pour en éviter le retour et guérir la maladie pour sauver l'homme ». Nous avons étendu l'application de cette méthode au-delà des limites du Parti. Dans les bases anti-japonaises, nous l'avons utilisée pour régler avec le plus grand succès les rapports entre la direction et les masses, entre l'armée et le peuple, entre les officiers et les soldats, entre les différentes unités de l'armée, entre les différents groupes de cadres. L'emploi de cette méthode remonte à une époque encore plus ancienne dans l'histoire de notre Parti. Lorsqu'en 1927 nous avons créé une armée et des bases révolutionnaires dans le Sud, nous en usions déjà pour régler les rapports entre le Parti et les masses, entre l'armée et le peuple, entre les officiers et les soldats, ainsi que d'autres rapports au sein du peuple. Seulement, pendant la Guerre de Résistance nous l'avons utilisée plus consciemment. Après la libération du pays, nous avons adopté cette même méthode « Unité — critique — unité » dans nos relations avec les partis démocratiques et les milieux industriels et commerçants. Notre tâche actuelle est de continuer à en étendre l'application et à l'employer de mieux en mieux dans tout le peuple en exigeant qu'elle serve à la solution des contradictions internes dans toutes les usines, coopératives, entreprises commerciales, écoles, administrations, organisations populaires, bref, parmi nos 600 millions d'habitants.

Dans les conditions ordinaires, les contradictions au sein du peuple ne sont pas antagonistes. Cependant,

elles peuvent le devenir si on ne les règle pas d'une façon correcte ou si l'on manque de vigilance et qu'on se laisse aller à l'insouciance et à la négligence. Dans un pays socialiste, ce phénomène n'est habituellement que partiel et temporaire. La raison en est que le système de l'exploitation de l'homme par l'homme y est supprimé et que les intérêts du peuple y sont foncièrement identiques. Les actes antagonistes qui ont pris lors des événements de Hongrie une si grande ampleur s'expliquent par le rôle que des facteurs contre-révolutionnaires intérieurs et extérieurs y ont joué. C'est là également un phénomène temporaire, et pourtant spécifique. Les réactionnaires à l'intérieur d'un pays socialiste, de connivence avec les impérialistes, cherchent à faire aboutir leur complot en exploitant les contradictions au sein du peuple pour fomenter la division et susciter le désordre. Cette leçon des événements de Hongrie mérite notre attention.

L'emploi de méthodes démocratiques pour résoudre les contradictions au sein du peuple paraît à beaucoup une question nouvelle. En réalité, il n'en est rien. Les marxistes ont toujours considéré que le prolétariat ne peut accomplir son œuvre qu'en s'appuyant sur les masses populaires, que les communistes, lorsqu'ils déploient leur activité parmi les travailleurs, doivent employer les méthodes démocratiques de persuasion et d'éducation, et qu'il est absolument inadmissible de recourir à l'autoritarisme ou à la contrainte. Le Parti communiste chinois est fidèle à ce principe marxiste-léniniste. Nous avons toujours soutenu qu'il faut, sous le régime de la dictature démocratique populaire, adopter deux méthodes différentes (la dictature et la démocratie) pour résoudre les deux types de contradictions, différents par leur nature, que sont les

contradictions entre nous et nos ennemis et les contradictions au sein du peuple. Cette idée se retrouve dans beaucoup de documents de notre Parti et a été exposée par nombre de ses dirigeants. Dans mon article « De la dictature démocratique populaire », j'écrivais en 1949: « D'un côté, démocratie pour le peuple, de l'autre, dictature sur les réactionnaires; ces deux aspects réunis, c'est la dictature démocratique populaire. » Je soulignais que, pour résoudre les problèmes au sein du peuple, « la méthode employée est une méthode démocratique, c'est la persuasion et non la contrainte ». Dans mon intervention devant la deuxième session du Comité national de la 1re Conférence consultative politique du Peuple chinois, tenue en juin 1950, je disais aussi: « L'exercice de la dictature démocratique populaire implique deux méthodes: à l'égard des ennemis, celle de la dictature; autrement dit, aussi longtemps qu'il sera nécessaire, nous ne leur permettrons pas de participer à l'activité politique, nous les obligerons à se soumettre aux lois du gouvernement populaire, nous les forcerons à travailler de leurs mains pour qu'ils se transforment en hommes nouveaux. Par contre, à l'égard du peuple, ce n'est pas la contrainte, mais la méthode démocratique qui s'impose; autrement dit, le peuple a le droit de participer à l'activité politique; il faut employer à son égard les méthodes démocratiques, d'éducation et de persuasion, au lieu de l'obliger à faire ceci ou cela. Cette éducation, c'est l'auto-éducation au sein du peuple; la critique et l'autocritique en constituent la méthode fondamentale. » Ainsi, à maintes occasions, nous avons parlé de l'emploi des méthodes démocratiques pour résoudre les contradictions au sein du peuple et nous les avons pour l'essentiel appliquées dans notre travail; parmi les

cadres et le peuple, beaucoup savent d'ailleurs les pratiquer. Pourquoi y a-t-il aujourd'hui encore des gens à qui cette question semble nouvelle ? C'est que dans le passé la lutte entre nous et nos ennemis du dedans et du dehors était extrêmement âpre et que les gens n'accordaient pas autant d'attention que maintenant aux contradictions au sein du peuple.

Beaucoup ne savent pas distinguer nettement ces deux types de contradictions, différents par leur caractère (contradictions entre nous et nos ennemis et contradictions au sein du peuple) et les confondent volontiers. Et il faut reconnaître qu'il est parfois facile de les confondre. Il nous est arrivé, dans notre travail, de faire de telles confusions. Au cours de l'élimination des contre-révolutionnaires, des gens honnêtes ont été pris pour des coupables; de tels cas se sont présentés et se présentent encore aujourd'hui. Si nous avons pu limiter nos erreurs, c'est que notre politique a été de tracer une ligne de démarcation entre nous et nos ennemis et de rectifier les erreurs dès qu'on en a eu connaissance.

La philosophie marxiste considère que la loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de l'univers. Cette loi agit universellement dans la nature tout comme dans la société humaine et dans la pensée des hommes. Entre les aspects opposés de la contradiction, il y a à la fois unité et lutte, c'est cela même qui pousse les choses et les phénomènes à se mouvoir et à changer. L'existence des contradictions est universelle, mais elles revêtent un caractère différent selon le caractère des choses et des phénomènes. Pour chaque chose ou phénomène déterminé, l'unité des contraires est conditionnée, passagère, transitoire et, pour cette raison, relative, alors que la lutte des contraires est absolue.

Lénine a exposé clairement cette loi. Dans notre pays, un nombre croissant de gens la comprennent. Cependant, pour beaucoup, reconnaître cette loi est une chose et l'appliquer dans l'examen et la solution des problèmes, une autre. Beaucoup n'osent pas reconnaître ouvertement qu'il existe encore au sein de notre peuple des contradictions, alors que ce sont précisément elles qui font avancer notre société. Beaucoup refusent d'admettre que les contradictions continuent à exister dans la société socialiste, et, lorsqu'ils se trouvent en face de contradictions sociales, ils agissent avec timidité et ne peuvent manifester aucune initiative; ils ne comprennent pas que c'est dans l'incessant processus consistant à traiter et à résoudre avec justesse les contradictions que se renforceront toujours l'unité et la cohésion de la société socialiste. Ainsi, il nous faut entreprendre un travail d'explication parmi notre peuple, et en premier lieu parmi les cadres, afin de les aider à comprendre les contradictions de la société socialiste et de leur apprendre à les résoudre par des méthodes justes.

Les contradictions de la société socialiste diffèrent radicalement de celles des anciennes sociétés, comme la société capitaliste. Les contradictions de la société capitaliste se manifestent par des antagonismes et des conflits aigus, par une lutte de classes acharnée; elles ne peuvent être résolues par le régime capitaliste lui-même, elles ne peuvent l'être que par la révolution socialiste. Il en va tout autrement des contradictions de la société socialiste, qui ne sont pas antagonistes et peuvent être résolues une à une par le régime socialiste lui-même.

Dans la société socialiste, les contradictions fondamentales demeurent comme par le passé la contra-

diction entre les rapports de production et les forces productives, la contradiction entre la superstructure et la base économique. Toutefois, ces contradictions se distinguent foncièrement, par leur caractère et leurs manifestations, des contradictions entre rapports de production et forces productives, entre superstructure et base économique dans l'ancienne société. Le régime social actuel de notre pays est de loin supérieur à celui d'autrefois. S'il n'en était pas ainsi, l'ancien régime n'aurait pas été renversé et il aurait été impossible d'instaurer le nouveau régime. Lorsque nous disons que, par comparaison avec les anciens rapports de production, les rapports de production socialistes correspondent mieux au développement des forces productives, nous entendons par là qu'ils permettent à celles-ci de se développer à des rythmes inconnus de l'ancienne société, grâce à quoi la production ne cesse de s'étendre et satisfait progressivement les besoins toujours croissants du peuple. Dans l'ancienne Chine dominée par l'impérialisme, le féodalisme et le capital bureaucratique, les forces productives se développaient avec une extrême lenteur. Pendant les cinquante et quelques années qui ont précédé la libération du pays, la production annuelle de l'acier, non compris celle du Nord-Est, n'a pas dépassé quelques dizaines de milliers de tonnes; et si l'on y ajoute celle du Nord-Est, la production annuelle maximum d'acier fut à peine supérieure à 900.000 tonnes. En 1949, la production de l'acier dans tout le pays n'était que de cent mille et quelques dizaines de milliers de tonnes. Mais sept ans seulement après la Libération, elle atteignait déjà quatre millions et plusieurs centaines de milliers de tonnes. Nous avons aujourd'hui une industrie mécanique qui existait à peine dans l'ancienne Chine,

une industrie automobile et une industrie aéronautique qui n'y existaient pas du tout. Dans quelle voie devait s'engager la Chine, une fois la domination de l'impérialisme, du féodalisme et du capital bureaucratique renversée par le peuple ? Celle du capitalisme ou celle du socialisme ? Beaucoup de gens n'y voyaient pas clair. Mais les faits nous ont apporté la réponse: seul le socialisme peut sauver la Chine. Le régime socialiste a provoqué le développement impétueux de nos forces productives; même nos ennemis de l'extérieur sont obligés de le reconnaître.

Mais le régime socialiste vient d'être instauré dans notre pays, il n'est pas encore complètement établi ni entièrement consolidé. Dans les entreprises industrielles et commerciales mixtes, à capital privé et d'État, les capitalistes touchent encore un intérêt fixe sur leur capital[55], il y a donc toujours exploitation; du point de vue de la propriété, ces entreprises n'ont pas encore un caractère entièrement socialiste. Un certain nombre de nos coopératives agricoles de production et de nos coopératives artisanales de production ont toujours un caractère semi-socialiste; et même dans les coopératives entièrement socialistes, il reste encore à résoudre certaines questions concernant la propriété. Entre les différentes branches de notre économie comme en

[55] Le paiement d'un intérêt fixe est une forme de la politique de rachat adoptée par l'État en ce qui concerne les moyens de production de la bourgeoisie nationale, au cours de la transformation socialiste en Chine. Depuis la conversion, en 1956, des entreprises industrielles et commerciales capitalistes par branches entières en entreprises mixtes, à capital privé et d'État, l'État verse aux capitalistes, chaque année et pendant une période déterminée, un intérêt à taux fixe, calculé sur la valeur de leurs bien. Cet intérêt n'en est pas moins une forme d'exploitation du travail d'autrui.

chacune d'elles, des rapports conformes aux principes socialistes s'établissent graduellement en matière de production et d'échange; et ces rapports trouvent peu à peu des formes relativement adéquates. Dans les deux secteurs de l'économie socialiste fondés l'un sur la propriété du peuple entier et l'autre sur la propriété collective, ainsi que dans leurs rapports entre eux, l'établissement d'une juste proportion entre l'accumulation et la consommation constitue un problème complexe auquel il n'est d'ailleurs pas facile de trouver d'emblée une solution parfaitement rationnelle. En résumé, les rapports de production socialistes sont déjà créés et ils correspondent au développement des forces productives, mais ils sont encore loin d'être parfaits et cette imperfection est en contradiction avec le développement des forces productives. Non seulement les rapports de production correspondent au développement des forces productives tout en étant en contradiction avec lui, mais, de plus, la superstructure correspond à la base économique en même temps qu'elle est en contradiction avec elle. La superstructure (le système étatique et les lois du régime de la dictature démocratique populaire, ainsi que l'idéologie socialiste guidée par le marxisme-léninisme) joue un rôle positif en contribuant au succès des transformations socialistes et en favorisant la mise sur pied d'une organisation socialiste du travail; elle correspond à la base économique socialiste, c'est-à-dire aux rapports de production socialistes. Mais l'existence de l'idéologie bourgeoise, d'un style bureaucratique de travail dans nos administrations et d'insuffisances dans certains maillons de nos institutions d'État est en contradiction avec la base économique socialiste. Nous devons constamment résoudre de telles contradictions, compte tenu des cir-

constances concrètes. Bien entendu, ces contradictions une fois résolues, de nouveaux problèmes viendront se poser. De nouvelles contradictions demanderont à être résolues. Par exemple, les contradictions entre la production et les besoins de la société, qui continueront à exister pendant une période prolongée comme une réalité objective, demandent à être réglées par les plans d'État suivant un processus constant de rajustement. Dans notre pays, on dresse chaque année un plan économique et on établit un rapport approprié entre l'accumulation et la consommation, afin de parvenir à un équilibre entre la production et les besoins de la société. Cet équilibre n'est autre qu'une unité passagère et relative des contraires. Un an passe, cet équilibre, considéré dans son ensemble, est rompu par la lutte des contraires; l'unité se modifie, l'équilibre se transforme en déséquilibre, l'unité cesse d'être l'unité, et il faut établir de nouveau l'équilibre et l'unité pour l'année suivante. C'est là la supériorité de notre économie planifiée. En fait, cet équilibre et cette unité sont partiellement rompus chaque mois, chaque trimestre, et cela exige des rajustements partiels. Parfois, c'est parce que nos mesures subjectives ne correspondent pas à la réalité objective que des contradictions se font jour et que l'équilibre est rompu; c'est ce que nous appelons commettre une erreur. Des contradictions apparaissent sans cesse et sans cesse on les résout, telle est la loi dialectique du développement des choses et des phénomènes.

La situation actuelle est la suivante: les vastes et tempétueuses luttes de classe, menées par les masses en période révolutionnaire, sont pour l'essentiel achevées, mais la lutte des classes n'est pas encore complètement terminée; les larges masses accueillent favorablement

le nouveau régime, mais elles n'y sont pas encore très habituées; les travailleurs du gouvernement n'ont pas assez d'expérience, et ils doivent continuer à examiner et à approfondir certaines questions concernant les mesures politiques concrètes. Cela signifie qu'il faut du temps pour que notre régime socialiste grandisse et se consolide, pour que les masses populaires s'habituent à ce nouveau régime et que nos travailleurs d'État puissent étudier et acquérir de l'expérience. Il est donc tout à fait indispensable que nous soulevions aujourd'hui la question de la limite précise à tracer entre les deux types de contradictions (contradictions entre nous et nos ennemis et contradictions au sein du peuple) ainsi que la question de la juste solution à donner aux contradictions au sein du peuple, afin d'unir toutes les nationalités du pays pour un nouveau combat, la bataille engagée contre la nature, de développer notre économie et notre culture, d'aider toute la nation à traverser d'une façon relativement aisée la période actuelle de transition, de renforcer notre nouveau régime et d'édifier notre nouvel État.

II. L'Élimination des Contre-révolutionnaires

L'élimination des contre-révolutionnaires est une lutte qui relève des contradictions entre nous et nos ennemis. Parmi le peuple, il y a des gens qui voient cette question un peu autrement. Deux catégories de gens ont des vues qui diffèrent des nôtres. Ceux qui ont des vues droitistes ne font pas de différence entre nous et nos ennemis, ils prennent les ennemis pour nos propres gens. Ils considèrent comme des amis ceux que les larges masses considèrent comme des ennemis. Ceux qui ont des vues gauchistes étendent tellement le champ des contradictions entre nous et nos ennemis

qu'ils y font entrer certaines contradictions au sein du peuple; ils considèrent comme des contre-révolutionnaires des personnes qui en réalité ne le sont pas. Ces deux points de vue sont erronés. Ils ne permettent ni l'un ni l'autre de résoudre correctement la question de l'élimination des contre-révolutionnaires, ni d'apprécier correctement notre travail dans ce domaine.

Pour apprécier à sa juste valeur notre travail d'élimination des contre-révolutionnaires, examinons les répercussions des événements de Hongrie dans notre pays. Ces événements ont provoqué un certain remous parmi une partie de nos intellectuels, sans pourtant soulever des tempêtes. Comment expliquer cela ? L'une des raisons en est, il faut le dire, que nous avions réussi à liquider la contre-révolution de façon assez radicale.

Certes, la solidité de notre État n'est pas due en premier lieu à l'élimination des contre-révolutionnaires. Elle est due avant tout à ceci: Nous avons un parti communiste et une armée de libération aguerris par une lutte révolutionnaire de plusieurs dizaines d'années, et un peuple travailleur également aguerri par cette lutte. Notre Parti et notre armée sont enracinés dans les masses; ils se sont forgés au feu d'une longue lutte révolutionnaire; ils sont aptes au combat. Notre République populaire n'a pas été créée du jour au lendemain, elle s'est développée progressivement à partir des bases révolutionnaires. La lutte a aussi trempé à des degrés divers un certain nombre de personnalités démocrates, qui ont traversé la période d'épreuves avec nous. La lutte contre l'impérialisme et la réaction a trempé un certain nombre de nos intellectuels, et beaucoup d'entre eux, après la Libération, sont passés par l'école de la rééducation idéologique, destinée à leur apprendre à faire une distinction nette entre nous

et nos ennemis. En outre, la solidité de notre État est due à nos mesures économiques foncièrement justes, à la stabilité et à l'amélioration progressive des conditions de vie du peuple, à la justesse de notre politique à l'égard de la bourgeoisie nationale et des autres classes, ainsi qu'à d'autres raisons encore. Cependant, nos succès dans la liquidation de la contre-révolution sont incontestablement une des causes importantes de la consolidation de notre État. Pour toutes ces raisons, il n'y a pas eu, lors des événements de Hongrie, d'agitations parmi nos étudiants qui, à part un petit nombre, sont patriotes et favorables au socialisme, bien que beaucoup d'entre eux ne soient pas issus de familles de travailleurs. Il en va de même pour la bourgeoisie nationale, et à plus forte raison pour les masses fondamentales: les ouvriers et les paysans.

Après la Libération, nous avons éliminé un bon nombre de contre-révolutionnaires. Certains d'entre eux, qui avaient commis de grands crimes, furent condamnés à mort. C'était tout à fait indispensable, le peuple l'exigeait et on l'a fait pour le libérer de l'oppression que faisaient peser sur lui depuis de longues années les contre-révolutionnaires et toutes sortes de tyrans locaux, autrement dit, pour libérer les forces productives. Si nous n'avions pas agi ainsi, les masses populaires n'auraient pu relever la tête. À partir de 1956, toutefois, la situation a radicalement changé. À considérer l'ensemble du pays, le gros des contre-révolutionnaires a été éliminé. Notre tâche fondamentale n'est plus de libérer les forces productives, mais de les protéger et de les développer dans le cadre des nouveaux rapports de production. Ne comprenant pas que notre politique actuelle correspond à la situation actuelle et que la politique appliquée dans le passé correspondait

à la situation du passé, certains veulent se servir de notre politique actuelle pour remettre en question les décisions antérieures et cherchent à nier nos immenses succès dans l'élimination des contre-révolutionnaires. Cela est complètement erroné, et les masses populaires ne le toléreront pas.

Notre travail d'élimination des contre-révolutionnaires est marqué essentiellement par des succès, mais des erreurs ont aussi été commises. Dans certains cas, il y a eu des excès, et dans d'autres, des contre-révolutionnaires ont échappé au châtiment. Notre politique en cette matière est la suivante: « Tout contre-révolutionnaire est à éliminer; toute erreur est à corriger. » Notre ligne de conduite dans le travail d'élimination des contre-révolutionnaires, c'est la liquidation de la contre-révolution par les masses. Certes, malgré l'application de cette ligne de masse, des fautes peuvent encore se produire dans notre travail, mais elles seront moins nombreuses et plus faciles à corriger. C'est dans la lutte que les masses s'instruisent. Si elles agissent correctement, elles acquièrent l'expérience des actions correctes; si elles commettent des erreurs, elles en tirent la leçon.

Là où des erreurs ont été découvertes dans notre travail d'élimination des contre-révolutionnaires, nous avons pris ou nous prenons des mesures pour les corriger. Celles qui n'ont pas encore été découvertes seront corrigées dès qu'elles viendront au jour. Les décisions portant disculpation ou réhabilitation doivent être proclamées dans le même cadre que les décisions erronées antérieures. Je propose qu'on procède cette année ou l'année prochaine à une vérification générale du travail d'élimination des contre-révolutionnaires, afin de dresser le bilan de l'expérience acquise, de faire

prévaloir ce qui est juste et de combattre les tendances malsaines[56]. Cette vérification, si elle relève de l'autorité centrale, doit se faire sous l'égide du Comité permanent de l'Assemblée populaire nationale et du Comité permanent du Comité national de la Conférence consultative politique; et si elle relève des autorités locales, elle doit se faire sous l'égide des comités populaires provinciaux ou municipaux et des comités de la Conférence consultative politique du même échelon. Durant cette vérification, nous devons aider les nombreux cadres et éléments actifs ayant pris part au travail d'élimination, et non refroidir leur zèle. Il serait faux de les décourager. Il n'en demeure pas moins que les erreurs, une fois découvertes, doivent être corrigées. Telle doit être l'attitude de tous les services de sécurité publique, parquets, départements judiciaires, prisons et établissements de rééducation par le travail. Nous espérons que les membres du Comité permanent de l'Assemblée populaire nationale, les membres du Comité national de la Conférence consultative politique ainsi que les députés participeront à cette vérification, s'ils en ont la possibilité. Cela nous permettra

[56] En 1917, sur la proposition du camarade Mao Zedong, le pouvoir central et les autorités locales à tous les échelons procédèrent à une vérification générale du travail d'élimination des contre-révolutionnaires. Les résultats montrèrent que de grands succès avaient été remportés dans la liquidation de la contre-révolution; à de rare exceptions près, tous les cas avaient été correctement traités et, d'ailleurs, les erreurs furent corrigées dès qu'elles étaient découvertes. Toutefois, durant l'été 1957, profitant de l'occasion offerte par cette vérification, les droitiers de la bourgeoisie fomentèrent des troubles, dans le dessein de nier nos réalisations, et attaquèrent la politique adoptée par notre Parti dans l'élimination des contre-révolutionnaires. Devant l'opposition du peuple tout entier, leur machination échoua.

de perfectionner notre législation et de traiter correctement les affaires relatives aux contre-révolutionnaires et autres criminels.

Actuellement, en ce qui concerne les contre-révolutionnaires, la situation peut se résumer en ces mots: Il y a encore des contre révolutionnaires, mais en petit nombre. Ce qu'il faut voir d'abord, c'est qu'il en existe encore. Certains disent qu'il n'y en a plus, que le calme règne partout, qu'on peut dormir sur ses deux oreilles. Cela ne correspond pas à la réalité. En fait, il existe encore des contre-révolutionnaires (naturellement pas partout ni dans chaque organisation) et il est encore nécessaire de poursuivre la lutte contre eux. Il faut comprendre que les contre-révolutionnaires cachés, donc non éliminés, ne renonceront pas à leurs desseins, qu'ils chercheront toutes les occasions pour créer des troubles. Les impérialistes américains et la clique de Tchiang Kaï-chek ne cessent d'envoyer chez nous leurs agents se livrer au sabotage. Même après l'élimination de tous les contre-révolutionnaires existants, il peut encore en surgir de nouveaux. Si nous laissons s'endormir notre vigilance, nous tomberons dans de graves erreurs qui nous coûteront cher. Partout où les contre-révolutionnaires font leur sale besogne, il faut les éliminer énergiquement. Mais, bien entendu, si nous considérons l'ensemble du pays, il n'y a plus beaucoup de contre-révolutionnaires. Il serait faux de dire qu'ils sont encore très nombreux en Chine. Admettre une telle appréciation, ce serait également créer de la confusion.

III. La Coopération Agricole

Nous avons une population agricole de plus de 500 millions d'habitants, aussi la situation de nos paysans

a-t-elle une importance extrême pour le développement de notre économie et la consolidation de notre pouvoir. J'estime que la situation est bonne pour l'essentiel. L'organisation des coopératives agricoles est chose faite, ce qui a résolu dans notre pays une contradiction majeure, celle entre l'industrialisation socialiste et l'économie agricole individuelle. La rapidité avec laquelle s'est achevée la coopération agricole a suscité des craintes chez certains, qui se demandaient si des erreurs n'allaient pas en résulter. Il en existe certes quelques-unes, mais elles ne sont heureusement pas très graves; dans l'ensemble, la situation est saine. Les paysans travaillent avec beaucoup d'ardeur et, en dépit des inondations, de la sécheresse et du vent qui ont causé des dégâts plus graves l'année dernière qu'au cours des années précédentes, la production des céréales dans tout le pays a augmenté. Certaines personnes n'en ont pas moins soulevé un typhon en miniature: elles déclarent que la coopération ne vaut rien, qu'elle ne présente aucun avantage. En fait, la coopération présente-t-elle des avantages ? Parmi les documents distribués à la séance d'aujourd'hui, il y en a un sur la coopérative de Wang Guofan[57] du district de Zunhua, dans la province du Hebei; je vous conseille de le lire. Cette coopérative est située dans une région montagneuse qui a toujours été très pauvre et où l'on vivait chaque année de l'aide en grain fournie par le gouvernement populaire. Lors de sa création, en

[57] C'était la Coopérative de la production agricole, forestière et d'élevage Jianming située à Xipu, village de la partie ouest du district de Zunhua. Sous la conduite de son directeur Wang Guofan, elle devint célèbre dans tout le pays pour son zèle au travail et sa pratique des économies. En septembre 1958, elle s'élargit pour devenir la Commune populaire Kiemming avec Wang Guofan comme directeur.

1953, elle fut surnommée « Coopérative des gueux ». On lutta avec acharnement pendant quatre ans, et chaque année la situation s'améliorait; la plupart des familles ont maintenant des réserves de grain. Ce que la coopérative de Wang Guofan est capable de faire, d'autres coopératives doivent pouvoir le faire aussi, dans les conditions normales, même s'il leur faut un peu plus de temps. Il n'y a donc aucune raison de dire que la coopération agricole ne vaut rien.

On voit aussi par là que la création de coopératives exige nécessairement une lutte rude et difficile. C'est à travers les difficultés et les vicissitudes que grandit le nouveau. Ce serait une pure illusion de croire que sur la voie du socialisme on peut avancer sans difficultés ni détours, sans faire le maximum d'efforts, qu'il suffit de se laisser pousser par le vent et que le succès vient facilement.

Qui soutient activement les coopératives ? L'écrasante majorité des paysans pauvres et des paysans moyens-pauvres qui constituent plus de 70 % de la population rurale. Les autres paysans, pour la plupart, mettent également leurs espoirs dans les coopératives. Ceux qui sont réellement mécontents ne forment qu'une infime minorité. Mais beaucoup de personnes n'ont pas analysé cette situation et n'ont pas examiné sous tous leurs aspects les succès des coopératives, ainsi que leurs insuffisances et ce qui en est la cause, elles ont pris tel aspect partiel et isolé pour l'ensemble; de ce fait, certains ont soulevé un typhon miniature, en prétendant que les coopératives ne présentent pas d'avantages.

Combien de temps faudra-t-il pour que les coopératives se consolident et qu'on cesse de prétendre qu'elles ne présentent pas d'avantages ? À en juger par l'expéri-

ence du développement de nombreuses coopératives, cela prendra probablement cinq ans ou un peu plus. Actuellement, la plupart des coopératives du pays n'existent que depuis un peu plus d'un an, et il n'est pas juste d'exiger que tout y aille bien. À mon avis, si les coopératives établies au cours du premier quinquennat peuvent être consolidées au cours du second, ce sera déjà très bien.

Nos coopératives se consolident progressivement. Certaines contradictions restent à résoudre; par exemple, celles qui se manifestent soit entre l'État et les coopératives, soit à l'intérieur des coopératives ou entre les coopératives.

Nous devons constamment veiller à résoudre ces contradictions sous l'angle de la production et de la répartition. Pour la production, d'une part, l'exploitation coopérative doit se soumettre aux plans économiques uniques de l'État, tout en conservant une certaine souplesse et une certaine autonomie, sans toutefois porter atteinte à ces plans de l'État, ni à la politique et aux lois et décrets de celui-ci; d'autre part, chaque famille qui adhère à une coopérative doit se soumettre au plan général de sa coopérative ou de son équipe de production, avec cette réserve qu'elle peut elle-même établir des plans appropriés pour sa parcelle individuelle et le reste de son exploitation personnelle. Pour la répartition, nous devons prendre en considération à la fois les intérêts de l'État, de la collectivité et de l'individu. Il faut établir une proportion adéquate entre l'impôt agricole perçu par l'État, le fonds d'accumulation de la coopérative et les revenus personnels des paysans, et veiller à effectuer les rajustements nécessaires pour résoudre les contradictions au fur et à mesure qu'elles surgissent dans ce domaine. L'État doit

accumuler des fonds, et les coopératives également, mais ces accumulations ne sauraient être excessives. Nous devons faire tout notre possible pour que, dans les années de récolte normale, les revenus personnels des paysans augmentent d'année en année grâce à l'accroissement de la production.

Beaucoup disent que la vie des paysans est dure. Est-ce vrai ? En un sens, cela est vrai. En effet, comme la Chine a été soumise pendant plus d'un siècle au joug et à l'exploitation des impérialistes et de leurs agents, elle est devenue un pays très pauvre, où le niveau de vie est bas non seulement chez les paysans, mais aussi chez les ouvriers et les intellectuels. Pour élever progressivement le niveau de vie de tout le peuple, plusieurs dizaines d'années d'efforts ardus sont nécessaires. En ce sens, « vie dure » est l'expression qui convient. Mais en un autre, elle est fausse, car il n'est pas vrai que dans les sept années qui se sont écoulées depuis la Libération seule la vie des ouvriers se soit améliorée et pas celle des paysans. En fait, pour les paysans comme pour les ouvriers, à l'exception d'un nombre infime de gens, la vie s'est déjà améliorée dans une certaine mesure. Depuis la Libération, les paysans ne sont plus exploités par les propriétaires fonciers et la production se développe chaque année. Prenons par exemple les céréales. En 1949, la production des céréales dans le pays dépassait de peu 105 millions de tonnes; or, en 1956, elle a dépassé 180 millions de tonnes, ce qui représente une augmentation de près de 75 millions de tonnes. L'impôt agricole perçu par l'État, qui s'élève seulement à une quinzaine de millions de tonnes par an, ne peut être considéré comme lourd. La quantité de céréales achetée chaque année aux paysans au prix normal dépasse à peine 25 millions de tonnes. Le total

de ces deux chapitres s'élève ainsi à une quarantaine de millions de tonnes. D'ailleurs, plus de la moitié de cette quantité est vendue dans les campagnes et dans les agglomérations rurales. On ne peut donc dire que la vie des paysans ne s'est pas améliorée. Nous comptons stabiliser, durant plusieurs années, au niveau approximatif de quarante et quelques millions de tonnes par an, la quantité globale de grain constituée par l'impôt agricole et les achats faits aux paysans, afin que l'agriculture puisse se développer et les coopératives se consolider. Ainsi, le petit nombre de familles paysannes qui n'a pas encore assez de grain n'aura plus à souffrir de ce manque et toutes les familles paysannes, à l'exception de certaines exploitations spécialisées dans les cultures industrielles, auront du grain en excédent ou suffisamment pour leurs besoins; il n'y aura plus de paysans pauvres et tous les paysans connaîtront un niveau de vie égal ou supérieur à celui des paysans moyens. Il n'est pas juste de faire une comparaison superficielle entre les revenus annuels moyens d'un paysan et ceux d'un ouvrier et de dire qu'ils sont trop bas chez l'un et trop hauts chez l'autre. La productivité du travail chez l'ouvrier est beaucoup plus élevée que chez le paysan, et par ailleurs le coût de la vie pour les paysans est bien moins élevé que pour les ouvriers des villes; c'est pourquoi on ne saurait affirmer que les ouvriers bénéficient d'avantages spéciaux de la part de l'État. Néanmoins, pour un petit nombre d'ouvriers et de travailleurs de l'État, les salaires sont un peu trop élevés, les paysans ont donc des raisons d'en être mécontents; aussi est-il nécessaire de procéder, selon les circonstances, à quelques rajustements appropriés.

IV. Les Industriels et les Commerçants

Dans le domaine de la réforme de notre régime social, on a achevé en 1956, outre l'organisation des coopératives dans l'agriculture et l'artisanat, la transformation des entreprises de l'industrie et du commerce privés en entreprises mixtes, à capital privé et d'État. L'accomplissement rapide et sans à-coups de cette tâche est étroitement lié au fait que la contradiction entre la classe ouvrière et la bourgeoisie nationale a été traitée par nous comme une contradiction au sein du peuple. Cette contradiction de classes est-elle entièrement résolue ? Non, elle ne l'est pas encore; il faudra une très longue période pour qu'elle le soit tout à fait. Pourtant, il y a des gens qui disent que les capitalistes sont déjà si bien rééduqués qu'ils ne se distinguent presque plus des ouvriers, et qu'ils n'ont plus besoin de poursuivre leur rééducation. D'autres soutiennent même que les capitalistes sont devenus meilleurs que les ouvriers. D'autres encore déclarent: si la rééducation est nécessaire, pourquoi la classe ouvrière n'en a-t-elle pas besoin ? Ces opinions sont-elles justes ? Naturellement non.

Quand s'édifie une société socialiste, tout le monde a besoin d'être rééduqué, les exploiteurs comme les travailleurs. Qui dit que la classe ouvrière n'a pas besoin d'être rééduquée ? La rééducation des exploiteurs et celle des travailleurs sont évidemment de deux types différents, et il ne faut pas les confondre. Dans la lutte de classes et dans la bataille contre la nature, la classe ouvrière transforme la société dans son ensemble, et elle se transforme elle-même en même temps. La classe ouvrière doit constamment apprendre dans le cours de son travail et progressivement éliminer ses défauts; elle ne doit jamais s'arrêter. Ainsi, nous par exemple: beau-

coup d'entre nous font quelques progrès chaque année, c'est-à-dire que, chaque année, nous nous rééduquons. Moi-même, j'avais autrefois diverses idées non marxistes; c'est plus tard que j'ai embrassé le marxisme. J'ai étudié un peu le marxisme dans les livres et fait ainsi ma première rééducation idéologique, mais je me suis surtout transformé dans le cours d'une lutte de classes prolongée. Et je dois continuer à étudier si je veux faire encore des progrès; sinon, je me laisserai distancer. Les capitalistes seraient-ils si parfaits qu'ils n'auraient, eux, plus besoin de se rééduquer ?

Certains disent que la bourgeoisie chinoise n'a plus aujourd'hui son double caractère, qu'elle n'a plus qu'un seul caractère. Est-ce vrai ? Non. D'une part, les éléments bourgeois sont déjà devenus des membres du personnel administratif des entreprises mixtes et sont en train d'être transformés d'exploiteurs en travailleurs vivant de leur propre travail; d'autre part, ils reçoivent encore de ces entreprises un intérêt fixe, cela signifie qu'ils n'ont pas encore rompu avec l'exploitation. Leur idéologie, leurs sentiments, leur mode de vie laissent subsister un fossé entre eux et la classe ouvrière. Comment peut-on prétendre alors qu'ils n'ont plus un double caractère ? Même quand ils cesseront de toucher leur intérêt fixe et ne porteront plus l'étiquette de bourgeois, ils auront encore besoin de poursuivre longtemps leur rééducation idéologique. Si la bourgeoisie n'avait plus son double caractère, comme on le prétend, alors la tâche d'étudier et de se rééduquer n'existerait plus pour les capitalistes.

Il faut dire que non seulement cette opinion ne correspond pas à la situation réelle des industriels et des commerçants, mais aussi qu'elle ne répond pas aux aspirations de la majorité d'entre eux. Ces dernières

années, la plupart des industriels et des commerçants se sont mis volontiers à l'étude et ont obtenu des progrès notables. La rééducation des industriels et des commerçants ne peut s'effectuer à fond que dans le cours de leur travail; ils doivent travailler dans les entreprises aux côtés des ouvriers et des employés, faire des entreprises le terrain même de leur rééducation. Cependant, il est également important pour eux de modifier par l'étude certaines de leurs vieilles conceptions. Cette étude doit être librement consentie. Quand ils reviennent dans leurs entreprises, après plusieurs semaines de cours, beaucoup découvrent qu'ils trouvent plus facilement un langage commun avec les ouvriers et les représentants de la participation d'État, ce qui est tout au bénéfice du travail commun. Ils comprennent par leur propre expérience que la poursuite de l'étude et de la rééducation leur est profitable. L'idée qu'il n'est plus nécessaire d'étudier et de se rééduquer ne représente donc nullement le point de vue de la majorité des industriels et des commerçants, seuls pensent ainsi un petit nombre d'entre eux.

V. Les Intellectuels

Les contradictions au sein de notre peuple se manifestent aussi parmi les intellectuels. Plusieurs millions d'intellectuels, qui servaient autrefois l'ancienne société, sont maintenant passés au service de la société nouvelle. La question qui se pose est celle-ci: de quelle façon peuvent-ils s'adapter aux besoins de la société nouvelle et comment les aiderons-nous à y parvenir ? C'est là également une des contradictions au sein du peuple.

Au cours des sept dernières années, la plupart de nos intellectuels ont fait des progrès notables. Ils se

prononcent pour le régime socialiste. Nombre d'entre eux s'appliquent à étudier le marxisme, et certains sont devenus des communistes. Le nombre de ces derniers, quoique encore peu élevé, ne cesse d'augmenter. Évidemment, il y a encore des intellectuels qui continuent à douter du socialisme ou qui ne l'approuvent pas, mais ce n'est qu'une minorité.

La Chine a besoin que le plus grand nombre possible d'intellectuels se mettent au service de l'œuvre gigantesque et ardue de son édification socialiste. Nous devons faire confiance à tous les intellectuels qui sont vraiment désireux de servir la cause du socialisme, améliorer radicalement nos rapports avec eux et les aider à résoudre tous les problèmes qui réclament une solution, afin de leur donner la possibilité de faire valoir pleinement leurs talents. Nombre de nos camarades ne savent pas rallier à eux les intellectuels, ils se montrent rigides à leur égard, ils ne respectent pas leur travail et, dans le domaine scientifique et culturel, ils se permettent une ingérence déplacée dans les affaires dont ils n'ont pas à se mêler. Nous devons en finir avec tous ces défauts.

Bien que la masse de nos intellectuels ait déjà fait des progrès, elle ne doit pas pour autant s'abandonner à la suffisance. Pour être pleinement au niveau des exigences de la société nouvelle et faire corps avec les ouvriers et les paysans, les intellectuels doivent poursuivre leur rééducation, se débarrasser progressivement de leur conception bourgeoise du monde et adopter la conception prolétarienne, communiste, du monde. Le changement de conception du monde est un changement radical, et on ne peut pas dire que la plupart de nos intellectuels l'ont déjà accompli. Nous espérons que nos intellectuels continueront d'avancer et que,

progressivement, dans le cours de leur travail et de leur étude, ils acquerront une conception communiste du monde, s'assimileront le marxisme léninisme et se fondront en un tout avec les ouvriers et les paysans. Nous espérons qu'ils ne s'arrêteront pas à mi-chemin et qu'à plus forte raison ils ne feront pas marche arrière, car cela les conduirait à une impasse. Les changements intervenus dans notre régime social et la suppression, pour l'essentiel, de la base économique de l'idéologie bourgeoise font qu'il existe pour la masse de nos intellectuels non seulement la nécessité mais aussi la possibilité de modifier leur conception du monde. Toutefois, un changement complet de la conception du monde exige un temps très long. Il nous faut y aller patiemment et éviter toute précipitation. En fait, il y aura nécessairement des gens qui, intérieurement, ne voudront jamais accepter le marxisme-léninisme et le communisme. Nous ne devons pas trop exiger d'eux; tant qu'ils se soumettent aux exigences de l'État et poursuivent des activités honnêtes, nous devons leur donner la possibilité de se livrer à un travail approprié.

Ces derniers temps, on a constaté un fléchissement dans le travail idéologique et politique parmi les étudiants et les intellectuels, et certaines déviations sont apparues. Il en est qui pensent apparemment qu'ils n'ont pas besoin de se soucier de la politique, de l'avenir de leur pays et des idéaux de l'humanité. À leurs yeux, le marxisme aurait fait fureur un certain temps et serait un peu passé de mode maintenant. Étant donné cette situation, il est à présent nécessaire de renforcer notre travail idéologique et politique. Étudiants et intellectuels doivent s'appliquer à l'étude. Tout en travaillant à leur spécialité, ils doivent faire des progrès sur le plan idéologique et sur le plan politique, et pour

cela étudier le marxisme, les questions politiques et les problèmes d'actualité. Sans vue politique juste, on est comme sans âme. La rééducation idéologique était nécessaire et elle a donné des résultats positifs. Toutefois, les méthodes employées étaient un peu rudes et ont blessé certains. Cela n'est pas bien. À l'avenir, nous devons éviter ce défaut. Tous les organismes et toutes les organisations doivent assumer la responsabilité du travail idéologique et politique. Cette tâche incombe au Parti communiste, à la Ligue de la Jeunesse, aux organismes gouvernementaux directement intéressés, et à plus forte raison aux directeurs et aux enseignants des établissements scolaires. Notre politique dans le domaine de l'éducation doit permettre à ceux qui la reçoivent de se former sur le plan moral, intellectuel et physique pour devenir des travailleurs cultivés, ayant une conscience socialiste. Il faut mettre en honneur l'idée de construire notre pays avec diligence et économie. Nous devons faire comprendre à toute la jeunesse que notre pays est encore très pauvre, qu'il n'est pas possible de modifier radicalement cette situation en peu de temps, que c'est seulement par leurs efforts unis que la jeunesse et tout le peuple pourront créer, de leurs propres mains, un État prospère et puissant en l'espace de quelques dizaines d'années. Le régime socialiste nous a ouvert la voie vers la société idéale de demain, mais pour que celle-ci devienne une réalité, il nous faut travailler dur. Certains de nos jeunes gens pensent que, la société étant devenue socialiste, tout doit être parfait, qu'on peut y jouir d'une vie de bonheur toute faite, sans avoir à fournir d'efforts. Cette façon de voir les choses n'est pas réaliste.

VI. Les Minorités Nationales

Nos minorités nationales forment une population de plus de 30 millions d'habitants. Bien qu'elles ne constituent que les 6 % de la population totale du pays, elles vivent dans de vastes régions qui s'étendent sur 50 à 60 % de tout le territoire. C'est pourquoi il est absolument nécessaire que de bons rapports s'établissent entre les Hans et les minorités nationales. La clé du problème est de surmonter le chauvinisme grand-han. Il faut en même temps surmonter le nationalisme local partout où il existe chez les minorités nationales. Le chauvinisme grand-han comme le nationalisme local sont préjudiciables à l'union de toutes les nationalités. Il s'agit là d'une des contradictions au sein du peuple qu'il faut résoudre. Nous avons déjà accompli un certain travail dans ce domaine et, dans la plupart des régions où vivent les minorités nationales, les relations entre nationalités se sont bien améliorées par rapport au passé; pourtant, il reste des problèmes à régler. Dans certaines régions, le chauvinisme grand-han et le nationalisme local existent l'un et l'autre à un degré sérieux, et cela appelle notre pleine attention. Grâce aux efforts du peuple des diverses nationalités au cours des dernières années, les réformes démocratiques et les transformations socialistes sont déjà achevées pour l'essentiel dans la plus grande partie de nos régions de minorités nationales. Au Tibet, les réformes démocratiques n'ont pas encore commencé parce que les conditions n'y sont pas mûres. Conformément à l'accord en dix-sept points conclu entre le Gouvernement populaire central et le Gouvernement local du Tibet, la réforme du régime social y sera réalisée; cependant, il ne faut pas se montrer impatient, la décision sur le moment où il convient de procéder à cette réforme

ne pourra être prise que lorsque la grande majorité des masses tibétaines et des chefs du Tibet le jugeront possible. La décision a maintenant été prise de ne pas appliquer de réformes durant la période du deuxième plan quinquennal. Quant à la question de savoir si ces réformes seront entreprises au cours du troisième quinquennat, elle ne pourra être résolue qu'à la lumière de la situation du moment[58].

VII. Planification d'Ensemble et Dispositions appropriées

Par planification d'ensemble, il faut entendre la planification qui tient compte de l'ensemble des intérêts de nos 600 millions d'habitants. Lorsque nous établissons un plan, réglons une affaire ou réfléchissons à un problème, nous devons toujours partir du fait que notre pays a 600 millions d'habitants; en aucun cas, nous ne devons oublier cela. Pourquoi soulevons-nous cette question ? Y aurait-il encore des gens qui ne savent pas que notre pays a 600 millions d'habitants ? On le sait, mais dans la pratique, certains l'oublient et font comme s'ils pensaient que moins il y a de personnes et plus le cercle est étroit, mieux cela

[58] Les réformes démocratiques furent réalisées au Tibet plus tôt que prévu. Le 19 mars 1959, les réactionnaires au sein du Gouvernement local et dans la couche sociale supérieure du Tibet déclenchèrent une rébellion armée générale, qu'ils avaient longuement projetée et préparée en collusion avec des impérialistes et les interventionnistes étrangers. Soutenue énergiquement par la masse des Lamas et des laïques patriotes de la nationalité tibétaine. L'Armée populaire de Libération mit rapidement fin à cette rébellion. Des réformes démocratiques furent alors introduites dans les vastes régions du Tibet, affranchissant le peuple tibétain du système de sevrage le plus ténébreux et le plus barbare qui ait existé.

vaut. Les gens qui sont pour le « cercle étroit » vont à l'encontre de l'idée qu'il faut mettre en œuvre tous les facteurs positifs, rallier tous ceux qui peuvent être ralliés et, dans la mesure du possible, transformer les facteurs négatifs en facteurs positifs pour les mettre au service de la grande cause de l'édification de la société socialiste. J'espère que ces gens élargiront leur horizon, qu'ils reconnaîtront vraiment que notre pays a 600 millions d'habitants, que c'est un fait objectif, que c'est notre capital. Notre pays a une forte population, c'est une bonne chose, mais, naturellement, cela implique des difficultés. Notre œuvre d'édification se développe impétueusement dans tous les domaines; nous avons remporté d'importants succès, mais dans la période actuelle de transition, riche en grands changements sociaux, on rencontre encore beaucoup de problèmes difficiles. Progrès et difficultés: c'est là une contradiction. Or, toute contradiction doit être et peut parfaitement être résolue. Notre principe, c'est de faire une planification d'ensemble et de prendre des dispositions appropriées. Qu'il s'agisse des céréales, des calamités naturelles, de l'emploi, de l'éducation, des intellectuels, du front uni de toutes les forces patriotiques, des minorités nationales ou de toute autre question, nous devons partir de la nécessité d'une planification d'ensemble pour tout le peuple et prendre des dispositions appropriées, conformément aux possibilités du moment et du lieu, et après avoir consulté les représentants de tous les milieux intéressés. En aucun cas, nous ne devons tourner le dos au travail, nous plaignant qu'il y a trop de gens, qu'ils sont arriérés et que les choses sont embarrassantes et difficiles à régler. Ce que je viens de dire signifie-t-il que le gouvernement s'occupera lui-même de toutes les personnes et de toutes

les affaires ? Évidemment non. Les organisations populaires et les masses elles-mêmes peuvent trouver les moyens de s'occuper d'un grand nombre de gens et d'affaires. Elles sont capables de trouver beaucoup de solutions excellentes. Cela aussi entre dans le champ de notre principe de planification d'ensemble et de dispositions appropriées. Nous devons orienter dans cette voie les organisations populaires et les masses de tout le pays.

VIII. « Que Cent Fleurs s'épanouissent, que Cent Écoles rivalisent » et « Coexistence à Long Terme et Contrôle Mutuel »

Sur quelle base les mots d'ordre « Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent. » et « Coexistence à long terme et contrôle mutuel. » ont-ils été lancés ? Ils l'ont été d'après les conditions concrètes de la Chine, sur la base de la reconnaissance des différentes contradictions qui existent toujours dans la société socialiste et en raison du besoin urgent du pays d'accélérer son développement économique et culturel. La politique « Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent. » vise à stimuler le développement de l'art et le progrès de la science, ainsi que l'épanouissement de la culture socialiste dans notre pays. Dans les arts, formes différentes et styles différents devraient se développer librement, et dans les sciences, les écoles différentes s'affronter librement. Il serait, à notre avis, préjudiciable au développement de l'art et de la science de recourir aux mesures administratives pour imposer tel style ou telle école et interdire tel autre style ou telle autre école. Le vrai et le faux en art et en science est une question qui doit être résolue par la libre discussion dans les milieux artistiques et scientifiques, par la

pratique de l'art et de la science et non par des méthodes simplistes. Pour déterminer ce qui est juste et ce qui est erroné, l'épreuve du temps est souvent nécessaire. Au cours de l'histoire, ce qui est nouveau et juste n'est souvent pas reconnu par la majorité des hommes au moment de son apparition et ne peut se développer que dans la lutte, à travers des vicissitudes. Il arrive souvent qu'au début ce qui est juste et bon ne soit pas reconnu pour une « fleur odorante », mais considéré comme une « herbe vénéneuse ». En leur temps, la théorie de Copernic sur le système solaire et la théorie de l'évolution de Darwin furent considérées comme erronées et elles ne s'imposèrent qu'après une lutte âpre et difficile. L'histoire de notre pays offre nombre d'exemples semblables. Dans la société socialiste, les conditions nécessaires à la croissance des choses nouvelles sont foncièrement différentes, et bien meilleures que dans l'ancienne société. Cependant, il est encore fréquent que les forces naissantes soient refoulées et des opinions raisonnables étouffées. Il arrive aussi qu'on entrave la croissance des choses nouvelles non par volonté délibérée de les étouffer, mais par manque de discernement. C'est pourquoi, pour déterminer ce qui est juste et ce qui est erroné en science et en art, il faut adopter une attitude prudente, encourager la libre discussion et se garder de tirer des conclusions hâtives. Nous estimons que c'est une telle attitude qui permettra d'assurer au mieux le développement de la science et de l'art.

Le marxisme, lui aussi, s'est développé au cours de la lutte. Au début, il a fait l'objet de toutes les attaques possibles et a été assimilé à une « herbe vénéneuse ». Actuellement encore, en bien des endroits dans le monde, on ne cesse de l'attaquer et de le considérer

comme une « herbe vénéneuse ». Il occupe cependant une position toute différente dans les pays socialistes. Mais même dans ces pays, il existe encore des idées non marxistes, voire anti-marxistes. Certes, en Chine, la transformation socialiste, en tant qu'elle concerne la propriété, est pratiquement achevée; les vastes et tempétueuses luttes de classe, menées par les masses en période révolutionnaire, sont pour l'essentiel terminées. Néanmoins, il subsiste des vestiges des classes renversées des propriétaires fonciers et des compradores, la bourgeoisie existe encore, et la transformation de la petite bourgeoisie ne fait que commencer. La lutte de classes n'est nullement arrivée à son terme. La lutte de classes entre le prolétariat et la bourgeoisie, entre les diverses forces politiques et entre les idéologies prolétarienne et bourgeoise sera encore longue et sujette à des vicissitudes, et par moments elle pourra même devenir très aiguë. Le prolétariat cherche à transformer le monde selon sa propre conception du monde, et la bourgeoisie, selon la sienne. À cet égard, la question de savoir qui l'emportera, du socialisme ou du capitalisme, n'est pas encore véritablement résolue. Les marxistes demeurent une minorité aussi bien dans l'ensemble de la population que parmi les intellectuels. C'est pourquoi le marxisme doit continuer à se développer par la lutte. C'est dans la lutte seulement que le marxisme peut se développer: il en a été ainsi dans le passé, il en est ainsi dans le présent, et il en sera nécessairement ainsi à l'avenir. Ce qui est juste se développe toujours dans un processus de lutte contre ce qui est erroné. Le vrai, le bon et le beau n'existent jamais qu'au regard du faux, du mauvais et du laid, et se développent dans la lutte contre eux. Au moment même où l'humanité rejette quelque chose de faux et

accepte une vérité, une nouvelle vérité entre à son tour en lutte contre de nouvelles opinions erronées. Cette lutte ne cessera jamais. C'est la loi du développement de la vérité, et c'est évidemment aussi la loi du développement du marxisme.

Il faudra encore un temps assez long pour décider de l'issue de la lutte idéologique entre le socialisme et le capitalisme dans notre pays. La raison en est que l'influence de la bourgeoisie et des intellectuels venus de l'ancienne société existera longtemps encore dans notre pays et y subsistera longtemps en tant qu'idéologie de classe. Si on ne saisit pas bien cela et à plus forte raison si on ne le comprend pas du tout, on commettra les plus graves erreurs, on méconnaîtra la nécessité de la lutte idéologique. Celle-ci se distingue des autres formes de lutte; on ne peut y appliquer que la méthode patiente du raisonnement, et non la méthode brutale de la contrainte. Actuellement, le socialisme bénéficie dans la lutte idéologique de conditions extrêmement favorables. Les forces essentielles du pouvoir sont entre les mains du peuple travailleur, dirigé par le prolétariat. Le Parti communiste est fort et son prestige est grand. Bien que notre travail comporte des insuffisances et des erreurs, tout homme équitable peut voir que nous sommes loyaux envers le peuple, que nous sommes à la fois déterminés et aptes à édifier notre pays de concert avec le peuple, que nous avons déjà remporté de grands succès et que nous en remporterons d'autres, encore plus importants. Les éléments de la bourgeoisie et les intellectuels issus de l'ancienne société sont en grande majorité patriotes, ils veulent servir leur patrie socialiste en plein épanouissement et comprennent que s'ils s'écartent de la cause du socialisme et du peuple travailleur dirigé par le Parti communiste, ils ne

sauront plus sur quoi s'appuyer et ils n'auront plus de brillantes perspectives d'avenir.

On demandera: étant donné que dans notre pays le marxisme est déjà reconnu comme idéologie directrice par la majorité des gens, peut-on le critiquer ? Bien sûr que oui. Le marxisme est une vérité scientifique, il ne craint pas la critique. Si le marxisme craignait la critique, s'il pouvait être battu en brèche par la critique, il ne serait bon à rien. De fait, les idéalistes ne critiquent-ils pas le marxisme tous les jours et de toutes les façons possibles ? Les gens qui s'en tiennent à des points de vue bourgeois et petits-bourgeois sans vouloir en démordre ne critiquent-ils pas le marxisme de toutes les façons possibles ? Les marxistes ne doivent pas craindre la critique, d'où qu'elle vienne. Au contraire, ils doivent s'aguerrir, progresser et gagner de nouvelles positions dans le feu de la critique, dans la tempête de la lutte. Lutter contre les idées erronées, c'est en quelque sorte se faire vacciner; grâce à l'action du vaccin, l'immunité de l'organisme se trouve renforcée. Les plantes élevées en serre ne sauraient être robustes. L'application de la politique « que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent », loin d'affaiblir la position dirigeante du marxisme dans le domaine idéologique, la renforcera au contraire.

Quelle politique devons-nous adopter à l'égard des idées non marxistes ? Quand il s'agit de contre-révolutionnaires avérés et d'éléments qui sapent la cause du socialisme, la question est aisée à résoudre: on les prive tout simplement de la liberté de parole. Mais quand nous avons affaire aux idées erronées existant au sein du peuple, c'est une autre question. Peut-on bannir ces idées et ne leur laisser aucune possibilité de s'exprimer ? Bien sûr que non. Il serait non seulement

inefficace, mais encore extrêmement nuisible d'adopter des méthodes simplistes pour résoudre les questions idéologiques au sein du peuple, les questions relatives à l'esprit de l'homme. On peut interdire l'expression des idées erronées, mais ces idées n'en seront pas moins là. Et les idées justes, si elles sont cultivées en serre, si elles ne sont pas exposées au vent et à la pluie, si elles ne se sont pas immunisées, ne pourront triompher des idées erronées lorsqu'elles les affronteront. Aussi est ce seulement par la méthode de la discussion, de la critique et de l'argumentation qu'on peut véritablement développer les idées justes, éliminer les idées erronées et résoudre les problèmes.

L'idéologie de la bourgeoisie et celle de la petite bourgeoisie trouveront sûrement à se manifester. À coup sûr, ces deux classes s'obstineront à s'affirmer par tous les moyens, dans les questions politiques et idéologiques. Il est impossible qu'il en soit autrement. Nous ne devons pas recourir à des méthodes de répression pour les empêcher de s'exprimer; nous devons le leur permettre, et en même temps engager un débat avec elles et critiquer leurs idées de façon appropriée. Il est hors de doute que nous devons soumettre à la critique toute espèce d'idées erronées. Certes, on aurait tort de ne pas critiquer les idées erronées et de les regarder tranquillement se répandre partout et s'emparer du marché, toute erreur est à critiquer, toute herbe vénéneuse est à combattre, mais cette critique ne doit pas être dogmatique; il faut écarter la méthode métaphysique et faire tout son possible pour employer la méthode dialectique. Une analyse scientifique et une argumentation pleinement convaincante sont ici de rigueur. Une critique dogmatique ne donne aucun résultat. Nous combattons toute herbe vénéneuse,

mais il faut distinguer avec soin ce qui est réellement herbe vénéneuse et ce qui est réellement fleur odorante. Nous devons ensemble, les masses et nous, apprendre à faire soigneusement cette distinction et, en nous servant de méthodes correctes, lutter contre les herbes vénéneuses.

Tout en réfutant le dogmatisme, nous devons veiller à réfuter le révisionnisme. Le révisionnisme ou opportunisme de droite est un courant idéologique bourgeois; il est encore plus dangereux que le dogmatisme. Les révisionnistes ou opportunistes de droite approuvent le marxisme du bout des lèvres et attaquent eux aussi le « dogmatisme ». Mais leurs attaques visent en fait la substance même du marxisme. Ils combattent ou dénaturent le matérialisme et la dialectique, ils combattent ou tentent d'affaiblir la dictature démocratique populaire et le rôle dirigeant du Parti communiste, ainsi que la transformation et l'édification socialistes. Lors même que la révolution socialiste a remporté pratiquement la victoire dans notre pays, il y a encore un certain nombre de gens qui rêvent de restaurer le régime capitaliste; ils mènent la lutte contre la classe ouvrière sur tous les fronts, y compris celui de l'idéologie. Dans cette lutte, les révisionnistes sont leurs meilleurs adjoints. Pris au pied de la lettre, les deux mots d'ordre « que cent fleurs s'épanouissent » et « que cent écoles rivalisent » n'ont pas un caractère de classe: ils peuvent être utilisés par le prolétariat aussi bien que par la bourgeoisie et d'autres gens. Chaque classe, chaque couche sociale et chaque groupe social a sa notion propre des fleurs odorantes et des herbes vénéneuses. Mais alors, du point de vue des larges masses populaires, quels doivent être aujourd'hui les critères nous permettant de distinguer

les fleurs odorantes et les herbes vénéneuses ? Comment déterminer, dans le cadre de la vie politique de notre peuple, si nos paroles et nos actes sont justes ou erronés ? Nous estimons que, d'après les principes de notre Constitution et conformément à la volonté de l'immense majorité de notre peuple et aux positions politiques communes proclamées à diverses occasions par nos partis politiques, il est possible de formuler, dans leurs traits généraux, les critères que voici:

Est juste:

1) ce qui favorise l'union du peuple de toutes les nationalités de notre pays et non ce qui provoque la division en son sein;
2) ce qui favorise la transformation et l'édification socialistes et non ce qui nuit à cette transformation et à cette édification;
3) ce qui favorise le renforcement de la dictature démocratique populaire et non ce qui sape ou affaiblit cette dictature;
4) ce qui favorise le renforcement du centralisme démocratique et non ce qui le sape ou l'affaiblit;
5) ce qui favorise le renforcement de la direction exercée par le Parti communiste et non ce qui rejette ou affaiblit cette direction;
6) ce qui favorise la solidarité internationale socialiste et la solidarité internationale de tous les peuples pacifiques et non ce qui porte préjudice à ces deux formes de solidarité.

De ces six critères, les plus importants sont celui de la voie socialiste et celui du rôle dirigeant du Parti. C'est en vue de développer et non d'entraver la libre discussion des divers problèmes parmi le peuple que

ces six critères sont mis en avant. Ceux qui ne les approuvent pas peuvent toujours donner leur avis et développer leurs arguments. Cependant, lorsque la majorité des gens disposera de critères nettement définis, on pourra développer la critique et l'autocritique dans une voie juste et déterminer, au moyen de ces critères, si les paroles et les actes des gens sont justes ou erronés, s'il s'agit de fleurs odorantes ou d'herbes vénéneuses. Les critères énumérés ci-dessus sont des critères politiques. Naturellement, pour déterminer la justesse des thèses scientifiques ou la valeur artistique des œuvres d'art, il faut encore certains critères spécifiques, mais ces six critères politiques sont applicables à toute activité scientifique et artistique. Est-il possible, en effet, que dans un pays socialiste comme le nôtre il y ait une activité scientifique ou artistique utile qui soit en contradiction avec eux ?

Les points de vue que je viens d'exposer ont pour base les conditions historiques spécifiques de la Chine. Les conditions varient suivant les pays socialistes et les partis communistes, c'est pourquoi nous estimons qu'il n'y a pour ces pays et ces partis nulle obligation de suivre nos méthodes.

Le mot d'ordre « coexistence à long terme et contrôle mutuel » est également le produit des conditions historiques spécifiques de notre pays. Il n'a pas été formulé subitement, il s'est élaboré pendant plusieurs années. L'idée de la coexistence à long terme est depuis longtemps vivante chez nous. L'an dernier, lorsque le régime socialiste a été établi pour l'essentiel, ce mot d'ordre a été clairement formulé. Pourquoi faut-il admettre la coexistence prolongée des partis démocratiques de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie avec le parti de la classe ouvrière ? Parce que nous n'avons

aucune raison de ne pas appliquer la politique de la coexistence à long terme à l'égard de tous les partis politiques qui travaillent sincèrement à l'unité du peuple pour la cause du socialisme et qui jouissent de la confiance du peuple. Je disais déjà en juin 1950, à la deuxième session du Comité national de la 1re Conférence consultative politique du Peuple chinois:

> « Si quelqu'un veut vraiment servir le peuple, s'il a réellement aidé le peuple dans ses moments difficiles, s'il a bien agi et continue de bien agir, sans s'arrêter à mi-chemin, le peuple et le gouvernement populaire n'auront aucune raison de le renier et de lui refuser les moyens de vivre et de servir le pays. »

Ce que je disais là constitue précisément la base politique pour la coexistence à long terme des différents partis. Coexistence prolongée du Parti communiste et des partis démocratiques, tel est notre désir, telle est aussi notre politique. Quant à savoir si les partis démocratiques pourront exister durant une longue période, cela n'est pas simplement déterminé par le seul désir du Parti communiste, cela est aussi fonction du comportement des partis démocratiques et partant de la confiance qu'ils se voient accorder par le peuple. Le contrôle mutuel entre les partis politiques existe également depuis longtemps déjà, en ce sens qu'ils se donnent des conseils et se critiquent mutuellement. Le contrôle mutuel n'est naturellement pas unilatéral: le Parti communiste peut contrôler les partis démocratiques, et ceux-ci peuvent aussi contrôler le Parti communiste. Pourquoi admet-on le contrôle des partis démocratiques sur le Parti communiste ? Parce qu'un parti, tout comme un individu, a grand besoin

d'entendre des opinions différentes des siennes. Chacun sait que c'est le peuple travailleur et les membres du Parti qui exercent principalement le contrôle sur le Parti communiste. Mais si les partis démocratiques font de même, le bénéfice n'en sera que plus grand. Évidemment, les conseils échangés entre les partis démocratiques et le Parti communiste et la critique réciproque ne joueront un rôle positif dans le contrôle mutuel que s'ils se conforment aux six critères politiques exposés ci-dessus. C'est pourquoi nous espérons que les partis démocratiques accorderont l'attention nécessaire à la rééducation idéologique et rechercheront avec le Parti communiste la coexistence à long terme et le contrôle mutuel, afin de répondre aux besoins de la société nouvelle.

IX. Les Troubles créés par un petit nombre de Gens

En 1956, un petit nombre d'ouvriers et d'étudiants se sont mis en grève dans certains endroits. La cause immédiate de ces troubles était qu'on n'avait pas satisfait à certaines revendications matérielles. Quelques-unes pouvaient et auraient dû être satisfaites, d'autres, déplacées ou excessives, ne pouvaient l'être sur le moment. Mais une cause encore plus importante en était la bureaucratie des dirigeants. La responsabilité des erreurs engendrées par cette bureaucratie doit être imputée dans certains cas aux organismes supérieurs, et on ne peut rejeter toute la faute sur les échelons inférieurs. Ces troubles avaient encore une autre cause: l'éducation idéologique et politique insuffisante des ouvriers et des étudiants. La même année, les troubles suscités par un petit nombre de membres des coopératives agricoles avaient aussi pour causes principales la bureaucratie de la direction et une édu-

cation insuffisante des masses.

Il faut reconnaître qu'une partie des masses a tendance à porter son attention sur des intérêts immédiats, partiels et personnels, et ne comprend pas ou ne comprend pas suffisamment ce que représentent les intérêts à long terme, d'importance nationale et collectifs. Bon nombre de jeunes gens, par manque d'expérience politique et d'expérience de la vie sociale, ne savent pas comparer la nouvelle Chine avec l'ancienne; ils ont du mal à comprendre à fond quelles luttes extraordinairement dures notre peuple a dû soutenir pour parvenir à se libérer du joug de l'impérialisme et des réactionnaires du Guomindang et quelle longue période d'efforts acharnés est nécessaire pour construire une société socialiste radieuse. C'est pourquoi il faut poursuivre sans cesse parmi les masses une éducation politique vivante et efficace, leur dire toujours la vérité sur les difficultés qui surgissent et examiner avec elles les moyens de les surmonter.

Nous n'approuvons pas les troubles, car les contradictions au sein du peuple peuvent être résolues suivant la formule: « Unité – critique – unité », tandis que les troubles causent toujours des préjudices et ne favorisent pas les progrès du socialisme. Nous sommes convaincus que les larges masses populaires de notre pays sont pour le socialisme, qu'elles sont hautement disciplinées, raisonnables, et que jamais elles ne participeront aux troubles sans raisons. Cependant, cela ne signifie pas que les possibilités de troubles parmi les masses soient déjà exclues dans notre pays. Sur cette question, nous devons prêter attention aux points suivants: 1) pour liquider radicalement les causes de troubles, il faut éliminer résolument la bureaucratie, intensifier comme il se doit l'éducation idéologique et

politique et régler toutes les contradictions de façon adéquate. Si ces conditions sont remplies, normalement il ne devra plus y avoir de troubles. 2) Si, par suite de notre travail défectueux, des troubles surgissent, il faut ramener sur le bon chemin les masses qui y prennent part, il faut utiliser ces troubles comme un moyen particulier pour améliorer notre travail et pour éduquer les cadres et les masses, et il faut résoudre les questions laissées en suspens. Au cours du règlement des troubles, on doit effectuer un travail minutieux, et non recourir à des méthodes simplistes, ni se hâter de déclarer l'affaire close. Les meneurs ne doivent pas être congédiés à la légère, à l'exception de ceux qui ont transgressé la loi pénale et des contre-révolutionnaires actifs, lesquels seront traduits en justice. Dans un grand pays comme le nôtre, il n'y a pas lieu de s'alarmer si un petit nombre de gens fomentent des troubles; ces troubles devraient plutôt nous aider à nous débarrasser de la bureaucratie.

Dans notre société, il y a également un petit nombre de gens qui, au mépris de l'intérêt public et du bon sens, enfreignent la loi et commettent des crimes. Il se pourrait qu'ils utilisent et dénaturent notre politique en présentant délibérément des exigences déraisonnables afin d'exciter les masses, ou bien qu'ils répandent à dessein des rumeurs pour créer des incidents et troubler l'ordre public. Nous n'avons pas l'intention de laisser ces gens-là agir à leur guise. Au contraire, une action judiciaire doit être intentée contre eux. Le peuple exige qu'ils soient châtiés; ne pas les châtier serait aller contre sa volonté.

X. Une Chose Mauvaise peut-elle se transformer en une Bonne ?

Comme je l'ai dit, dans notre société, les troubles parmi les masses sont une mauvaise chose et nous ne les approuvons pas. Cependant, de tels incidents peuvent nous inciter à en tirer des leçons, à éliminer la bureaucratie et à éduquer les cadres et les masses. En ce sens, une mauvaise chose peut se transformer en une bonne. Les désordres ont un double caractère. Ils peuvent tous être envisagés de ce point de vue.

Les événements de Hongrie n'étaient pas une bonne chose, cela, chacun le sait. Cependant, ils ont, eux aussi, un double caractère. Parce que nos camarades hongrois ont pris de justes mesures au cours de ces événements, ceux-ci se sont transformés de chose mauvaise en chose bonne. L'État hongrois est maintenant plus solidement établi que par le passé, et les autres pays du camp socialiste en ont également tiré une leçon.

De même, la campagne anticommuniste et anti-populaire menée à l'échelle mondiale dans la seconde moitié de 1956 est naturellement une mauvaise chose. Mais elle a instruit et trempé les partis communistes et la classe ouvrière des différents pays et s'est ainsi transformée en une bonne chose. Dans de nombreux pays, une partie des membres ont quitté, durant cette campagne, les partis communistes. Leur départ a fait diminuer les effectifs des partis, ce qui est naturellement une mauvaise chose. Mais elle a aussi son bon côté. Les éléments instables n'ont pas voulu rester dans le parti communiste et l'ont quitté, mais la grande majorité de ses membres, qui sont demeurés fermes dans leurs convictions, sont encore plus solidement unis dans la lutte; n'est-ce pas là une bonne chose ?

Bref, nous devons apprendre à examiner les problèmes sous tous leurs aspects, à voir non seulement la face mais aussi le revers des choses et des phénomènes. Dans des conditions déterminées, quelque chose de mauvais peut produire de bons résultats et, à son tour, quelque chose de bon peut en produire de mauvais. Il y a plus de deux mille ans, Laozi disait déjà: « sur le malheur s'appuie le bonheur et dans le bonheur se cache le malheur[59]. »

Lorsque les Japonais ont envahi la Chine, ils ont qualifié cela de victoire. Et les Chinois ont appelé défaite la conquête par l'agresseur de vastes territoires du pays. Cependant, dans la défaite de la Chine il y avait le germe de la victoire, et la victoire du Japon renfermait la défaite. L'histoire n'a-t-elle pas confirmé cela ?

Actuellement, partout dans le monde, on discute de l'éventualité d'une troisième guerre mondiale. Nous devons être préparés psychologiquement à cette éventualité et l'envisager d'une manière analytique. Nous sommes résolument pour la paix et contre la guerre. Mais si les impérialistes s'entêtent à déclencher une nouvelle guerre, nous ne devons pas en avoir peur. Notre attitude devant cette question est la même que devant tous les désordres: primo, nous sommes contre, et secundo, nous n'en avons pas peur. La Première guerre mondiale a été suivie par la naissance de l'Union soviétique avec une population de 200 millions d'habitants. La Seconde guerre mondiale a été suivie de la formation du camp socialiste qui englobe une population de 900 millions d'âmes. Il est certain que si les impérialistes s'obstinent à déclencher une troisième guerre mondiale, des centaines de millions d'hommes passeront du côté du socialisme et il ne res-

[59] c.f. *Tao Te Ching*, chapitre 58.

tera pas beaucoup de place sur terre pour les impérialistes; il est même possible que le système impérialiste s'effondre complètement.

Dans des conditions déterminées, chacun des deux aspects opposés d'une contradiction se transforme immanquablement en son contraire par suite de la lutte entre eux. Ici, les conditions sont importantes. Sans des conditions déterminées, aucun des deux aspects en lutte ne peut se transformer en son contraire. De toutes les classes dans le monde, c'est le prolétariat qui désire le plus changer de situation, et ensuite, c'est le semi-prolétariat; car le premier ne possède absolument rien et le second ne possède que bien peu. La situation telle qu'elle existe aujourd'hui, où les États-Unis détiennent la majorité à l'O.N.U. et contrôlent de nombreuses régions du monde, est seulement temporaire. Un jour, elle changera nécessairement. La situation de la Chine en tant que pays pauvre, auquel les droits sont déniés sur l'arène internationale, changera également: le pays pauvre deviendra un pays riche, l'absence de droits deviendra la plénitude des droits, c'est-à-dire qu'il se produira une conversion des choses en leur contraire. Ici, les conditions qui jouent un rôle décisif sont le régime socialiste et les efforts conjugués d'un peuple uni.

XI. Le Régime de Stricte Économie

Je voudrais parler ici brièvement de la question du régime de stricte économie. Nous voulons entreprendre une édification de grande envergure, mais notre pays est encore très pauvre; il y a là une contradiction. Un des moyens pour la résoudre, c'est de déployer des efforts soutenus en faveur d'une stricte économie dans tous les domaines.

Dans le mouvement sanfan, en 1952, nous avions lutté contre la corruption, le gaspillage et la bureaucratie, l'effort principal étant porté sur la lutte contre la corruption. En 1955, nous avons préconisé une stricte économie en mettant l'accent sur la lutte contre les dépenses excessives dans les constructions de base de caractère improductif et sur l'économie de matières premières dans la production industrielle, et nous avons remporté de grands succès sur ce terrain. Mais à ce moment-là, cette ligne de conduite n'était pas encore consciencieusement appliquée dans toutes les branches de l'économie nationale, ni dans les administrations, les unités de l'armée, les établissements d'enseignement et les organisations populaires en général. Cette année, nous demandons qu'on pratique une stricte économie et qu'on lutte contre le gaspillage dans tous les domaines de la vie du pays. Nous manquons encore d'expérience dans l'édification. Ces dernières années, de grands succès ont été obtenus, mais il y a eu également du gaspillage. Nous devons construire progressivement bon nombre d'entreprises modernes, de grandes dimensions, pour donner à notre industrie l'ossature sans laquelle il serait impossible, en quelques dizaines d'années, de transformer notre pays en une grande puissance industrielle moderne. Cependant, pour la majeure partie de nos entreprises, ce ne sont pas ces dimensions qui s'imposent: il faut créer davantage d'entreprises petites et moyennes, et aussi utiliser pleinement la base industrielle léguée par l'ancienne société, travailler le plus économiquement possible et faire plus de choses avec moins d'argent. Après que la deuxième session plénière du Comité central issu du 8e Congrès du Parti communiste chinois, tenue en novembre dernier, eut souligné avec

encore plus d'énergie le principe de la pratique d'une stricte économie et de la lutte contre le gaspillage, de bons résultats ont été obtenus au cours de ces derniers mois. Le mouvement actuel pour un régime de stricte économie doit être conséquent et durable. La lutte contre le gaspillage, comme la critique d'autres défauts ou erreurs, peut être comparée avec l'habitude de faire sa toilette. Ne doit-on pas faire sa toilette tous les jours ? Le Parti communiste, les partis démocratiques, les démocrates sans parti, les intellectuels, les industriels et les commerçants, les ouvriers, les paysans et les artisans, en un mot, nous tous (les 600 millions de Chinois) nous devons nous efforcer d'accroître la production, appliquer le régime de stricte économie et combattre les prodigalités et le gaspillage. Cela est d'une grande importance non seulement au point de vue économique, mais encore au point de vue politique. Chez beaucoup de nos cadres se développent des tendances dangereuses, qui se manifestent par leur répugnance à partager avec les masses les joies et les peines et par leur souci de renom et de profits personnels. Cela est très mauvais. Au cours du mouvement pour l'accroissement de la production et la réalisation d'économies, nous devons simplifier nos organismes et transférer des cadres aux échelons inférieurs, pour qu'un grand nombre d'entre eux retournent à la production; c'est l'une des méthodes pour surmonter ces dangereuses tendances. Il faut que les cadres et le peuple aient toujours présent à l'esprit que la Chine est un grand pays socialiste, et en même temps un pays pauvre, économiquement arriéré: c'est là une grande contradiction. Pour que notre pays devienne prospère et puissant, plusieurs dizaines d'années d'efforts opiniâtres sont nécessaires, et parmi ces efforts, l'applica-

tion d'une politique de diligence et d'économie dans l'édification du pays, politique qui implique une stricte économie et la lutte contre le gaspillage.

XII. La Voie de l'Industrialisation de la Chine

En examinant la question de l'industrialisation, j'ai surtout en vue les rapports entre le développement de l'industrie lourde, de l'industrie légère et de l'agriculture. Il faut souligner que l'industrie lourde est le noyau de notre édification économique. Cependant, nous devons en même temps accorder notre pleine attention au développement de l'agriculture et de l'industrie légère.

La Chine étant un grand pays agricole, dont la population est rurale à plus de 80 %, le développement de l'industrie doit aller de pair avec celui de l'agriculture. C'est seulement ainsi que l'industrie aura des matières premières et des débouchés, qu'il sera possible d'accumuler des fonds relativement importants pour créer une puissante industrie lourde. Tout le monde sait que l'industrie légère et l'agriculture sont étroitement liées. Sans agriculture, pas d'industrie légère. Ce qui, par contre, n'est pas encore compris très clairement, c'est l'importance de l'agriculture comme débouché pour l'industrie lourde. On le saisira toutefois mieux quand, avec le progrès de sa refonte technique et de sa modernisation, l'agriculture exigera de plus en plus de machines, d'engrais, d'ouvrages hydrauliques, d'énergie électrique et de moyens de transport, aussi bien que de combustibles et de matériaux de construction pour la population rurale. Si, dans la période du deuxième et du troisième plan quinquennal, notre agriculture parvient à se développer encore davantage, entraînant un essor correspondant de l'industrie

légère, toute l'économie nationale en profitera. Ce développement de l'agriculture et de l'industrie légère assurera des débouchés et des fonds pour l'industrie lourde et en accélérera l'expansion. Aussi, ce qui, à première vue, peut sembler un ralentissement du rythme de l'industrialisation ne l'est pas en fait et pourrait même se traduire en définitive par une accélération. Il n'est pas impossible qu'en trois quinquennats, ou en une période un peu plus longue, la production annuelle de l'acier dans notre pays passe d'un peu plus de 900.000 tonnes (production annuelle record d'avant la Libération, atteinte en 1943) à 20 millions de tonnes ou davantage. La population urbaine et rurale ne manquera pas de s'en réjouir.

Je n'ai pas l'intention de parler longuement aujourd'hui des questions économiques. Nous n'avons pas encore suffisamment d'expérience dans le domaine de l'édification économique, car elle a commencé il y a sept ans à peine, il nous faut donc en acquérir davantage. Pour faire la révolution, nous n'avions pas non plus d'expérience au début, et c'est seulement après avoir fait un certain nombre de culbutes que nous en avons acquis et que nous avons remporté la victoire dans tout le pays. Maintenant, nous devons faire en sorte que le temps nécessaire pour acquérir de l'expérience dans l'édification économique ne soit pas aussi long que celui dont nous avons eu besoin pour acquérir l'expérience de la révolution, et que cette expérience ne nous coûte pas aussi cher. Il faudra payer, bien sûr, mais espérons que le prix ne sera pas aussi élevé qu'il l'a été dans la période révolutionnaire. Sachons comprendre qu'il existe ici une contradiction: celle entre les lois objectives du développement économique de la société socialiste et notre connaissance subjective; con-

tradiction qui doit être résolue dans la pratique. Elle se manifeste aussi comme une contradiction entre les hommes, c'est-à-dire entre ceux qui ont une conception relativement juste des lois objectives et ceux qui en ont une conception relativement fausse; il s'agit là encore d'une contradiction au sein du peuple. Toute contradiction est une réalité objective, et notre tâche est de la comprendre et de la résoudre le mieux possible.

Pour transformer la Chine en un pays industriel, nous devons étudier sérieusement l'expérience d'avant-garde de l'Union soviétique. L'Union soviétique construit le socialisme depuis quarante ans déjà, et son expérience est fort précieuse pour nous. Voyons qui a conçu et équipé pour nous tant d'usines importantes. Les États-Unis ? Ou la Grande-Bretagne ? Non. Seule l'Union soviétique fait cela parce qu'elle est un pays socialiste, notre allié. À côté de l'Union soviétique, certains pays frères d'Europe orientale nous ont également donné quelque aide. Il est parfaitement vrai que nous devons étudier l'expérience positive de tous les pays, qu'ils soient socialistes ou capitalistes. Cela est incontestable. Mais l'essentiel est d'étudier celle de l'Union soviétique. Il y a deux manières d'apprendre. L'une, dogmatique, consiste à emprunter tout, que cela convienne ou non aux conditions de notre pays. Cette manière-là n'est pas la bonne. L'autre consiste à faire travailler nos cerveaux et à apprendre ce qui convient aux conditions de notre pays, c'est-à-dire à assimiler l'expérience qui peut nous être utile. C'est celle-là que nous devons adopter.

Renforcer notre solidarité avec l'Union soviétique et avec tous les pays socialistes, telle est notre politique fondamentale, là sont nos intérêts essentiels. Ensuite,

nous devons renforcer et développer notre solidarité avec les pays d'Asie et d'Afrique, ainsi qu'avec tous les pays et tous les peuples épris de paix. Unis à ces deux forces, nous ne serons pas isolés. Pour ce qui est des pays impérialistes, nous devons également nous unir avec leurs peuples et chercher à réaliser la coexistence pacifique avec ces pays, à faire du commerce avec eux et à empêcher une guerre éventuelle; mais nous ne devons en aucun cas nourrir à leur égard des vues qui ne correspondent pas à la réalité.

Intervention à la Conférence nationale du Parti Communiste Chinois sur le Travail de Propagande

12 mars 1957

Camarades! Notre Conférence[60] a fait du bon travail. Un grand nombre de questions y ont été soulevées, ce qui nous a permis d'apprendre beaucoup de choses. Je voudrais maintenant faire quelques remarques sur les questions que vous avez discutées.

Nous vivons dans une période de grands changements sociaux. La Chine passe depuis longtemps par de telles périodes. La Guerre de Résistance contre le Japon en fut une, la Guerre de Libération également. Mais les changements qui se produisent aujourd'hui sont, de par leur nature, bien plus profonds que les précédents. Nous édifions en ce moment le socialisme. Des centaines de millions d'hommes participent au mouvement de transformation socialiste. Les rapports entre les différentes classes du pays changent. La petite bourgeoisie dans l'agriculture et l'artisanat comme la bourgeoisie dans l'industrie et le commerce ont connu des changements. Le régime socio-économique a changé; l'économie individuelle s'est transformée en économie collective, et la propriété privée, capitaliste,

[60] La Conférence nationale du Parti communiste chinois sur le Travail de Propagande fut tenue à Pékin du 6 au 13 mars 1957 par le Comité central du Parti, avec la participation de plus de 380 responsables des sections de propagande, de culture et d'éducation du Comité central et des comités provinciaux (ou municipaux) du Parti. A cette Conférence furent invités plus de 100 cadres non communistes travaillant dans les domaines de la science, de l'éducation, de la littérature, de l'art, de la presse et de l'édition.

se transforme en propriété publique, socialiste. Des changements d'une telle ampleur ont naturellement leur reflet dans l'esprit des hommes. L'existence sociale des hommes détermine leur conscience. A ces grands changements dans notre régime social, les gens réagissent différemment selon les classes, couches et groupes sociaux auxquels ils appartiennent. Les larges masses y applaudissent chaleureusement, car la vie même a prouvé que le socialisme constitue la seule solution possible pour la Chine. Renverser le régime ancien et en instaurer un nouveau, le socialisme, c'est une grande lutte, un profond changement dans le régime social et dans les rapports entre les hommes. Dans l'ensemble, il faut le dire, la situation est saine. Toutefois, le nouveau régime social vient de s'établir et il faut un certain temps pour qu'il soit consolidé. N'allons pas croire qu'il le soit parfaitement dès son instauration; cela est impossible. Il ne peut être consolidé que progressivement. Pour qu'il le soit de façon définitive, il faut réaliser l'industrialisation socialiste du pays, poursuivre avec persévérance la révolution socialiste sur le front économique, et, de plus, déployer sur les fronts politique et idéologique de durs et constants efforts en vue de la révolution et de l'éducation socialistes. Par ailleurs, il faut que différentes conditions internationales y contribuent. Dans notre pays, la lutte pour la consolidation du régime socialiste, la lutte qui décidera de la victoire du socialisme ou du capitalisme, s'étendra sur une très longue période historique. Mais nous devons nous rendre compte que le régime nouveau, socialiste, se consolidera infailliblement. Nous édifierons un pays socialiste doté d'une industrie, d'une agriculture, d'une science et d'une culture modernes. Voilà le premier point que je voulais traiter.

Deuxièmement, la situation de nos intellectuels. Il n'y a pas de statistiques précises pour nous dire au juste combien nous avons d'intellectuels en Chine. Selon certaines estimations, il y en a environ 5 millions de toutes catégories, intellectuels en général et grands intellectuels. Dans leur immense majorité, ils sont patriotes, aiment notre République populaire et sont prêts à servir le peuple et l'Etat socialiste. Un petit nombre d'entre eux ne sont pas tellement favorables au socialisme et n'en sont pas si satisfaits. Ils se montrent encore sceptiques à l'égard du socialisme, mais ils sont néanmoins patriotes, face à l'impérialisme. Les intellectuels hostiles à notre Etat sont en nombre infime. Ce sont des gens qui n'aiment pas notre Etat de dictature du prolétariat; ils regrettent l'ancienne société. A la moindre occasion, ils fomentent des troubles, cherchant à renverser le Parti communiste et à restaurer l'ancien régime. Entre la ligne du prolétariat et celle de la bourgeoisie, c'est-à-dire entre la ligne du socialisme et celle du capitalisme, ils s'obstinent à choisir la seconde. En fait, comme celle-ci est impraticable, ils sont prêts à capituler devant l'impérialisme, le féodalisme et le capitalisme bureaucratique. De telles gens se rencontrent dans les milieux de la politique, de l'industrie, du commerce, de la culture, de l'enseignement comme dans les milieux scientifiques, techniques et religieux; ils sont extrêmement réactionnaires. Ils ne représentent guère qu'un, deux ou trois centièmes des 5 millions d'intellectuels. Ceux-ci, dans leur immense majorité, c'est-à-dire plus de 90 pour cent des 5 millions, soutiennent à des degrés différents, le régime socialiste. Mais beaucoup d'entre eux ne savent pas encore très bien comment travailler en régime socialiste, comment comprendre, traiter et résoudre tant de

questions nouvelles.

En ce qui concerne l'attitude des quelque 5 millions d'intellectuels à l'égard du marxisme, on peut dire que plus de 10 pour cent d'entre eux, membres du Parti et sympathisants, connaissent relativement bien le marxisme, et, bien plantés sur leurs jambes, se tiennent avec fermeté sur la position du prolétariat. Sur un total de 5 millions, ils sont une minorité, mais ils forment le noyau et constituent une force puissante. La plupart des intellectuels désirent étudier le marxisme, ils l'ont même étudié un peu, sans toutefois le bien connaître. Certains d'entre eux conservent encore des doutes, ne sont pas bien plantés sur leurs jambes et vacillent dès que se lève la tempête. Cette partie des intellectuels — la majorité des 5 millions — reste dans une situation intermédiaire. Les intellectuels résolument opposés au marxisme, ceux qui ont une attitude hostile à son égard, sont en nombre infime. Sans le dire ouvertement, certaines gens désapprouvent au fond le marxisme. Il y aura encore longtemps de ces gens-là, et nous devons leur permettre de ne pas l'approuver. Ainsi, certains idéalistes peuvent approuver le régime politique et économique du socialisme sans être d'accord avec la conception marxiste du monde. Il en est de même des patriotes dans les milieux religieux. Ils sont déistes, et nous sommes athées. Nous ne pouvons leur imposer la conception marxiste du monde. Bref, si l'on considère l'attitude des quelque 5 millions d'intellectuels à l'égard du marxisme, voici ce qu'on peut en dire: Ceux qui l'approuvent et le connaissent relativement bien sont une minorité; ceux qui s'y opposent sont également une minorité; la majorité l'approuve sans le bien connaître, et cette approbation comporte des degrés très différents. Les positions adoptées sont

donc de trois sortes: fermeté, hésitation ou hostilité. Cette situation durera longtemps encore, nous devons le reconnaître, sinon nous pourrions nous montrer trop exigeants envers les autres, tout en nous assignant à nous une tâche trop modeste. Nos camarades affectés à la propagande ont pour tâche de diffuser le marxisme. Il s'agit de le faire progressivement et bien, de manière à obtenir une adhésion de plein gré. On ne peut faire accepter le marxisme par la contrainte, mais seulement par la persuasion. Si, au cours des quelques quinquennats à venir, une proportion relativement élevée de nos intellectuels adhèrent au marxisme et en acquièrent une assez bonne compréhension par la pratique dans le travail et dans la vie, par la pratique de la lutte des classes, de la production et de la recherche scientifique, ce sera bien. Et c'est ce que nous espérons.

Troisièmement, la rééducation des intellectuels. Du point de vue culturel, la Chine est un pays peu développé. Cinq millions d'intellectuels, c'est nettement insuffisant pour un grand pays comme le nôtre. Sans les intellectuels, nous ne saurions bien faire notre travail, c'est pourquoi nous devons les unir à nous de notre mieux. La société socialiste comprend essentiellement trois catégories de personnes: les ouvriers, les paysans et les intellectuels. Les intellectuels sont des travailleurs qui fournissent un effort mental. Leur activité est au service du peuple, c'est-à-dire au service des ouvriers et des paysans. Dans leur majorité, ils peuvent servir la Chine nouvelle comme ils ont pu servir l'ancienne Chine, ils peuvent servir le prolétariat comme ils ont pu servir la bourgeoisie. Lorsque les intellectuels servaient l'ancienne Chine, l'aile gauche faisait de la résistance, les éléments du centre hésitaient et seule l'aile droite restait ferme. Maintenant qu'ils

servent la société nouvelle, les rôles sont renversés: l'aile gauche est ferme, les éléments du centre hésitent (les hésitations dans la société nouvelle ne sont plus les mêmes que dans le passé) et l'aile droite fait de la résistance. De plus, les intellectuels sont des éducateurs. Notre presse éduque tous les jours le peuple. Nos écrivains et nos artistes, nos scientifiques et nos techniciens, nos professeurs et nos instituteurs s'emploient tous à former des élèves, à éduquer le peuple. Étant des maîtres, des éducateurs, ils ont pour premier devoir de s'éduquer. Et cela d'autant plus que nous traversons une période de grands changements dans le régime social. Ces dernières années, ils ont reçu une formation marxiste, et, à force d'application, certains ont même fait de grands progrès. Mais la majorité d'entre eux ont encore un long chemin à parcourir avant de pouvoir remplacer tout à fait leur conception bourgeoise du monde par la conception prolétarienne. Certains se croient bien savants pour avoir lu quelques livres marxistes, mais leurs lectures ne pénètrent pas, ne prennent pas racine dans leur esprit; ils ne savent pas en faire usage et leurs sentiments de classe restent inchangés. D'autres sont pleins de morgue; si peu qu'ils aient lu, ils se croient importants, se gonflent d'orgueil. Mais dès que souffle la tempête, leur position se révèle fort différente de celle des ouvriers et de la plupart des paysans travailleurs: elle est vacillante alors que celle-ci est ferme, elle est équivoque alors que celle-ci est claire et nette. Ainsi donc, on a tort de croire que ceux qui éduquent n'ont plus besoin d'être éduqués ni d'apprendre, et que la rééducation socialiste concerne seulement les autres — les propriétaires fonciers, les capitalistes et les producteurs individuels — et non les intellectuels. Les intellectuels ont aussi

besoin d'être rééduqués, et pas seulement ceux dont la position fondamentale n'a pas changé: tous doivent apprendre et se rééduquer. Je dis bien tous, y compris nous-mêmes. Les circonstances sont en perpétuel changement et, pour que nos idées s'adaptent aux conditions nouvelles, il nous faut apprendre. Même ceux qui connaissent assez bien le marxisme, et dont la position prolétarienne est relativement ferme, doivent continuer d'apprendre, d'assimiler ce qui est nouveau et d'étudier de nouveaux problèmes. A moins de se débarrasser de tout ce qu'il y a de malsain dans leur esprit, les intellectuels ne sauraient éduquer les autres. Évidemment, ce que nous avons à faire, c'est d'apprendre tout en enseignant, de nous mettre sur les bancs tout en servant de maîtres. Pour être bon maître, il faut avant tout être bon élève. Il y a beaucoup de choses qu'on n'apprend pas dans les livres seuls, il faut les apprendre auprès des producteurs — des ouvriers et des paysans — et, à l'école, auprès des élèves, auprès de ceux qu'on enseigne. A mon avis, la plupart de nos intellectuels veulent apprendre. Notre tâche est de les y aider de bonne grâce et de manière appropriée, sur la base de leur libre consentement, et non de les faire étudier par la contrainte.

Quatrièmement, la fusion des intellectuels avec la masse des ouvriers et des paysans. Puisque les intellectuels sont appelés à servir les masses ouvrières et paysannes, ils doivent tout d'abord les comprendre et bien connaître leur vie, leur travail et leur mentalité. Nous recommandons aux intellectuels d'aller parmi les masses, dans les usines, dans les campagnes. Il serait fort mauvais qu'ils ne se trouvent jamais, de toute leur vie, avec des ouvriers et des paysans. Nos travailleurs de l'Etat, nos écrivains, nos artistes, nos ensei-

gnants et nos travailleurs de la recherche scientifique doivent saisir toutes les occasions possibles pour entrer en contact avec les ouvriers et les paysans. Certains peuvent aller dans les usines ou à la campagne juste pour jeter un coup d'œil et faire un tour; cela s'appelle "regarder les fleurs du haut de son cheval", ce qui vaut toujours mieux que de rester chez soi et ne rien voir. D'autres peuvent y séjourner plusieurs mois pour mener des enquêtes et se faire des amis; cela s'appelle "descendre de cheval pour regarder les fleurs". D'autres encore peuvent y rester et y vivre longtemps, par exemple, deux ou trois ans, ou même plus; cela s'appelle "s'établir". Certains intellectuels vivent déjà parmi les ouvriers et les paysans: par exemple, les techniciens de l'industrie sont déjà dans les usines, les techniciens de l'agriculture et les maîtres des écoles rurales, dans les campagnes. Il s'agit pour eux de bien accomplir leur travail, de ne faire qu'un avec les ouvriers et les paysans. Prendre contact avec les masses ouvrières et paysannes doit devenir un usage; autrement dit, il faut qu'un grand nombre d'intellectuels suivent cette pratique. Pas tous, évidemment; certains ne peuvent, pour une raison ou une autre, aller dans les usines ou à la campagne; mais nous espérons que les intellectuels s'y rendront en aussi grand nombre que possible. D'ailleurs, il n'est pas question pour eux de partir tous à la fois, mais successivement et par groupes. A l'époque où nous étions à Yan'an, nous avons fait en sorte que les intellectuels puissent entrer en contact direct avec les ouvriers et les paysans. En ce temps-là, beaucoup d'entre eux avaient l'esprit fort confus et toutes sortes d'opinions bizarres. Nous avons, au cours d'une réunion, conseillé à tout le monde d'aller parmi les masses. Beaucoup l'ont fait par la suite, avec d'excel-

lents résultats. Les connaissances acquises par les intellectuels dans les livres restent incomplètes, voire très incomplètes, tant qu'elles ne sont pas liées à la pratique. Or, c'est essentiellement par les livres que les intellectuels recueillent l'expérience de nos prédécesseurs. Certes, étudier dans les livres est indispensable, mais cela ne suffit pas pour résoudre les problèmes. Il faut étudier la situation du moment, examiner l'expérience pratique et les données de la réalité; il faut être ami des ouvriers et des paysans. Nouer amitié avec eux n'est point chose facile. Même aujourd'hui, parmi ceux qui vont dans les usines ou à la campagne, les uns obtiennent de bons résultats, les autres pas. Il s'agit là d'une question de position ou d'attitude, c'est-à-dire de conception du monde. Nous préconisons le principe "Que cent écoles rivalisent" et nous estimons qu'il peut exister de nombreuses tendances, de multiples écoles dans chaque branche de la connaissance; mais pour ce qui est de la conception du monde, il n'y a au fond, à notre époque, que deux écoles: l'école prolétarienne et l'école bourgeoise. C'est ou la conception prolétarienne ou la conception bourgeoise. La conception communiste du monde est celle du prolétariat et non d'une autre classe. La plupart de nos intellectuels viennent de l'ancienne société et de familles qui n'appartiennent pas aux classes laborieuses. Certains, qui sont issus de familles ouvrières ou paysannes, sont néanmoins des intellectuels bourgeois, car l'éducation qu'ils ont reçue avant la Libération était celle de la bourgeoisie et leur conception du monde est restée essentiellement bourgeoise. Si les intellectuels ne rejettent pas ce qui est ancien pour adopter la conception prolétarienne, ils seront toujours différents des ouvriers et des paysans par leur point de vue, la position

qu'ils prennent et leurs sentiments; ils ne cadreront pas avec eux et ceux-ci ne leur ouvriront jamais leur cœur. Si les intellectuels se lient avec les ouvriers et les paysans et deviennent leurs amis, ils seront capables de s'assimiler le marxisme qu'ils ont appris dans les livres. Pour apprendre le marxisme, il ne suffit pas de l'étudier dans les livres; c'est surtout par la lutte des classes, le travail pratique et les contacts avec les masses ouvrières et paysannes qu'on arrive à le faire sien réellement. Si, après avoir lu des ouvrages marxistes, nos intellectuels acquièrent encore quelque compréhension du marxisme au contact des masses ouvrières et paysannes et dans leur travail pratique, nous parlerons tous le même langage, non seulement le langage du patriotisme et du socialisme, mais probablement aussi le langage de la conception communiste du monde, et notre travail à tous en sera sûrement beaucoup mieux fait.

Cinquièmement, la rectification. Il s'agit ici d'une rectification de notre mode de pensée et de notre style de travail. Des mouvements de rectification ont été entrepris au sein du Parti communiste pendant la Guerre de Résistance contre le Japon, puis lors de la Guerre de Libération et enfin peu après la fondation de la République populaire de Chine[61]. Le Comité cen-

[61] Le mouvement de rectification pendant la Guerre de Résistance contre le Japon fut mené sur une vaste échelle, en 1942, dans les organisations du Parti à Yan'an et dans celles des bases antijaponaises, pour combattre le subjectivisme, le sectarisme et le style stéréotypé. La rectification pendant la Guerre de Libération fut un mouvement pour la consolidation du Parti, mené en 1948, en liaison avec le mouvement de réforme agraire, dans toutes les organisations du Parti des régions libérées. Quant à la rectification entreprise peu après la fondation de la République populaire de Chine, il s'agit du mouvement mené en 1950 dans tout le Parti, après la victoire

tral du Parti communiste a pris maintenant la décision d'en lancer un autre cette année au sein du Parti. Les non-communistes sont libres d'y participer ou non. Il s'agira surtout de critiquer les erreurs apparues dans le mode de pensée et le style de travail, à savoir le subjectivisme, la bureaucratie et le sectarisme. La méthode employée sera la même qu'au cours de la Guerre de Résistance contre le Japon: on étudiera d'abord un certain nombre de documents, à la lumière desquels chacun passera ensuite à l'examen de ses propres idées et de son propre travail et procédera à la critique et à l'autocritique, afin de mettre au jour insuffisances et erreurs et de développer tout ce qui est bon et juste. D'une part, on usera de toute la rigueur nécessaire pour faire consciencieusement, et non par manière d'acquit, la critique et l'autocritique des insuffisances et des erreurs et pour les corriger; d'autre part, on appliquera la méthode du "vent doux" et de la "pluie fine" et le principe qui consiste à "tirer la leçon des erreurs passées pour en éviter le retour et guérir la maladie pour sauver l'homme", en s'interdisant d'"assommer les gens d'un coup de massue".

Nous sommes un grand, glorieux et juste Parti. C'est là un fait indéniable. Mais nous avons encore des insuffisances: autre fait indéniable. Nous ne devons pas approuver comme positif tout ce que nous avons entrepris, mais seulement ce qui est juste; d'autre part, nous ne devons pas non plus rejeter comme négatif tout ce que nous avons fait, mais seulement ce

à l'échelle du pays, afin de renforcer l'éducation des nouveaux adhérents venus au Parti en grand nombre, de remédier à l'impureté de leur idéologie et d'en finir avec l'orgueil et la suffisance ainsi que le style de travail autoritaire qui commençaient à se manifester chez les vétérans à la suite de cette victoire.

qui est faux. Dans notre travail, les succès constituent l'essentiel, pourtant les insuffisances et les erreurs ne sont pas négligeables. C'est pourquoi il nous faut entreprendre un mouvement de rectification. Mais si nous nous mettons à critiquer nous-mêmes notre subjectivisme, notre bureaucratie et notre sectarisme, le prestige de notre Parti ne pourrait-il en souffrir ? Je ne le pense pas. Bien au contraire, son prestige en sortira grandi. Le mouvement de rectification mené pendant la Guerre de Résistance en est une preuve. Il a rehaussé le prestige du Parti, de nos camarades et de nos vieux cadres; il a permis aussi aux nouveaux cadres de faire de grands progrès. Des deux partis, le Parti communiste et le Guomindang, lequel avait peur de la critique ? Le Guomindang. Celui-ci interdisait la critique, mais cela ne l'a pas sauvé de la défaite. Le Parti communiste ne craint pas la critique, car nous sommes des marxistes, la vérité est de notre côté, et les masses fondamentales — les ouvriers et les paysans — sont de notre côté. La rectification est, comme nous le disions, un "mouvement général pour l'éducation marxiste"[62]. C'est en effet l'étude, dans tout le Parti, du marxisme au moyen de la critique et de l'autocritique. Nous approfondirons certainement notre connaissance du marxisme au cours de ce mouvement.

C'est nous qui avons la tâche de diriger la transformation et l'édification de la Chine. Lorsque nous aurons rectifié notre mode de pensée et notre style de travail, nous travaillerons avec plus d'initiative, plus de

[62] Voir "De la production par l'armée des biens nécessaires à ses besoins et de l'importance des deux grands mouvements pour la rectification du style de travail et pour le développement de la production", *Œuvres choisies de Mao Zedong*, tome III.

compétence, et donc mieux. Notre pays a besoin d'un grand nombre d'hommes qui servent sincèrement le peuple et le socialisme et qui soient déterminés à accomplir des transformations. Nous communistes, nous devons tous être de ces hommes. Autrefois, dans l'ancienne Chine, parler de réformes était un crime, on vous aurait décapité ou mis en prison. Pourtant, il y avait à l'époque des réformateurs résolus; ils n'avaient peur de rien et, dans les conditions les plus difficiles, publiaient des livres et des journaux, éduquaient et organisaient le peuple et poursuivaient une lutte inflexible. La dictature démocratique populaire a ouvert la voie au développement rapide de l'économie et de la culture dans notre pays. Ce pouvoir d'Etat est fondé depuis quelques années seulement, mais déjà on constate un épanouissement sans précédent dans le domaine économique comme dans ceux de la culture, de l'éducation et de la science. Nous, communistes, ne redoutons aucune difficulté dans l'édification de la Chine nouvelle. Mais nous ne pouvons l'accomplir à nous seuls. Nous avons besoin d'un grand nombre d'hommes au noble idéal en dehors du Parti qui puissent mener avec nous une lutte intrépide pour transformer et édifier notre société dans le sens du socialisme et du communisme. C'est une tâche ardue que d'assurer une vie meilleure à des centaines de millions de Chinois, de transformer notre pays économiquement et culturellement arriéré en un pays prospère, puissant, doté d'une culture hautement développée. Et c'est pour mieux assumer cette tâche et pour mieux travailler avec tous les hommes au noble idéal en dehors du Parti, déterminés à faire aboutir des transformations, que nous devons, à présent comme dans l'avenir, entreprendre des mouvements de rectification

et corriger sans relâche ce qu'il y a d'erroné en nous. Les matérialistes conséquents sont des hommes sans peur. Nous espérons que tous nos compagnons de lutte prendront courageusement leurs responsabilités et vaincront les difficultés, qu'ils ne craindront ni les revers ni les railleries et qu'ils n'hésiteront pas à nous faire, à nous autres communistes, des critiques et des suggestions. "Celui qui ne craint pas d'être lardé de coups d'épée ose désarçonner l'empereur" — c'est cet esprit intrépide que nous devons avoir dans le combat pour le socialisme et le communisme. Quant à nous, communistes, nous devons créer des conditions favorables pour ceux qui coopèrent avec nous, établir avec eux de bons rapports de camaraderie au cours du travail en commun et nous unir avec eux dans la lutte commune.

Sixièmement, la question du point de vue unilatéral. Regarder un seul côté des choses, c'est penser dans l'absolu, c'est envisager les problèmes métaphysiquement. Quand il s'agit d'apprécier notre travail, on fait preuve d'une vue unilatérale en l'approuvant entièrement comme en le condamnant en bloc. C'est pourtant ce que font bien des gens au sein du Parti et un grand nombre d'autres à l'extérieur du Parti. Tout approuver, c'est voir seulement le bon côté et non le mauvais, c'est admettre seulement les louanges et non les critiques. Prétendre que tout va bien dans notre travail ne correspond pas à la réalité. En effet, tout ne marche pas à souhait, et il existe encore des insuffisances et des erreurs. Mais que tout aille mal ne correspond pas non plus à la réalité. Une analyse est donc nécessaire. Tout condamner, c'est considérer, sans esprit d'analyse, que tout est mal fait, que rien ne mérite d'être loué dans une œuvre aussi grandi-

ose que l'édification socialiste, dans cette grande lutte menée par plusieurs centaines de millions d'hommes, et que tout n'y serait que gâchis. Il ne faut certes pas confondre de nombreux partisans de ces vues avec les éléments hostiles au régime socialiste, néanmoins leurs vues sont tout à fait fausses et nuisibles, elles ne peuvent que nous décourager. Pour juger notre travail, l'approbation exclusive est aussi fausse que la négation exclusive. Nous devons critiquer ceux qui envisagent les problèmes de façon unilatérale, mais, ce faisant, nous devons aussi les aider suivant le principe: "tirer la leçon des erreurs passées pour en éviter le retour et guérir la maladie pour sauver l'homme".

Selon certains, puisqu'il s'agit d'une rectification et qu'il est demandé à chacun de donner son avis, il est inévitable que surgissent des vues unilatérales; et demander aux gens de les éviter équivaut à ne pas les laisser parler. Cette assertion est-elle exacte ? Il est naturellement difficile pour chacun de ne pas avoir la moindre vue unilatérale. On part toujours de sa propre expérience pour examiner et traiter un problème, pour donner son avis, et il est parfois difficile de se garder de toute vue unilatérale. Mais ne devons-nous pas exiger qu'on se débarrasse peu à peu d'une vue aussi partielle et qu'on examine les problèmes de façon plus complète ? A mon avis, nous le devons. Car si nous ne le faisions pas, si nous n'exigions pas que de jour en jour, d'année en année, s'accroisse le nombre des gens qui sachent envisager les problèmes d'une manière relativement complète, nous piétinerions sur place, nous approuverions les vues unilatérales et nous irions à l'encontre du but auquel tend la rectification. Envisager les problèmes d'une manière unilatérale, c'est enfreindre la dialectique. Nous voudrions que

la dialectique se répande progressivement et que tout le monde sache peu à peu utiliser cette méthode scientifique. Actuellement, certains de nos articles sont d'un style tout à fait pompeux, mais vides de contenu, dépourvus d'analyse, pauvres en arguments et sans force persuasive. Il faudrait qu'il y ait de moins en moins de ces articles. Quand on écrit des articles, il ne faut pas être pénétré de sa supériorité, mais se placer sur un pied d'égalité parfaite avec les lecteurs. Vous avez beau être dans les rangs de la révolution depuis des années, si vous tenez des propos erronés, on vous réfutera quand même. Plus vous prendrez de grands airs, plus on se détournera de vous et moins on vous lira. Nous devons travailler avec honnêteté, analyser les choses, écrire des articles qui soient convaincants; il ne faut pas poser dans le but d'en imposer.

Certains prétendent qu'on peut éviter les vues unilatérales dans un long article mais non dans un court essai. Est-ce qu'un essai en comporte nécessairement ? Comme je viens de le dire, les vues unilatérales sont souvent inévitables, et ce n'est pas tellement grave qu'il y en ait quelques-unes. Exiger que tout le monde ait une vue complète des choses gênerait le développement de la critique. Néanmoins, nous demandons que l'on s'efforce d'acquérir une vue relativement complète des choses et qu'on évite autant que possible les vues unilatérales dans un écrit, long ou court, fût-il un essai. Comment peut-on, disent certains, faire une analyse dans un essai de quelques centaines, d'un ou deux milliers de caractères ? Mais pourquoi pas ? Lu Xun ne l'a-t-il pas fait ? La méthode analytique est dialectique. Par analyse, on entend l'analyse des contradictions inhérentes aux choses et aux phénomènes. Sans bien connaître la réalité de la vie, sans compren-

dre véritablement les contradictions dont il s'agit, il est impossible de faire une analyse judicieuse. Lu Xun, dans la dernière période de sa vie, a pu écrire des essais qui comptent parmi les plus pénétrants et les plus vigoureux, et qui sont exempts de vues unilatérales, précisément parce qu'il avait alors assimilé la dialectique. De même, certains écrits de Lénine peuvent être considérés comme des essais; ils sont satiriques et mordants, mais n'ont rien d'unilatéral. Les essais de Lu Xun étaient presque tous dirigés contre l'ennemi, et ceux de Lénine visaient soit l'ennemi, soit des camarades. Peut-on employer le genre des essais de Lu Xun contre les erreurs et les insuffisances dans les rangs du peuple ? Je pense que oui. Bien entendu, nous devons faire une claire distinction entre nous et nos ennemis, et ne pas adopter une position antagoniste à l'égard de nos camarades en les traitant comme l'ennemi. Nos écrits doivent être pénétrés du désir ardent de défendre la cause du peuple et d'élever son niveau de conscience politique, ils ne doivent ni ridiculiser ni attaquer ceux auxquels ils s'adressent.

Que faire si l'on n'ose pas écrire ? Certains disent qu'ils n'osent pas écrire ce qu'ils ont à dire, par crainte d'offenser, de s'attirer des critiques. Je pense qu'il faut écarter de pareilles appréhensions. Nous avons un régime de démocratie populaire, ce qui crée un milieu favorable à l'activité littéraire au service du peuple. La politique "Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent" offre des garanties nouvelles pour le progrès de la science et de l'art. Si ce que vous écrivez est juste, vous n'avez rien à craindre de la critique, et vous pouvez, à travers le débat, clarifier encore vos vues justes. Et si ce que vous écrivez est faux, la critique vous aidera à corriger vos erreurs, et il n'y aura aucun mal

à cela. Dans notre société, la critique et la contre-critique révolutionnaires et combatives constituent une bonne méthode pour mettre à nu les contradictions et les résoudre, pour développer la science et l'art et pour mener à bien notre travail dans tous les domaines.

Septièmement, faut-il "encourager" l'expression des opinions ou la "restreindre" ? C'est là une question de politique. "Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent" est une politique fondamentale et à long terme, elle n'a rien de provisoire. Au cours de la discussion, nos camarades n'ont pas approuvé la "restriction". Je pense qu'ils ont bien raison. Notre Comité central estime en effet qu'il faut "encourager" l'expression et non la "restreindre".

Pour diriger notre pays, on peut adopter deux méthodes ou encore deux politiques différentes: "encourager" l'expression ou la "restreindre". "Encourager" l'expression, c'est donner libre cours à la voix publique, de façon que tout le monde ose parler, critiquer, discuter; c'est ne pas craindre les propos erronés, ne pas craindre le venin; c'est développer la controverse et la critique parmi ceux qui soutiennent des opinions différentes et admettre la critique autant que la contre-critique; c'est venir à bout des vues erronées non par la contrainte, mais par la persuasion au moyen de l'argumentation. "Restreindre", c'est ne pas permettre aux gens de formuler des opinions divergentes, ne pas admettre qu'ils puissent exprimer des vues erronées, sous peine d'être "assommés d'un coup de massue". Loin de résoudre les contradictions, cette méthode ne fait que les aggraver. "Encourager" l'expression ou la "restreindre" — il faut choisir l'une ou l'autre de ces politiques. Nous adoptons la première, parce qu'elle contribue à consolider notre pays et à développer notre

culture.

Nous nous proposons d'"encourager" l'expression des opinions, en vue d'unir à nous les millions d'intellectuels et de transformer leurs traits actuels. Comme je viens de le dire, l'immense majorité de nos intellectuels désirent faire des progrès; ils veulent se rééduquer et ils le peuvent. La politique que nous adoptons joue ici un rôle très important. La question des intellectuels est avant tout une question d'idéologie, et user de méthodes brutales et de contrainte pour résoudre les problèmes idéologiques, ce n'est pas utile, c'est nuisible. La rééducation des intellectuels, surtout quand il s'agit de transformer leur conception du monde, est un long processus. Nos camarades doivent comprendre que la rééducation idéologique est une affaire de longue haleine qu'il faut mener patiemment et minutieusement; il ne faut pas espérer que quelques leçons ou quelques réunions puissent changer une idéologie qui s'est formée au cours d'une vie de plusieurs décennies. On ne peut convaincre que par la persuasion et non par la contrainte. La contrainte aurait pour seul résultat de soumettre sans convaincre. Chercher à soumettre par la force est inadmissible. On peut utiliser cette méthode à l'égard de l'ennemi, mais nullement à l'égard des camarades ou des amis. Que faire si l'on ne sait convaincre ? Il faut apprendre. Il nous faut apprendre à surmonter toute idée erronée au moyen du débat et de l'argumentation.

"Que cent fleurs s'épanouissent" est un moyen pour développer l'art, et "Que cent écoles rivalisent", un moyen pour faire avancer la science. La politique "Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent" n'est pas seulement une bonne méthode pour développer la science et l'art, mais aussi, si l'on

en généralise l'application, une bonne méthode pour notre travail dans tous les domaines. Elle nous aidera à commettre moins d'erreurs. Il est bien des choses que nous ignorons et par conséquent nous ne savons pas résoudre les problèmes qu'elles posent, mais au travers de la discussion et de la lutte, nous arriverons à connaître ces choses et trouverons les moyens de résoudre ces problèmes. C'est par la confrontation des opinions que la vérité fait son chemin. La même méthode est valable pour ce qui est vénéneux, antimarxiste, car c'est dans la lutte contre ce qui est antimarxiste que se développe le marxisme. Il s'agit là du développement par la lutte des contraires, du développement conforme à la dialectique.

N'a-t-on pas discuté depuis toujours sur le vrai, le bien et le beau ? Leur contraire est le faux, le mal et le laid. Sans ces derniers, les premiers n'existeraient pas. La vérité s'oppose à ce qui est erroné. Dans la société humaine comme dans la nature, un tout se divise toujours en parties, seulement le contenu et la forme varient selon les conditions concrètes. Il existera toujours des erreurs, des choses laides, et toujours des antagonismes qui opposent le vrai et le faux, le bien et le mal, le beau et le laid. Il en est ainsi de la fleur odorante et de l'herbe vénéneuse. Leur rapport est celui de l'unité et de la lutte des contraires. Sans contraste, pas de différenciation. Sans différenciation et sans lutte, pas de développement. La vérité se développe dans la lutte contre ce qui est erroné. Il en va de même du marxisme. C'est dans la lutte contre l'idéologie bourgeoise et petite-bourgeoise, et dans la lutte seule, qu'il peut se développer.

Nous sommes pour l'"encouragement" à l'expression. Pour le moment, loin d'aller trop avant dans

ce sens, on n'a pas encore fait assez. Nous ne devons craindre ni la libre expression d'opinions, ni la critique, ni les herbes vénéneuses. Le marxisme est une vérité scientifique; il n'a pas peur de la critique et ne succombera pas sous ses coups. Il en est de même pour le Parti communiste et le gouvernement populaire, eux non plus n'ont pas peur de la critique et ne succomberont pas sous ses coups. Il y aura toujours des choses erronées, et nous n'avons pas à nous en effrayer. Ces derniers temps, des monstres et fantômes ont été portés sur la scène. Certains camarades en sont fort inquiets. A mon avis, ce n'est pas si grave qu'on joue quelques-unes de ces pièces; elles auront toutes disparu de la scène dans quelques dizaines d'années, et vous n'aurez plus l'occasion d'en voir même si vous le désirez. Nous devons encourager ce qui est juste et nous opposer à ce qui est faux, mais nous ne devons pas craindre que les gens entrent en contact avec des choses erronées. Nous ne résoudrons rien en recourant simplement aux ordres administratifs pour interdire aux gens d'entrer en contact avec des choses malsaines et laides, avec des idées erronées, et d'aller voir sur la scène des monstres et des fantômes. Évidemment, je ne tiens pas à encourager les pièces pernicieuses, mon idée est que "ce n'est pas si grave qu'on en joue quelques-unes". Il n'y a pas de quoi nous étonner ni nous effrayer si certaines choses erronées existent, car elles peuvent nous apprendre à mieux les combattre. Vents et tempêtes non plus ne doivent pas nous faire peur. C'est à travers vents et tempêtes que se développe la société humaine.

Dans notre pays, l'idéologie bourgeoise et petite-bourgeoise, les idées antimarxistes subsisteront longtemps encore. Le régime socialiste est dans l'ensemble instauré chez nous. Nous avons remporté

une victoire fondamentale dans la transformation de la propriété des moyens de production, mais sur les fronts politique et idéologique la victoire n'est pas encore complète. Sur le plan idéologique, la question de savoir qui l'emportera, le prolétariat ou la bourgeoisie, n'est pas encore vraiment résolue. Nous avons à soutenir un long combat contre l'idéologie bourgeoise et petite-bourgeoise. Ce serait une erreur de ne pas comprendre cela, de renoncer à la lutte idéologique. Toute idée erronée, toute herbe vénéneuse, tout génie malfaisant doivent être soumis à la critique, et il ne faut jamais leur laisser le champ libre. Mais cette critique doit être fondée pleinement sur l'argumentation, elle doit être analytique et convaincante, elle ne doit pas être brutale et bureaucratique, ni métaphysique et dogmatique.

Depuis longtemps, beaucoup de critiques ont été portées contre le dogmatisme. C'est ce qu'il fallait faire. Mais on a souvent négligé de critiquer le révisionnisme. Le dogmatisme et le révisionnisme vont tous deux à l'encontre du marxisme. Le marxisme doit nécessairement avancer, se développer au fur et à mesure que la pratique se développe, et il ne saurait rester sur place. S'il demeurait stagnant et stéréotypé, il n'aurait plus de vie. Toutefois, on ne doit pas en enfreindre les principes fondamentaux; ce serait tomber dans l'erreur. Considérer le marxisme d'un point de vue métaphysique et comme quelque chose de figé, c'est du dogmatisme. Nier les principes fondamentaux du marxisme et nier sa vérité universelle, c'est du révisionnisme. Le révisionnisme est une forme de l'idéologie bourgeoise. Les révisionnistes effacent la différence entre le socialisme et le capitalisme, entre la dictature du prolétariat et celle de la bourgeoisie. Ce

qu'ils préconisent est en fait non pas la ligne socialiste, mais la ligne capitaliste. Dans les circonstances présentes, le révisionnisme est encore plus nuisible que le dogmatisme. Une tâche importante nous incombe sur le front idéologique, celle de développer la critique contre le révisionnisme.

Huitièmement, et ce sera notre dernier point, les comités du Parti pour les provinces, municipalités et régions autonomes doivent prendre en main la question de l'idéologie. Certains camarades ici présents voudraient que j'aborde ce point. En beaucoup d'endroits, les comités du Parti n'ont pas encore pris en main cette question, ou bien ne s'en occupent que très peu. C'est surtout parce qu'ils ont trop à faire. Mais il faut s'y attaquer. Cela signifie qu'il faut la porter à l'ordre du jour, qu'il faut l'étudier. Dans notre pays, les vastes et tempétueuses luttes de classe, menées par les masses en période révolutionnaire, sont pour l'essentiel achevées, mais la lutte des classes, surtout celle qui se livre sur les fronts politique et idéologique, se poursuit toujours, et même avec une grande acuité. La question de l'idéologie a pris maintenant une importance extrême. Les premiers secrétaires des comités du Parti pour les provinces, municipalités et régions autonomes de tout le pays doivent s'occuper personnellement de cette question, qui ne sera résolue correctement que s'ils la prennent sérieusement en considération et la soumettent à l'étude. Il faut tenir à cet échelon des réunions semblables à notre Conférence, afin de discuter du travail idéologique local et de toutes les questions qui s'y rapportent. A de telles réunions participeront non seulement des camarades du Parti, mais aussi des personnes qui sont en dehors du Parti, y compris des gens ayant des opinions dif-

férentes. Comme en témoigne l'expérience de notre Conférence, cela ne présentera pour les travaux de ces réunions que des avantages et aucun inconvénient.

D'où viennent les Idées Justes[63]

Mai 1963

D'où viennent les idées justes ? Tombent-elles du ciel ? Non. Sont-elles innées ? Non. Elles ne peuvent venir que de la pratique sociale, de trois sortes de pratique sociale: la lutte pour le production, la lutte de classes et l'expérimentation scientifique. L'existence sociale des hommes détermine leur pensée. Et les idées justes qui sont le propre d'une classe d'avant-garde deviennent, dès qu'elles pénètrent les masses, une force matérielle capable de transformer la société et le monde. Engagés dans des luttes diverses au cours de la pratique sociale, les hommes acquièrent une riche expérience, qu'ils tirent de1 leurs succès comme de leurs revers. D'innombrables phénomènes du monde extérieur objectif sont reflétés dans le cerveau par le canal des cinq organes des sens: la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher; ainsi se constitue, au début, la connaissance sensible. Quand ces données sensibles se sont suffisamment accumulées, il se produit un bond par lequel elles se transforment en connaissance rationnelle, c'est-à-dire en idées. C'est là un processus de la connaissance. C'est le premier degré du processus général de la connaissance, le degré du passage de la matière, qui est objective, à l'esprit, qui est subjectif, de l'être à la pensée. À ce degré, il n'est pas encore prouvé que l'esprit ou la pensée (donc les théories, la politique, les plans, les moyens d'action envisagés) reflètent correctement les lois du monde objectif; il

[63] Passage écrit par le camarade Mao Zedong et extrait de la « Décision du Comité central du Parti communiste de Chine sur quelques questions touchant le travail actuel à la campagne » (Projet), élaborée sous sa direction.

n'est pas encore possible de déterminer s'ils sont justes ou non. Vient ensuite le second degré du processus de la connaissance, le degré du passage de l'esprit à la matière, de la pensée à l'être: il s'agit alors d'appliquer dans la pratique sociale la connaissance acquise au cours du premier degré, pour voir si ces théories, politiques, plans, moyens d'action, etc. produisent les résultats attendus. En général, est juste ce qui réussit, est faux ce qui échoue; cela est vrai surtout de la lutte des hommes contre la nature. Dans la lutte sociale, les forces qui représentent la classe d'avant-garde subissent parfois des revers, non qu'elles aient des idées fausses, mais parce que, dans le rapport des forces qui s'affrontent, elles sont temporairement moins puissantes que les forces de la réaction; de là viennent leurs échecs provisoires, mais elles finissent toujours par triompher. En passant par le creuset de la pratique, la connaissance humaine fait donc un autre bond, d'une plus grande signification encore que le précèdent. Seul, en effet, ce bond permet d'éprouver la valeur du premier, c'est-à-dire de s'assurer si les idées, théories, politiques, plans, moyens d'action, etc. élaborés au cours du processus de réflexion du monde objectif sont justes ou faux; il n'y a pas d'autres moyen de faire l'épreuve de la vérité. Or, si le prolétariat cherche à connaître le monde, c'est pour le transformer; il n'a point d'autre but. Pour que s'achève le mouvement qui conduit à une connaissance juste, il faut souvent mainte répétition du processus consistant à passer de la matière à l'esprit, puis de l'esprit à la matière, c'est-à-dire de la pratique à la connaissance, puis de la connaissance à la pratique. Telle est la théorie marxiste de la connaissance, la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance. Mais, parmi nos camarades, beaucoup ne com-

prennent pas encore cette théorie. Si on leur demande d'où viennent leurs idées, opinions, politique, méthodes, plans, conclusions, d'où viennent leurs discours interminables et leurs articles prolixes, ils trouvent la question étrange et ne savent que répondre. Et ces bonds par lesquels la matière se transforme en esprit et l'esprit en matière, phénomène ordinaire de la vie quotidienne, restent tout aussi incompréhensibles pour eux. Il faut donc enseigner à nos camarades la théorie matérialiste dialectique de la connaissance, afin qu'ils sachent s'orienter dans leurs idées, faire des enquêtes et des recherches et dresser le bilan de leur expérience, qu'ils puissent surmonter les difficultés, éviter autant que possible de commettre des erreurs, faire bien leur travail et contribuer de toutes leurs forces à édifier un grand et puissant pays socialiste et enfin aider les masses opprimées et exploitées du monde en vue d'accomplir le noble devoir internationaliste qui nous incombe.

Éditions en Langues Étrangères

Collection Classiques en couleurs

1. **Cours de base de marxisme-léninisme-maoïsme**
   PCI (maoïste)
2. **Les courants philosophiques dans le mouvement féministe**
   Anuradha Ghandy
4. **La nécessité communiste**
   J. Moufawad-Paul
8. **Stratégie pour la libération de la Palestine**
   FPLP
10. **Notre guerre populaire et ses particularités**
    José Maria Sison
11. **Repenser le socialisme: Qu'est ce que la transition socialiste ?**
    Deng-yuan Hsu & Pao-yu Ching
14. **Perspectives urbaines**
    PCI (maoïste)
15. **Cinq essais philosophiques**
    Mao Zedong
18. **Huit documents historiques**
    Charu Mazumdar
20. **Introduction aux principes de base du marxisme-léninisme**
    José Maria Sison
21. **Pour une analyse scientifique de la question gay**
    Groupe d'étude de Los Angeles
22. **Guide du militant — Araling Aktibista**
    PADEPA
23. **Pédagogie de la Gouvernance**
    Les Advocators
24. **Critique constructive**
    Vicki Legion

Collection Fondations

1. **Des principes du léninisme**
   J. Staline
2. **Travail salarié et capital & Salaire, prix et profit**
   Karl Marx
3. **Réforme sociale ou révolution**
   Rosa Luxembourg
5. **L'État et la révolution**
   V. I. Lénine
8. **Le Manifeste du Parti communiste & Les principes du communisme**
   Karl Marx et Friedrich Engels
12. **L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État**
    Friedrich Engels
13. **La question du logement**
    Friedrich Engels

Éditions en Langues Étrangères

Collection Nouveaux chemins

4. « De la contradiction » – guide d'étude
Collectif Redspark

13. La voie de la révolution
Camarade Pierre

17. Clausewitz et la guerre populaire
T. Derbent

Achevé d'imprimer par Pixartprinting SpA, Via 1° Maggio 8, 30020 Quarto D'albinos (VE)
Dépôt légal : décembre 2020 - *Imprimé en Italie*